

Fantasia, nouvelles et récits

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France



Vinçard, Pierre (1820-1882). Fantasia, nouvelles et récits. 1875.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

PIERRE VINÇARD

FANTASIA

NOUVELLES ET RÉCITS

PARIS
IMPRIMERIE Vves RENOU, MAULDE ET COCK
144, RUE DE RIVOLI, 144
1875

PIERRE VINÇARD

FANTASIA



NOUVELLES ET RÉCITS

PARIS

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE Vᵉˢ RENOU, MAULDE ET COCK

144, RUE RIVOLI, 144

1875

MARCEL

A MON ONCLE

L.-E. VINÇARD AINÉ

MARCEL

I

Un maître menuisier alla chercher un apprenti à l'hospice des Enfants-Trouvés.

Cet enfant, nommé Marcel, était maladroit, ce qui rendit son apprentissage difficile et lui attira de nombreux reproches.

Sans être méchant, son patron ne connaissait que les injures et les menaces pour enseigner son métier, — on en avait usé de même avec lui, — et tout en le regrettant, il ne pouvait vaincre son emportement.

Très-mécontent du travail de Marcel, il leva un jour la main sur lui ; mais un de ses ouvriers s'interposa en disant : « Ne vous en occupez plus, confiez-le-moi, je m'en charge. »

Le patron y consentit volontiers, attendu qu'Urbain Parot, cet ouvrier, était fort habile. Aimé et res-

pecté des apprentis qu'il traitait avec douceur, de ses camarades pour lesquels il était d'une extrême obligeance, et enfin du patron lui-même qui lui accordait toute confiance, Urbain Parot répétait souvent : « Je dois à ma mère ce qu'il y a de bon en moi. »

En peu de temps, par l'unique force de la persuasion, Urbain apprit à travailler à Marcel; et ayant remarqué que celui-ci aimait la lecture, il lui prêta des livres. « Je suis parvenu à dompter sa maladresse, pensait-il; essayons maintenant de développer son esprit et son cœur. » Urbain possédait quelques bons ouvrages de littérature et d'histoire et lisait beaucoup dès qu'il avait fini sa journée.

Les années s'écoulèrent et Marcel devint ouvrier. Pendant quelque temps, il travailla avec ardeur, puis se découragea et fit de fréquentes absences à l'atelier. Il eût été congédié sans l'intervention d'Urbain qui, surpris de ce changement de conduite, lui en demanda la cause. Marcel répondit qu'entraîné par une vocation irrésistible, il voulait devenir homme de lettres.

Urbain chercha à lui faire comprendre ce que cette carrière avait de difficile et de pénible pour celui qui ne possède rien : « Écris, lui dit-il, pour te distraire, dans tes instants de loisir, mais ne compte pas là-dessus pour vivre, au moins quant à présent. Si tu devenais malheureux, je regretterais d'y avoir contribué. Tu n'as pu faire de sérieuses études. Sais-tu même si tu as du talent? Combien d'écrivains remarquables vivent misérablement et restent in-

connus ! Réfléchis... Tu n'as pas de famille qui puisse te venir en aide, et je suis trop pauvre pour t'aider autrement que par mes conseils. Je crains que tu ne fasses fausse route. »

Sans tenir compte de ces sages avis, Marcel quitta l'atelier, ne possédant que ce qu'il venait de gagner pendant la quinzaine.

En le reconduisant le soir de son départ, Urbain lui dit encore : « Ainsi donc, c'est bien décidé, tu ne veux plus être menuisier ?

— Non; le travail manuel est incompatible avec la littérature, et l'on ne peut servir deux maîtres à la fois. Une idée vient-elle à l'esprit, si l'on attend jusqu'au soir, elle échappe.

— C'est possible, mais comment vivras-tu?

— Oh! je ne suis point embarrassé; j'ai une série d'articles que mon ami Duvernay fera insérer; mon roman est terminé, et je trouverai facilement un éditeur. Ainsi, avec un peu de patience, je puis...

— Tout cela est incertain, et tu ne devrais pas encore quitter ton métier. Et si, par malheur, tes espérances ne se réalisent pas, auras-tu assez de courage pour revenir à l'établi?

— J'ai trop attendu déjà, et, s'il le faut, je subirai la misère pour acquérir de la gloire. Dans tous les cas, je gagnerai bien autant qu'à l'atelier. Je n'ai pas de nom, je veux m'en faire un.

— Mais.....

— N'insistez pas, ma résolution est prise.

— Alors, je n'ai plus qu'à te souhaiter de brillants et honorables succès.

— Vous viendrez me voir?

— Je te le promets.

Et ils se séparèrent. En le quittant, Urbain soupira et fit cette réflexion : « Pourvu que la leçon ne lui coûte pas trop cher! »

II

Ainsi qu'il le lui avait promis, Urbain alla souvent chez Marcel; mais celui-ci, loin de lui témoigner la même confiance qu'autrefois, éprouvait en sa présence une sorte de contrainte et d'embarras.

Voici quelle en était la cause :

Marcel aima une jeune ouvrière qui eut la faiblesse de quitter sa famille pour venir habiter avec lui. Urbain le blâma sévèrement et l'engagea à se marier, ce qu'il ne fit pas. Lorsqu'il quitta son atelier, Clémence, sa compagne, bien que chétive et maladive, travailla néanmoins pour deux, car perdant son temps en démarches et en sollicitations, il ne gagnait rien. Aveuglé par l'amour-propre, il s'imagina que cette femme dévouée était un obstacle, une gêne, et qu'il devait rompre avec elle. Sous un prétexte futile, il lui chercha querelle et la quitta sans se laisser émouvoir par ses larmes.

Ce même soir, Urbain alla chez eux et ne trouva que Clémence désolée, accablée. Il chercha à la consoler, en lui disant que Marcel reviendrait : « Je ne le crois pas, lui répondit-elle. Si vous saviez tout ce que j'ai enduré, tout ce que j'ai souffert avec lui ; si vous saviez combien de nuits j'ai passées à travailler pour vivre ! Rien jusqu'à présent ne lui a réussi. Est-ce donc ma faute ? Jamais je ne lui ai adressé un seul reproche, et pour lui j'ai tout abandonné. Avant de le connaître, j'étais heureuse, respectée, et maintenant.....

— Ne pleurez pas ainsi, je lui parlerai, et si je n'ai pas perdu toute influence sur son esprit, vous le reverrez. »

Touchée de cette marque de sympathie, Clémence essuya ses yeux, releva la tête et dit à Urbain : « Puisque, malgré la faute que j'ai commise, vous me jugez encore digne de votre estime, je vous prouverai que je la mérite, et j'aurai du courage. »

III

Plusieurs mois se passèrent sans qu'Urbain pût découvrir la nouvelle demeure de Marcel ; mais un ami commun la lui indiqua.

C'était dans l'une des petites rues de la Cité, et la concierge, en lui indiquant que Marcel habitait au

sixième étage, ne put s'empêcher de faire quelques réflexions sur son locataire : « Drôle d'homme! dit-elle : ça ne fait rien pour gagner son pain et c'est dans la misère jusqu'au cou. Enfin, Monsieur, croiriez-vous qu'il doit trois termes au propriétaire, qui n'a pu faire autrement que de lui donner congé? C'est malheureux; mais, ma foi! tant pis, il faudra qu'il déménage. »

Laissant la concierge continuer ses commentaires, Urbain monta, et, en entrant chez Marcel, il fut attristé par le dénûment dans lequel il le trouva. Une mauvaise couchette, deux chaises dépaillées, une petite table, quelques livres dans la chambre et sur le lit, une fenêtre à tabatière ayant deux carreaux en papier, tout révélait une profonde détresse.

Au moment où il arriva, Marcel discutait vivement avec M. Anatole Duvernay qui, élégamment vêtu, fumant un énorme cigare, parlait haut et d'un ton sec et tranchant. Leur conversation était si animée que Marcel ne répondit que par un signe de tête au bonsoir amical d'Urbain, qui alla s'asseoir dans un coin de la chambre, et attendit la fin de l'entretien.

« Mon cher, disait M. Duvernay, comment veux-tu réussir si, dès le début, tu affirmes tes convictions? Garde-les pour toi, sans en rien laisser soupçonner. Prends exemple sur moi. Personne ne sait au juste ce que je pense des affaires publiques. Notre journal est l'organe d'une certaine opinion ; et au lieu de guider cette opinion je me laisse diriger par elle, sans me

préoccuper du reste. Il n'est permis d'exprimer hardiment sa pensée que lorsque l'on n'a plus besoin des autres.

— Mais, répliqua Marcel, mon article n'a pas trait à la politique.

— Ce qui n'empêche pas qu'après l'avoir lu, on ne sache à quoi s'en tenir. Ce sont de véritables enfantillages. Que diable! il faut être raisonnable et savoir céder aux exigences de ceux qui nous payent. Tu n'as rien changé à ton article, je te le rapporte. Le directeur de notre journal a trouvé que tu disais trop de bien d'un homme avec lequel il est dans les plus mauvais termes.

— Cet écrivain est très-recommandable; son livre, œuvre d'érudition, a dû lui coûter de nombreuses recherches, et il est fort intéressant.

— Je ne soutiens pas le contraire. Seulement je te demanderai si tu as cent mille livres de rentes, ce qui te permettrait d'écrire à ta guise, ou bien si tu attends que ton article soit inséré pour aller le lendemain même en toucher le prix?

— Monsieur Duvernay!...

— Ne nous fâchons pas; cela ne servirait à rien. Lorsque tu étais menuisier, tu ne discutais pas avec ton patron sur la longueur des planches et la qualité du bois. Maintenant que tu veux être journaliste, ta situation est la même. Si tu désires que ton article soit publié, corrige-le, ou garde-le tel qu'il est, et n'en parlons plus.

— Tout ce que je puis faire, c'est de ne dire au-

cun bien de ce livre et de me borner à l'analyser. Cela suffira-t-il ?

— Peut-être ! Tâche une autre fois de tenir compte de mes observations et de mon expérience; c'est un conseil d'ami que je te donne. Ah ! j'oubliais... soigne ton style. Je t'ai indiqué quelques incorrections. Ces messieurs, sachant que tu as été ouvrier, seront toujours plus difficiles, surtout pour tes premiers articles. Je te quitte ; on joue ce soir une pièce nouvelle et l'auteur est un des nôtres. Au revoir ! mon cher. »

Le journaliste prit sa canne, son chapeau, replaça son lorgnon et partit en sifflotant un air de vaudeville, sans faire attention à Urbain dont la mise ne lui parut pas valoir une politesse.

Marcel reconduisit M. Duvernay jusque sur l'escalier, et, tout préoccupé de cet entretien, il fut presque surpris de retrouver son ami :

« C'est là ce que tu appelles faire de la littérature ? dit celui-ci en se levant. J'aime mieux raboter mes planches, c'est moins humiliant, et si le corps est fatigué, la conscience est tranquille. Eh quoi ! parce qu'un homme de talent est fâché avec ces messieurs, tu le décrieras dans leur journal, ou tout au moins tu t'abstiendras de rendre à son œuvre la justice qui lui est due ! Mon pauvre ami tu fais là un triste métier ! »

Sentant la justesse de ces reproches, Marcel n'y répondit que d'une manière évasive. Puis, changeant de sujet de conversation : « Il y a bien longtemps que

je ne vous ai vu. Je craignais que vous ne fussiez indisposé.

— Tu pouvais t'en assurer. Sans un motif grave, je ne serais pas venu ce soir. J'ai vu Clémence...

— Alors, vous connaissez ma détermination de vivre seul ?

— Oui, mais Clémence est malade.

— Cela est fâcheux, car ne gagnant pas assez pour moi-même, je ne puis rien pour elle. Plus tard, si cela m'est possible, je l'aiderai. »

Étonné de cette froideur, Urbain se demanda si celui qui lui tenait un pareil langage était bien ce jeune homme dont il avait espéré se faire un ami. Il le regarda en haussant les épaules.

— Que voulez-vous donc que je fasse? demanda Marcel.

— Ton devoir. Robuste, dans la force de l'âge, sachant un métier, tu oses m'adresser une pareille question? N'as-tu pas des bras, ou manques-tu de cœur? Tu oublies que si tu as été abandonné, c'est que ta mère a été trompée comme tu as trompé Clémence, et tu ne te rappelles pas ce que tu as souffert. »

Atterré par cette apostrophe, Marcel garda le silence pendant quelques instants : « Je ne suis pas ici pour perdre mon temps, reprit Urbain, et j'exige que tu me fasses connaître ta résolution.

— Certes, je ne retournerai pas à l'atelier; au moment où je vais recueillir le fruit de mes sacrifices, ce serait de la folie. C'est avec regret que j'ai quitté

Clémence, je l'aimais. Après tout, notre séparation remonte déjà à quelques mois, et depuis elle a pu contracter une autre liaison. Elle est libre, du reste...

— Malheureux ! que viens-tu de dire? Quoi! le désir de briller t'égare à ce point qu'il ne reste dans ton cœur qu'un égoïsme qui te perdra. Tu parles de sacrifices, tu n'en as fait aucun. Menuisier, tu as voulu devenir homme de lettres, et cela uniquement pour satisfaire ta vanité ! Clémence, au contraire, t'a tout sacrifié, réputation, famille, avenir, et elle a travaillé pour te nourrir. »

Marcel fit un signe de tête négatif.

« Ne le nie pas, continua Urbain avec animation, je le sais ; et maintenant qu'elle a besoin de toi, tu la calomnies. Ta conduite est abominable. »

Marcel avait prévu cette scène, aussi jusque-là garda-t-il son sang-froid ; mais lorsque son ami lui rappela le dévouement de Clémence, il voulut rompre l'entretien : « Monsieur, dit-il, je vous serai toujours reconnaissant de l'affection que vous m'avez témoignée. Toutefois, puisque vous m'y forcez, je dois vous rappeler que je ne suis plus d'âge à recevoir des leçons, et si...

— Assez! s'écria Urbain. Tu as rompu le lien qui m'attachait à toi... Adieu !... je ne t'importunerai plus... Tu es un ingrat. »

Il prit sa casquette et sortit en fermant la porte avec violence.

« Ainsi, pensa-t-il avec douleur, j'ai voulu en faire

un homme aimant, dévoué, et ce n'est qu'un vaniteux qui sacrifierait le monde entier pour donner satisfaction à son amour-propre. Que deviendra-t-il? Eh! que m'importe! Il ne songe qu'à lui-même. »

Puis, la bonté native d'Urbain reprenant le dessus, il se demanda s'il devait abandonner au hasard une existence dont il se croyait responsable, et qui, entièrement délaissée, ne pourrait que finir misérablement : « Peut-être ai-je été trop rude, trop sévère! Je l'ai irrité, et il est si malheureux. Si je lui écrivais... oui; plus tard je n'aurai rien à me reprocher. »

En rentrant chez lui, il écrivit la lettre suivante

« MARCEL,

« Ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous ne peut m'empêcher de revenir une dernière fois sur la cause de notre rupture.

« Ami, quelle que soit la condition des individus, — riches ou pauvres, — ils ne peuvent s'affranchir de leur devoir. Ce n'est pas tout; il faut encore qu'ils aiment les autres. Même lorsque l'ambition est satisfaite, l'existence est encore bien triste s'il n'y a pas au fond du cœur un sentiment affectueux pour ceux qui nous entourent. Quelques prétendus philosophes nient ce sentiment et le mettent au rang des folles visions. Ils mentent ou se trompent, et peut-être eux-mêmes ont-ils souffert de son absence.

« Si j'insiste, c'est que je voudrais te voir heureux. Rappelle-toi ces jours où tu me disais : « L'isolement

« me tuera. » Une femme digne, honnête, s'est attachée à toi et tu la délaisses pour courir après je ne sais quelles chimères. Eh quoi ! tu ne frémis pas en songeant que le désespoir et la misère peuvent perdre Clémence ? Tu assumerais sur toi une pareille responsabilité ? Ah ! s'il en était ainsi, j'aurais honte de t'avoir connu.

« Bien que tu te croies prédestiné à de grandes choses, tu as dû cependant faire toutes ces réflexions. Il ne suffit pas de vouloir moraliser les hommes par ses écrits, il faut prêcher d'exemple.

« Reprends tes outils si ta plume ne peut te faire vivre honorablement. N'augmente pas le nombre de ces insensés qui, poussés à bout par la nécessité ou par d'insatiables désirs, deviennent la honte de leur pays et ne sont que des forbans littéraires.

« Qui t'empêchera de donner cours à ton imagination, d'acquérir du savoir ? Le travail manuel, diras-tu. Mais relis donc la biographie de Franklin et celle de Béranger ; et je pourrais t'en citer beaucoup d'autres qui, grâce à ce travail manuel que tu méprises, ont sauvegardé leur dignité et leur indépendance.

« Sache-le bien, il y a de l'honneur à remplir sa tâche d'honnête homme : c'est là une consolation, une force qui rendent moins amères les douleurs de la vie. Quelle richesse peut valoir la paix de la conscience ?

« J'admets que tu aies acquis cette réputation à laquelle tu aspires. Oh ! alors tous les regards seront fixés sur toi ; mais c'est alors aussi que l'on recher-

chera dans ta vie intime tout ce qui pourra t'amoindrir, te déprécier. En ouvrant un journal, tu y liras, après force éloges, qu'un enfant trouvé a séduit une jeune fille, qu'il l'a abandonnée, etc., et rien ne sera omis, sauf ton nom, ce qui te condamnera au silence.

« Celui qui t'aura fait connaître, peut-être pour assouvir une rancune, ou même tout simplement pour produire du scandale, sera certainement un lâche, mais tu n'en souffriras pas moins.

« On se soustrait rarement à la vérité, qu'elle soit l'expression de la haine ou la passion de la justice.

« Voici comme exemples deux hommes célèbres dont les écrits sont en désaccord avec les actes :

« Malgré son immense savoir, F. Bacon sera toujours cité comme un être cupide; et tout en admirant sa vaste intelligence, l'on n'éprouve que du mépris pour sa vie entachée de bassesse et d'ingratitude.

« Quand on lit les éloquentes pages de J.-J. Rousseau sur l'éducation des enfants, peut-on oublier qu'il a abandonné les siens?

« Il ne serait pas juste d'ailleurs que la gloire effaçât toutes choses.

« Encore un mot :

« Clémence et moi sommes les deux personnes qui t'avons le plus aimé, et il est difficile de retrouver, après les avoir volontairement perdus, un amour et une amitié sincères.

« Ton vieil ami,

« URBAIN PAROT. »

IV

Après avoir lu cette lettre, Marcel la froissa et la jeta sur la table, en disant : « Me prend-il pour un enfant? » Son irritation se calma cependant, et ne pouvant s'empêcher de convenir que son ami avait raison, il se décida à lui répondre. Il écrivit quelques mots. Par malheur, sa vanité prit encore le dessus. En réalité, il ne pouvait se faire illusion sur ses torts envers Urbain et Clémence. Néanmoins, il ne put se résoudre à écrire à son ami, et n'alla pas voir la femme qui s'était dévouée pour lui.

Les déceptions ne devaient pas longtemps se faire attendre. Après être allé vingt fois supplier le rédacteur en chef du journal auquel collaborait M. Duvernay, et grâce à la recommandation de celui-ci, quelques articles de Marcel furent insérés. Le protecteur fit, du reste, payer ses services à celui qu'il appelait son secrétaire : copie de manuscrits, recherches dans les bibliothèques, il prit une large part de son temps, et ne le rétribua que d'une façon dérisoire. De fait, le protecteur était l'obligé.

Il n'était pas permis à Marcel de signer ses articles. De là un mécontentement qui s'accrut tous les jours, car, pour lui, garder ainsi l'anonyme était chose insupportable.

Enfin, la toilette absorba une partie de son gain, et il eut plus de peine à vivre que lorsqu'il était ouvrier.

Pour comble de malheur, le journal dans lequel il écrivait cessa de paraître, et M. Duvernay rompit toutes relations avec son protégé. Aigri, découragé, il passait sa journée dans les bureaux de journaux, et si, à force d'importunités, l'on consentait à insérer quelques lignes de lui, ce n'était là qu'une faible ressource qui vint même à lui manquer.

Il ne lui restait plus que l'espoir de faire publier son roman. Il le proposa à plusieurs éditeurs qui ne se donnèrent pas la peine de le lire. Cependant il s'en trouva un qui consentit à y mettre son nom comme libraire, sous la condition que Marcel payerait tous les frais d'impression. Et le malheureux était dénué de tout!

Il allait mourir de faim, se suicider peut-être, lorsqu'un vieillard, qui demeurait dans sa maison, le rencontra un jour dans l'escalier. Frappé de son air de tristesse, il lui en demanda la cause, et le lendemain il le priait de mettre sa bibliothèque en ordre. Marcel accepta.

Un soir que le vieillard l'avait invité à dîner, il engagea avec lui une longue conversation : « Pourquoi vouloir poursuivre une carrière qui jusqu'à présent n'a eu pour vous que des déceptions? lui demanda-t-il.

— Parce que j'espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

M. Barnus, c'était le nom du vieillard, continua : « Il en est de la littérature comme de beaucoup d'autres choses : le succès est une affaire de chance, et souvent la médiocrité l'emporte sur le talent. Telle œuvre qui, du vivant de son auteur, a eu un grand retentissement, tombe ensuite dans l'oubli. A la vérité, on rend quelquefois justice aux hommes d'un véritable mérite ; mais c'est presque toujours après leur mort. La gloire vaut-elle la peine que l'on se donne pour l'acquérir? J'en doute.

— Et moi, je n'en doute pas. Être distingué de la foule, entendre répéter son nom par tout le monde, et savoir que l'on se survivra, c'est là le véritable bonheur. Que ne peut-on endurer pour le posséder, ce bonheur suprême! Mais vous paraissez ne pas approuver...

— Je ne saurais vous approuver en effet, et en voici la raison : Que vous proposez-vous? Uniquement de devenir célèbre. Pour atteindre ce but, vous avez essayé de tout, politique, roman, philosophie, et aujourd'hui, pensant mieux réussir, vous travaillez pour le théâtre.

— Est-ce donc un mal?

— Oui, pour vous.

— Que dites-vous là?

— Permettez-moi de parler avec une entière franchise. La passion du beau et du bien est la seule nspiratrice des œuvres utiles et durables. Cette passion vous domine-t-elle à l'exclusion de toutes les autres? Hélas! il faut bien reconnaître qu'il n'en est pas

ainsi. Si encore votre phrase n'était pas vide, si la pensée n'en était pas absente! »

Marcel devint soucieux, et M. Barnus, qui s'en aperçut, se hâta d'ajouter : « Mon intention n'est pas de vous affliger, croyez-le bien. C'est dans votre intérêt que je me permets ces observations. Vous ne pouvez attendre; il vous faut un résultat immédiat, n'est-ce pas? Mais n'est-il pas à craindre qu'au lieu de rester le maître de votre plume, vous n'en deveniez l'esclave?

— Soyez persuadé, Monsieur, que jamais je n'écrirai rien que ma conscience puisse désavouer.

— Tant mieux! l'émotion que vous éprouvez est la preuve de votre sincérité. Tenez, parlons d'autre chose, car je vois que...

— Mais enfin, dit Marcel en l'interrompant, vous avez lu ce que j'ai publié, qu'en pensez-vous? »

Le vieillard garda le silence. Marcel, mécontent, répéta sa question : « Eh bien! répondit M. Barnus, puisque vous insistez, je vous dirai que vous ressemblez à des milliers de gens qui prennent, sans y avoir aucun droit, le titre d'hommes de lettres, et qu'il est plus difficile de devenir un cordonnier ordinaire que d'écrire à la façon de ces hommes-là. »

Marcel était anxieux; toutefois M. Barnus continua : « Dire à un joueur de ne plus toucher aux cartes, à un amoureux que celle qu'il aime est laide et méchante, c'est peine perdue. Cependant, je ne dois rien vous déguiser : votre jeunesse et votre situation pénible m'en font un devoir.

« D'abord ouvrier menuisier, vous avez voulu devenir littérateur. Aussi longtemps que vous avez manié la scie et le rabot vous avez été utile à la société et à vous-même. Mais écrivain, que d'erreurs vous avez pu répandre! et... »

Les yeux de Marcel exprimant le dépit, M. Barnus qui s'en aperçut au travers de ses lunettes, ajouta : « Je vous fâche, ne parlons plus de tout cela.

— Non; vous m'attristez seulement. Continuez.

— La vérité n'est pas toujours aimable. Parfois elle a des allures... Pourquoi avoir abandonné le métier de menuisier? Tenez, vous avez eu tort.

— Je vous entends. Tout homme pauvre est condamné à rester dans sa sphère. Il n'y a plus alors qu'à rétablir les anciennes castes.

— Ah! voilà une interprétation bien singulière de ma pensée! Ne soyez pas si prompt à me juger. Qu'un homme, savant, artiste ou ouvrier, produise d'une façon ou d'une autre, jamais il ne rendra de services à ses concitoyens et à lui-même si son travail n'est pas en harmonie parfaite avec ses facultés. Je ne saurais vous blâmer d'avoir voulu d'ouvrier devenir littérateur; c'était votre droit. Seulement vous vous êtes abusé sur votre valeur intellectuelle. »

Déconcerté par ce langage sévère, Marcel ne sut d'abord que répondre. Quelques instants après, il hasarda pourtant cette question : « Avec du travail, de la persévérance, ne peut-on acquérir du talent?

— Non; on retient des dates, des faits, ce qui est affaire de mémoire et ne constitue ni l'invention ni

l'originalité. Ainsi que moi, vous pourrez devenir un érudit dont on consultera les travaux. On dira que vous savez beaucoup de choses, et l'on fermera votre livre en bâillant. Pensez-vous que cela vaille la peine de changer de profession?

— Mais, mon roman?.

— Je l'ai lu aussi. Il a dû vous coûter une peine infinie, et pour faire frissonner le lecteur vous avez eu recours à ce fatras, à ces vulgaires procédés d'un auteur aux abois, le duel, le suicide, l'incendie, l'assassinat, à toutes les horreurs, à toutes les abominations. A ce point de vue, rien ne manque à votre œuvre. Mais y a-t-il une moralité? Aucune. Je me suis demandé si vous seriez bien flatté d'avoir vos personnages pour amis. Votre roman d'ailleurs n'épouvante pas; il irrite, il fatigue, et c'est tout. J'ai frémi bien davantage en lisant Anne Radcliff ou en voyant représenter les mélodrames de Guilbert de Pixéricourt, et cependant ce ne sont là qu'œuvres au-dessous du médiocre. »

Marcel devint pâle et regretta intérieurement d'avoir connu M. Barnus. Celui-ci le regardait avec bonté, et lisant sur sa physionomie toute la peine qu'il venait de lui causer, il lui dit d'un ton affectueux : « Pourquoi m'avez-vous interrogé? En vous répondant j'ai ressenti moi-même les coups que je vous portais.

— Que dites-vous?

— Oui; moi aussi j'ai cru que je serais un poëte comme Dante et Shakespeare, un tragique comme

Corneille, un philosophe comme Rabelais. J'ai composé des tragédies, des drames, des satires, des romans, que sais-je? Tout est là, entassé dans ces cartons, et, quand par hasard je me relis, je suis de mauvaise humeur pendant huit jours. Je n'étais qu'un copiste, un plagiaire même, mais de très-bonne foi. Prenant les battements de mon cœur pour de l'inspiration, et la fougue, l'enthousiasme de la jeunesse pour du génie, j'ai noirci du papier sans profit pour personne. Les plus belles années de ma vie se sont passées à rêver, à espérer, à désespérer. C'est triste, car je le sens bien aujourd'hui, je ne suis qu'un être inutile, comme je l'étais alors du reste. »

En parlant ainsi, M. Barnus devint sombre à son tour, et la tête dans les deux mains, il songeait à sa vie passée. Marcel se leva et voulut se retirer; mais le vieillard le pria de rester : « Il est fâcheux, dit-il, que je vous aie connu trop tard. Arrivé à la fin de ma carrière, je ne puis rien pour vous maintenant.

— Si, répliqua vivement Marcel, vous pouvez me donner des conseils.

— Que vous ne suivrez pas?

— Indiquez-moi ce que je dois faire.

— C'est difficile. Je prévois que vous ne reprendrez jamais votre métier. Vous êtes pauvre. Nous vivons à une époque où les idées se débattent et se heurtent comme les hommes dont ell s ne sont que l'expression. Tout a été dit sur la politique, la philo-

sophie, la religion. Les passions, les sentiments, les vertus, les vices ont été observés, analysés. Le génie semble devenir d'autant plus rare que les masses raisonnent et s'instruisent. Il a y trente ans, je n'aurais jamais cru qu'il me fût possible de causer pendant un quart d'heure avec un ouvrier. Aujourd'hui, — et vous en êtes la preuve, — cela me semble tout naturel, car je sens que vous valez autant que moi. Notre condition seule est différente. Plus heureux que vous, rien ne m'a manqué. Ma famille était riche; j'ai fait ce qu'on appelle de bonnes études. Je lis couramment Homère, Virgile et Juvénal. Aucun de nos grands écrivains ne m'est inconnu, et pourtant je ne suis qu'un bibliophile de qui, en Europe, une vingtaine de personnes tout au plus connaissent le nom. Avoir vécu plus de soixante ans pour arriver à ce beau résultat! »

Le vieillard s'arrêta, réfléchit pendant quelques instants, puis : « Vous avez le choix, dit-il, entre une existence obscure, mais tranquille, et ce que vous pelez la gloire, cette chose après laquelle, je le répète, vous courez en vain. Se faire aimer est tout le secret du bonheur; le reste est inutile et souvent dangereux. » Changeant brusquement de ton, il ajouta : « Aimez-vous quelqu'un? »

A cette question inattendue, Marcel faillit perdre contenance. Frappé par le remords, il ne put que balbutier quelques mots.

M. Barnus fut touché de son embarras : « Rien ne m'autorise, dit-il, à vous adresser une semblable

question. N'y répondez pas. Ce que je vais vous apprendre sera mon excuse :

« Je venais de publier à mes frais un volume de poésies, et j'étais persuadé que l'univers entier allait retentir de mes louanges : stances à Phœbé, invocation au soleil, élégies sur le murmure d'un ruisseau et sur la mort d'un papillon, ode au tonnerre, etc., me semblaient de véritables chefs-d'œuvre. Dans ma préface, je traitais avec un superbe dédain les grands poëtes mes devanciers. Même je ne rougissais pas d'affirmer que mes poésies devaient révolutionner le Parnasse.

« J'aimais alors une femme charmante, instruite, appartenant à une excellente famille, et notre mariage allait s'accomplir. Malheureusement j'eus la faiblesse, la sottise d'exiger l'avis de ma future sur mon œuvre. Avec infiniment de tact et de convenance, elle me déclara que mes stances, mes odes et mes élégies manquaient d'originalité. Je ne voulus pas en convenir. Elle me cita, pour me convaincre, Hugo, Lamartine, A. Barbier et bien d'autres encore à qui j'avais fait de trop larges emprunts : « Vous étiez né, ajou-
« ta-t-elle en riant, pour devenir un bénédictin, mais
« non un poëte. »

« Blessé par cette franchise, je rompis mon mariage, et cette femme que j'aurais dû remercier et aimer davantage épousa, par dépit, un homme qui lui était antipathique. Tous les deux furent malheureux, et moi je restai célibataire. Au lieu d'avoir une famille et des enfants qui m'eussent aimé et auraient

animé mon existence, j'ai vécu et vieilli dans l'isole ment, n'ayant pour me consoler que d'innombrables bouquins qui depuis longtemps ne m'intéressent guère, hélas!

« Ah! j'oubliais... Après avoir dépensé mille francs pour faire annoncer mon livre, il en a été vendu dix exemplaires. »

Nos deux interlocuteurs en restèrent là, Marcel vivement impressionné, et M. Barnus tout entier à ses regrets.

Forcé de quitter Paris, M. Barnus remit à Marcel un peu d'argent et une lettre pour un de ses amis, en lui disant : « Il s'agit d'un travail que vous pouvez faire en attendant mieux. Il est probable que nous ne nous reverrons plus. Rappelez-vous que l'on peut être heureux sans être célèbre. »

Après le départ du vieux bibliophile, Marcel alla présenter sa lettre; mais il fut désagréablement surpris quand il vit qu'il ne s'agissait que de copies d'actes notariés. Sa position ne lui permettant pas de refuser, il accepta ce travail plus qu'ingrat.

Que devenaient ses rêves? Avoir espéré un nom illustre et en être réduit à faire des copies sur papier timbré, quel supplice! Tout autre eût préféré retourner à l'atelier, lui n'y songea pas. De temps à autre, le souvenir de Clémence et d'Urbain lui revenait bien à la pensée; mais craignant d'être mal accueilli, il n'osait les revoir. Triste, désabusé, gagnant fort peu, mécontent de lui-même, l'existence lui devint à charge. C'était le commencement de l'expiation.

V

Clémence, après une longue maladie, avait pu reprendre son travail; elle exprima à Urbain le désir de rentrer dans sa famille. Celui-ci alla trouver les parents de la pauvre fille; il plaida sa cause avec chaleur; ils consentirent à la recevoir et ne lui adressèrent que des paroles douces et affectueuses.

Qu'était devenu Marcel? Et, s'il existait encore, comment vivait-il?

Ces deux questions, Urbain se les adressait souvent, mais sans se faire illusion. Son jeune ami devait être malheureux, il l'était certainement, et par sa faute, se disait-il.

En été, dès que sa journée était finie, Urbain se promenait habituellement sur les quais. Un samedi soir, à la tombée de la nuit, sur la berge en face du Jardin des Plantes, il crut, de loin, reconnaître un de ses camarades. Son premier mouvement fut d'aller à sa rencontre; mais craignant de se tromper, il se contenta de le suivre des yeux. Tout à coup cet inconnu, s'approchant trop près de l'eau, se heurta à une pierre, trébucha, perdit pied et tomba dans la Seine.

Les promeneurs poussèrent de grands cris et aucun ne paraissait décidé à faire davantage. Déjà le noyé

commençait à être entraîné par le courant, très-fort à cet endroit, lorsque Urbain se débarrassa de ses habits en un instant, se jeta à la nage et parvint à le rejoindre. Une lutte terrible s'engagea entre ces deux hommes, et ils allaient succomber sans des pêcheurs qui, à force de rames, arrivèrent à leur secours.

Épuisé, respirant à peine, Urbain, dès qu'il reconnut Marcel, fut saisi de terreur. Il craignit de n'avoir sauvé qu'un cadavre. Les yeux fermés, la pâleur livide, la rigidité des membres, tout donnait à penser qu'il n'y avait plus d'espoir.

L'un des pêcheurs, voyant qu'Urbain pleurait, lui dit : « Vous croyez votre ami mort, n'est-ce pas? »

Urbain fit un signe de tête affirmatif.

« Eh bien! peut-être vous trompez-vous. » Et le pêcheur se mit à frictionner le noyé avec vigueur, en disant à son camarade : « Quand je serai fatigué, tu continueras. »

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que Marcel faisait quelques mouvements, et il rouvrait les yeux pour les fermer aussitôt.

« Maintenant, dit le pêcheur à Urbain, où conduirons-nous le malade ? A-t-il un domicile? En attendant, il faut bien le couvrir, car il serait perdu s'il attrapait froid. » Et s'adressant à son camarade : « Toi, reste dans le bateau. Le réchappé ne peut pas marcher, et nous le porterons jusqu'aux voitures de place.

— Mais pourquoi ne l'emmènerais-je pas à la maison? dit Urbain. C'est tout près; il y sera mieux que

chez lui. — Rue Cuvier, 27, cocher! et allez bien doucement. » Ensuite, il fouilla dans sa poche pour donner quelques pièces de monnaie au pêcheur.

« Que faites-vous là? s'écria celui-ci en saisissant vivement le bras d'Urbain. Je ne veux rien du tout. Vous n'êtes pas millionnaire, ni votre ami non plus, n'est-ce pas ? Tout ce que je vous demande, c'est de penser quelquefois au père Barbeau et de lui dire bonjour quand l'un ou l'autre vous le rencontrerez. Le père Barbeau, c'est moi. Nous sommes toujours, moi et les miens, là, entre Bercy et le pont d'Austerlitz. Si je vous dis ça, c'est que j'en ai déjà sauvé quelques-uns que, plus tard, j'ai revus et qui n'ont pas eu l'air de me reconnaître. Ah! dame, en les repêchant, je leur ai peut-être rendu un mauvais service. — Cocher, en route ! » Et sans entendre les remerciements d'Urbain, il partit rejoindre son bateau.

Quelques minutes après, la voiture arrivait rue Cuvier, et, aidé par un voisin, Urbain portait son malheureux enfant adoptif jusqu'à sa chambre et le mettait au lit.

Il était minuit, Marcel n'avait pas prononcé une seule parole : seulement ses mouvements brusques et saccadés étaient d'inquiétants symptômes. A pareille heure, où trouver d'ailleurs un médecin ? Comment, dans une situation aussi affreuse, laisser Marcel seul ?

Enfin, le nom de Clémence et le sien, prononcés distinctement, firent tressaillir cet homme dévoué et lui rendirent une lueur d'espérance. Il aurait bien voulu répondre; mais, pris d'un accès de fièvre,

Marcel divagua, répétant à plusieurs reprises : « Pas de talent!... M. Barnus!... » Et il se relevait, et il rejetait dans la chambre les draps et la couverture en frappant avec rage sur le dossier du lit.

A cette violente crise succéda une entière prostration.

Urbain regarda avec douleur celui qu'il avait tant aimé : « Pauvre garçon! il n'a jamais connu sa mère. Il a vécu seul à un âge où l'on a tant besoin de caresses et de soins affectueux. N'ayant pas de nom, il a cru qu'il serait heureux en sortant de son obscurité. Pauvre enfant élevé par la charité, qu'a-t-on fait pour toi? A-t-on le droit d'être bien sévère? Et moi, ai-je su te diriger? T'avoir sauvé et te perdre! »

Cependant les forces de la nature finirent par triompher, et dès que le jour parut, Marcel se réveilla. Il jeta autour de lui des regards étonnés, et apercevant son ami devenu tout joyeux et qui lui souriait en lui tendant les bras, il s'écria : « Urbain!... C'est vous!... Que s'est-il donc passé?... Comment suis-je ici?... Et Clémence où est-elle?... » Cherchant ensuite à rassembler ses idées : « Cette nuit, murmura-t-il, j'ai rêvé que vous m'aviez retiré d'un gouffre affreux.

— Il y a peut-être quelque chose de vrai dans ton rêve.

— Que dites-vous là, mon ami?

— Je te raconterai cela. Repose-toi; c'est tout ce que je te demande quant à présent. »

VI

Un mois après ces événements, Urbain et Marcel se présentèrent chez les parents de Clémence : « Mon ami est toujours aimé de votre fille, dit Urbain ; mais il sait qu'il a eu les torts les plus graves ; il demande à les réparer par le mariage. Y consentez-vous?

— Oui, » répondirent le père et la mère qui avaient tout oublié.

Pauvres parents, qui pourrait les blâmer!

Clémence sauta au cou d'Urbain ; mais regardant Marcel avec sévérité : « Tu m'as fait bien souffrir, dit-elle, et je ne sais si je dois accepter. Après m'avoir ravie à mes parents, tu m'as abandonnée, sans t'inquiéter de ce que je deviendrais. La maladie m'a clouée sur le grabat de la misère. Tu l'as su, et pourtant tu ne t'es pas dérangé pour t'informer si j'étais morte ou vivante. Comment pourrais-je oublier ? »

Sous le coup de ces reproches mérités, Marcel baissa la tête.

Clémence continua : « Si tu avais réussi, t'aurais-je jamais revu ?. Dois-je croire à ta sincérité ? »

Il lui tendit la main; mais le repoussant doucement, elle ajouta avec une expression navrante : « J'ai rempli mes devoirs envers toi. As-tu agi de même à mon égard? Ah ! je crains que si j'attache pour tou-

jours mon existence à la tienne, tu ne me rendes encore plus malheureuse. Qui pourrait m'affirmer le contraire ?

— Moi, répliqua vivement Urbain.

— Amie, pardonne-moi, je t'en supplie, s'écria Marcel. J'étais fou. Si tu savais combien j'ai souffert aussi ! Urbain m'a tenu lieu de père et m'a sauvé de la mort. Crois à sa parole. Que veux-tu que je devienne si tu me repousses? Toi, — et il sanglotait, — tu as eu tes parents pour te consoler, et moi, je n'avais personne, personne. Urbain ! vous auriez dû me laisser mourir. J'ai horreur de moi-même ! »

Émue par tant de douleur, Clémence serra la main de Marcel : « Ton ami t'a pardonné, je suivrai son exemple. »

Le mariage effaça jusqu'au souvenir de ces scènes désolantes. Sans doute, mais Marcel reprit-il son premier métier et cessa-t-il d'écrire ?

Non ; il devint teneur de livres.

Dans ses moments de loisir, il se remit à composer des romans et des pièces de théâtre qu'il ne lut à personne, pas même à sa femme.

Un dimanche cependant il sortit de cette sage réserve. Il montra à Urbain qui dînait ce jour-là avec lui et avec Clémence un carton renfermant ses manuscrits, et du ton le plus convaincu : « Voyez-vous, mon ami, ce qui me tranquillise, c'est que si je mourais avant Clémence, il y a là de quoi lui constituer une petite fortune. »

Urbain lui répondit en riant : « Tu es décidément

incurable. M. Barnus et moi sommes de pauvres médecins. La seule chose qui me console, c'est que la folie, au lieu d'être dangereuse, est devenue fort douce.

— Oh! monsieur Urbain, reprit Clémence, je vous en prie, ne le grondez pas : il a tenu sa promesse et me rend heureuse. »

CLOTILDE

H. LAPEYRE

CLOTILDE

I

C'est vers la fin de décembre, le soir, à neuf heures. La neige tombe à gros flocons, et sa blancheur, qui fait pâlir la lueur des becs de gaz, donne à Paris une physionomie étrange. Par instants, un vent glacial chasse cette neige avec violence et la fait tourbillonner dans les airs pour l'éparpiller ensuite en fine poussière. Tout est poudré à blanc. Dans la rue, de rares piétons pressant le pas pour rentrer à leur logis et s'y réchauffer; au loin quelques voitures qui disparaissent rapidement, et deux ou trois groupes de méchants gamins qui, pour jouer, se jettent des boules de neige à la tête.

Le Parisien n'aime l'hiver qu'au théâtre, et de tous les habitants de notre pauvre planète, il est le plus frileux. Ce tableau ne pouvait donc convenir

qu'à un rêveur, à un artiste ou à un philosophe, trois espèces de fous, dirait un homme se croyant sage.

Peu à peu la rue devint déserte, silencieuse, et j'entendis la voix d'une jeune femme qui, d'un ton plaintif, criait : « Fleurissez-vous, Mesdames ! » Les pleurs d'un enfant semblaient se mêler à ce cri.

Je m'approchai, et sous une porte cochère je vis une femme coiffée d'un mouchoir, la taille entourée d'un grand châle à carreaux, et, attaché à ses reins, un éventaire en osier sur lequel étaient des fleurs et un petit enfant de quelques mois qu'elle cherchait à consoler. « Tu as froid... ne pleure pas ; nous allons rentrer, » lui disait-elle. Et pour le réchauffer, elle prenait dans ses mains celles du petit enfant.

Dès qu'elle m'aperçut, elle m'offrit ses bouquets.

Je déposai une pièce de monnaie sur son éventaire, et je partis sans rien emporter. Mais à peine avais-je fait quelques pas qu'elle me rappelait : « Prenez votre bouquet ou reprenez votre argent, Monsieur, je ne demande pas l'aumône ! »

L'accent de fierté avec lequel ces mots furent prononcés, l'expression du visage de la jeune femme coloré par la peine qu'involontairement je venais de lui causer, me firent rougir à mon tour ; je m'excusai de mon mieux en prenant le petit bouquet que je lui avais d'abord laissé, et elle me rendit ma monnaie.

Je voulus causer, mais elle ne me répondit pas, et s'adressant à son enfant : « Rentrons à la maison ; nous ne vendrons plus rien maintenant, dit-elle. Il faut que je fasse chauffer ta soupe, et que tu sois

beau pour demain dimanche. Nous nous lèverons de bonne heure pour aller à la Halle. » Elle l'enveloppa étroitement dans son châle, et le marmot cessa de pleurer, absolument comme s'il eût compris ce que sa mère venait de lui dire. Elle partit et je la suivis.

(Ici j'ouvre une parenthèse :

Je ne suis pas devenu amoureux de cette jeune femme, et à la fin de ce récit l'on n'apprendra pas que je l'aie épousée).

Elle s'arrêta rue de la Grande-Truanderie, et tout ce que je pus voir et entendre, en me tenant à distance, c'est qu'une femme d'un certain âge vint au-devant d'elle et lui prit son enfant en disant : « Est-il possible de rester si tard dans les rues, et d'un temps pareil ! »

Je rentrai chez moi.

II

Le lendemain, je me rendis aux Halles.

Spectacle curieux, étrange, qui parfois donne le vertige. Tout ce monde qui; bien avant le lever du soleil, se heurte, se pousse, crie, gesticule et semble une légion de fous ; ces fruits, ces fleurs aux couleurs vives; les formes variées d'énormes poissons; les grands chapeaux et l'accoutrement fantastique des porteurs, tout enfin est là aussi singulier que bizarre.

L'ensemble de milliers de voix fraîches, rieuses, éraillées, grondeuses ou colères, exprimant chacune une pensée différente, produit une cacophonie, un brouhaha à rendre sourd celui qui n'y est pas accoutumé; et si l'on s'obstine à vouloir comprendre, on finit par croire que des myriades de frelons, entrés dans les oreilles, en percent le tympan.

En me promenant au milieu des marchandes et des acheteurs, je reconnus la jeune bouquetière; seulement, son enfant n'était pas avec elle, ce qui me surprit. Un peu plus loin, je vis le bambin qu'une autre femme tenait sur les bras : « Tais-toi donc, ta mère va revenir! » lui disait-elle. Celle-ci revint en effet, portant dans son tablier des fleurs qu'elle venait d'acheter. « C'est cher aujourd'hui, dit-elle en reprenant son enfant. Il y a plus de glace que de bouquets. Et dire que ce soir, si je veux gagner quelques sous, il faudra que j'aille à la porte des théâtres! » Puis, soupirant avec tristesse et couvrant son enfant de baisers : « Merci, ajouta-t-elle, vous m'avez rendu service. Il fait bien froid, mais jamais je ne pourrai me résoudre à le laisser seul à la maison. Nous ne nous quittons pas. »

Bientôt elle m'aperçut et me lança un regard qui semblait dire : Que faites-vous là? Est-ce votre place? Me laisserez-vous en repos? On conviendra que ce muet interrogatoire n'était pas fait pour amener une conversation.

Je me retirai donc, laissant la bouquetière et son enfant.

Il gelait et le froid était devenu si rigoureux que je regrettai d'avoir quitté la chambre pour la rue. Je grelottais. Pour me réchauffer, j'entrai, au hasard, dans une boutique de la rue Mondétour. Sur l'enseigne on lisait : *Café au lait — Chocolat.*

C'était un de ces établissements où les marchandes des Halles vont le matin, avant de s'installer à leur place, prendre deux ou trois sous de café coloré avec beaucoup de chicorée, et où elles causent à haute voix un peu de leurs propres affaires et aussi de celles des autres.

Des tables en bois, recouvertes d'une toile cirée et sur lesquelles étaient placés des bols en faïence commune, plusieurs bancs, quelques tabourets, un quinquet fumeux et un énorme poêle de fonte composaient à peu près tout l'ameublement.

Au fond de cette boutique très-basse un grand fourneau, et sur ce fourneau, dans de grandes bassines en cuivre récurées avec soin, chauffaient le lait, le café et le chocolat. Le tout, du reste, extrêmement propre. N'oublions pas un superbe angora qui, couché près de sa maîtresse, se prélassait sur la banquette placée derrière le comptoir, et ne daignait pas même ouvrir les yeux, sans doute dans la crainte de se fatiguer, et peut-être aussi par dédain. Rien n'est plus aristocratique que les allures d'un chat, quoi qu'en ait dit J.-J. Rousseau.

Mon entrée causa une certaine émotion; et bien que les femmes qui étaient là se connussent toutes et parlassent sans gêne ni contrainte, je troublai leur

causerie. Je n'étais pas un habitué de la maison; on ne tarda guère à me le faire comprendre.

Après un coup d'œil échangé avec sa maîtresse, la servante vint à moi et me dit d'un ton sec : « Que désire Monsieur? Si c'est du chocolat, nous n'en avons plus. »

Déconcerté d'abord, je fus sur le point de partir en disant que je n'avais besoin de rien; mais une fausse honte me retint.

Toutes les marchandes me regardèrent alors, chuchotèrent et partirent d'un grand éclat de rire. Ma situation devenait critique et il me sembla que, depuis une heure, j'étais cloué au pilori. Toutefois, reprenant un peu de hardiesse, je répondis à la servante : « Donnez-moi du café, du lait, ce que vous voudrez. » Sur ce, je pris bravement un tabouret, et j'attendis. On m'apporta une tasse de lait qui me brûla dès que j'y portai les lèvres.

La conversation de mes voisines reprit son cours, et l'une d'elles, grande et forte gaillarde approchant de la cinquantaine, dit à une autre marchande : « Vois-tu, Françoise, tous les hommes sont des gueux qui nous trompent et se moquent de nous.

— Pas tous, répliqua Françoise.

— Ainsi, quand je pense à cette pauvre Clotilde, si bonne, si courageuse, et qu'un drôle a plantée là dès qu'il a su qu'elle allait être mère... Je crois qu'il passerait un mauvais quart-d'heure si je le connaissais. Catherine! donnez-nous une goutte de cassis.

— Voilà! » répondit la servante d'un ton beaucoup plus aimable que celui qu'elle avait pris avec moi.

A ce moment, j'aperçus près du poêle un jeune homme dont la tenue convenable et la physionomie sympathique attirèrent mon attention. Sa mise était celle d'un ouvrier. Il paraissait attendre quelqu'un, et, dès que la porte s'ouvrait, il regardait au dehors avec inquiétude. Et entendant le nom de Clotilde, il s'approcha de la marchande : « Vous connaissez particulièrement mademoiselle Clotilde? demanda-t-il.

— Parbleu! elle demeure dans notre maison. Mon garçon, vous perdez votre temps à l'attendre, je vous le dis franchement. Elle est malheureuse, mais c'est une honnête fille, et vous feriez mieux de ne plus y songer. D'abord, elle ne pense qu'à son mioche. Voyons, depuis trois mois que vous venez ici chaque matin, sous le prétexte de prendre du café, vous devriez bien savoir que Clotilde ne veut pas de vous. »

Le jeune homme balbutia, ne sut que répondre et retourna à sa place.

« Mère Nicole, dit tout bas Françoise à la marchande, vous lui avez fait de la peine.

— Tant pis pour lui! Ne faut-il pas prendre des gants? Laissez-moi donc tranquille; il la planterait là avec ses beaux yeux pour pleurer, tout comme a fait le premier. Je vous dis que le meilleur des hommes ne vaut pas la corde pour le pendre. »

Toutes les marchandes se mirent à rire. Quant à moi, après avoir payé ma tasse de lait, j'allais partir

lorsque la mère Nicole, voulant décidément prouver qu'elle n'était pas muette, continua ainsi :

« Ma foi! je reste ici; il tombe des perruques de marguillier et il fait un froid de loup. Je n'irai à ma place qu'à midi, et je vendrai un peu plus cher pour me rattraper. » Puis, passant à une autre idée : « C'est drôle! Clotilde n'est pas encore venue et je ne l'ai pas entendue partir ce matin. Est-ce qu'il lui serait arrivé malheur? Tenez, vous autres qui tout à l'heure éclatiez de rire comme des perruches qui cassent des noisettes, si je vous racontais l'histoire de cette pauvre fille, vous prendriez vos mouchoirs. »

Les marchandes se réunirent autour de la mère Nicole : « Eh bien! racontez-nous ça, » firent-elles d'une seule voix.

Non moins curieux qu'elles, je demandai une seconde tasse de lait; mais la servante prétendit qu'il n'en restait plus, ce qui signifiait : Partez donc; vous nous gênez. Je m'armai de courage, et, sans répliquer, je restai assis.

Avant de commencer son récit, la mère Nicole, qui eût difficilement symbolisé la patience, m'apostropha en ces termes : « Monsieur, nous n'avons pas le droit de vous renvoyer, mais vous seriez bien aimable d'aller voir dehors si le temps se radoucit. »

Je fis résolûment un signe de tête négatif.

« A votre aise, continua-t-elle. Seulement, je vous préviens que si je dis quelque chose qui vous déplaise, vous ne devrez vous en prendre qu'à vous-même.

— Je ne m'en fâcherai pas.

— Quant à vous, Étienne, dit-elle au jeune homme qui attendait toujours Clotilde, écoutez-bien et faites vos réflexions. Voici :

« Il pleuvait à verse et je revenais de la Halle. J'entre dans mon allée qui est noire comme de la suie. J'entends des gémissements. J'approche et une voix me crie : « Ayez pitié de moi... je souffre... je « suis sans ressources... » Bref, c'était Clotilde. Je la fais monter comme je peux, et le lendemain elle accouche d'un gros garçon dont je suis la marraine. Quand il s'agit d'aller le déclarer à la mairie, je demande à Clotilde où est le père, son nom, etc. Là-dessus elle se met à pleurer et si fort que, pendant quelque temps, je n'ai pu répéter mes questions. Avec l'aide des voisines, j'ai soigné la mère et tout s'est bien passé ! Le gamin piaulait à tue-tête. C'était bon signe. »

A ces mots la mère Nicole tira de sa poche une grande et massive tabatière d'argent, aspira une prise, et reprit :

« Ah ! j'oubliais de dire pour ceux qui ne le savent pas, — et elle me regardait, — que je suis veuve depuis dix ans. Mes deux enfants sont morts, et j'ai été si malheureuse en ménage que j'ai pris tous les hommes en grippe. Clotilde et son mioche se portaient comme des pommiers en fleurs ; alors je me dis ceci : Je ne suis pas millionnaire, je n'avais que moi à penser, et maintenant que nous sommes trois, ça ne pourra pas aller longtemps. Clotilde m'était très-reconnaissante ; elle savonnait, raccommodait le linge et

m'aidait autant qu'elle le pouvait. Néanmoins, nous étions trois, et il fallait vivre. Celui qui l'a délaissée est un imbécile, car elle l'aurait rendu heureux. »

En voyant que de grosses larmes roulaient sur les joues d'Étienne, la mère Nicole s'interrompit; malgré sa haine contre les hommes, elle se sentait émue.

« J'ai bientôt fini, poursuivit-elle. Clotilde m'a raconté ce que je vais vous dire, et c'est la vérité, car elle n'est pas menteuse. Du reste, je m'en suis assurée.

« Son père, homme de peine dans une usine, avait été tué par une machine, et sa mère, ouvrière blanchisseuse, était morte du choléra peu de temps après. A l'âge de seize ans, Clotilde restait donc toute seule et travaillait en fabrique, gagnant ce que vous savez, — quelques sous par jour. Pour son malheur, elle était jolie et elle l'est encore. »

Étienne poussa un gros soupir.

« Aux jeunes gens qui lui faisaient la cour en lui promettant toutes sortes de belles choses, elle répondait : « Non; ma mère était une honnête femme, et « je veux lui ressembler. Si ce n'est pas pour le bon « motif, allez vous promener. Je gagnerai toujours « assez pour moi. » En effet, elle vit de si peu! Un freluquet... je crois que c'était un... Ah! je ne me rappelle plus son métier... enfin, qu'il soit ce qu'il voudra, je m'en moque. Ce freluquet se met à la poursuivre et lui écrit je ne sais combien de lettres; elle m'en a montré deux ou trois, et c'est superbe à lire, ce qui n'empêche pas que c'est tout mensonge.

Puis, comme ça ne suffisait pas, il lui a promis le ma riage. Faut pas être sorcier pour deviner le reste. Bref, il a disparu comme un sans-cœur et depuis on n'en a jamais entendu parler. De famille, Clotilde n'en a plus. Elle a travaillé tant qu'elle a pu; mais la besogne lui a manqué, et quand elle est venue au hasard dans notre maison, elle commençait à perdre la tête. Si je n'étais pas rentrée dans ce moment-là, je ne sais pas ce que la pauvre fille serait devenue. »

La mère Nicole s'interrompit de nouveau, et se parlant à elle-même : « C'est égal, ça n'est pas bien de sa part de me rendre aussi inquiète. »

La marchande promena ses regards à droite et à gauche, et, voyant que nous attendions silencieusement la fin de son récit, elle l'acheva en ces termes :

« Ayant gardé son enfant, — ce que j'approuve, — et ne le quittant pas d'une minute, Clotilde n'a pu retourner en fabrique. J'ai voulu la faire venir aux Halles avec moi; mais elle a préféré vendre des bouquets dans les rues. Chacun son goût; moi, j'aime mieux être *à la place*. Alors, je l'ai établie, c'est-à-dire que je lui ai donné de quoi acheter des fleurs, et elle vivote ainsi en emportant son enfant dès le matin et en ne rentrant que le soir. Enfin, je lui ai loué une petite chambre sur mon carré, et Clotilde a si bon cœur que je ne regrette pas ce que j'ai fait. C'est dit. »

Arrivée à la fin de son récit, la mère Nicole se croisa les bras, et se retournant vers moi et vers Étienne, elle ajouta :

« N'est-ce pas que les hommes sont bien gentils? »

Sur cette boutade, les marchandes partirent, et il ne resta dans la salle que Françoise, Étienne, la mère Nicole et moi. Celle-ci regarda à sa montre d'or, et s'écria : « Dix heures! Ah! ce n'est pas possible, il lui sera arrivé quelque chose ou à son enfant. Elle sait pourtant que tous les matins je l'attends ici. »

Étienne devint pâle, ouvrit la porte de la boutique, regarda dans la rue : « Je viens de la voir, elle traverse la place! » fit-il en rentrant tout joyeux.

C'était Clotilde en effet. Elle entra avec son enant dans son châle. Sa physionomie bouleversée et ses joues rouges indiquaient qu'elle venait d'éprouver une vive émotion. Elle alla droit à la mère Nicole, l'étreignit convulsivement, sans pouvoir parler, et pleura. Ce fut la marchande de poisson qui rompit le silence : « Ah! çà, Clotilde, d'où viens-tu? Qu'y a-t-il encore? »

Clotilde, ayant recouvré un peu de calme, donna son enfant à la brave femme et regarda autour d'elle. Dès qu'elle me vit, elle s'essuya les yeux, vint à moi, et d'un ton empreint de colère : « Monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez suivie hier, ce matin, et je vous retrouve encore ici. Je ne suis pas ce que vous croyez. Si vous êtes un honnête homme, allez-vous-en, je vous prie. Je ne parlerai pas devant vous. Si vous restez, je m'en irai, et ce sera mal de votre part, car je voudrais réchauffer un peu mon enfant. »

Elle regarda aussi Étienne, mais sans rien dire.

« Vous êtes dans l'erreur, répondis-je en me le-

vant. Je suis marié à une femme que j'aime, et j'ai deux enfants que j'adore. »

La mère Nicole m'interrompit brusquement : « Alors que faites-vous ici? Quand on aime tant sa femme et ses enfants, on reste auprès d'eux.

— Ils sont absents de Paris et ne reviendront que ce soir. C'est, du reste, ajoutai-je en m'adressant à la bouquetière, le hasard seul qui, hier et ce matin, a produit notre rencontre. C'est encore le hasard qui m'a amené ici; et si j'y suis resté, c'est plus par sympathie pour votre douleur que par curiosité. J'avoue que j'ai été indiscret; je vous en demande excuse. Je vais me retirer. Voici mon nom. »

Je tirai ma carte de mon portefeuille et je la remis à la mère Nicole qui me dit après l'avoir regardée : « Tiens! c'est bizarre. Quand j'ai le temps, je lis des feuilletons, et je me rappelle en avoir lu un d'un auteur qui se nomme comme vous. Est-ce que vous êtes l'auteur de *l'Abandonnée,* un roman qui n'en finissait plus, et où il y avait des gens malheureux?

— C'est moi-même. »

Clotilde m'interrogea des yeux comme si elle eût voulu connaître toute ma pensée : « Restez, Monsieur, si vous le désirez, » dit-elle. Puis, s'adressant à Étienne : « Je ne vous dis rien, à vous, parce que vous ne m'écouteriez pas. »

Étienne lui tendit une main qu'elle ne repoussa pas.

Le petit enfant s'était paisiblement endormi sur les genoux de la mère Nicole.

« Clotilde, je t'ai déjà demandé d'où tu venais? fit tout à coup la brave femme.

— Du poste.

— Tu as donc été arrêtée?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que je l'ai revu.

— Qui ça? lui... le brigand?

— Oui.

— Tu lui as sauté aux yeux. Peut-être que tu as eu tort.

— Écoutez-moi donc. Je venais d'acheter des fleurs et j'arrivais ici, sachant que vous m'attendiez, lorsque trois jeunes gens ivres me barrent le passage en riant et en me disant des plaisanteries. Tout à coup je pousse un cri, et l'un des trois veut se sauver. C'était celui qui m'avait quittée depuis un an. Je lui fais des reproches. Il me répond qu'il ne me connaît pas et se met à ricaner. J'avais froid et mon enfant aussi; le sang me monte à la tête; je lui dis qu'il n'est qu'un misérable et qu'il aurait dû au moins s'occuper de son garçon. Alors il me traite de menteuse, jure qu'il ne m'a jamais vue et me menace. Ah! je ne sais plus ce que j'ai dit, je ne sais plus ce que j'ai fait. Seulement, je me souviens que le monde s'est amassé autour de nous et que j'ai été emmenée au poste. Là j'ai voulu m'expliquer, mais on m'a conduite chez le commissaire comme une voleuse. J'avais beau répéter qu'il m'avait trompée, promis le mariage et laissée sans ressources, tout ça n'y faisait

rien. Tenez, mère Nicole, si ce n'était mon enfant, je voudrais être morte. Au moins ce serait fini. »

Étouffée par les sanglots, elle ne put continuer et se rejeta dans les bras de la marchande. « Allons, ma pauvre fille, dit celle-ci, aie donc du courage. Il m'en a fallu à moi, car j'ai eu aussi ma large part de chagrins. Ne te désole pas. Tu sais bien que je t'aime. » Et elle l'embrassa avec une véritable tendresse. « Raconte-moi comment tout cela s'est terminé. »

Calmée par ces douces et bonnes paroles, Clotilde reprit :

« Le commissaire m'a demandé mon nom et où je demeurais. Je lui ai tout raconté. Il m'a bien écoutée et m'a dit : « Votre enfant a besoin de vous. Ne faites « pas de scènes dans les rues, parce que si cela vous « arrivait encore, je serais forcé d'être plus sévère. « Retirez-vous. » Et, comme je m'en allais, il m'a rappelée pour me dire avec bonté : « Si vous êtes « trop malheureuse, venez me trouver et je vous « ferai inscrire au bureau de bienfaisance. » Je lui ai répondu : « Merci, Monsieur ; je suis jeune, et tant que je pourrai, je gagnerai mon pain. »

Ce douloureux récit impressionna Étienne ; il se leva, voulut parler et ne l'osa. Le visage franc et ouvert de la mère Nicole s'assombrit. « Et l'autre, où était-il lorsqu'on t'a emmenée? demanda-t-elle à Clotilde.

— Il avait disparu avec ses camarades.

— Et dire qu'il n'y a aucune punition pour... »

Le petit enfant se réveilla, et sa mère le reprit en lui disant : « Je ne t'abandonnerai pas, moi. »

Cette scène me navra; je regrettais de n'être pas parti, et cependant je me sentais retenu par une douloureuse attraction.

« Oui, dit la mère Nicole en se parlant à elle-même, les hommes nous regardent comme des joujoux. Dès que nous ne leur plaisons plus, ils nous brisent. »

Étienne s'approcha lentement de la bouquetière et d'une voix qui allait au cœur : « Clotilde! voulez-vous de moi pour mari? Je vous aime et j'aimerai votre enfant comme s'il était le mien. Je n'ai jamais trompé personne, et je vous rendrai heureuse. »

Elle ne répondit pas.

Les yeux de la mère Nicole brillaient comme des escarboucles.

« Je gagne assez, continua Étienne, pour nous faire vivre tous les trois. Mon père et ma mère sont morts aussi. Si vous me repoussez, je m'engagerai et j'irai me faire tuer en Afrique. Mais avant, je saurai le trouver, et... »

Devinant sa pensée, Clotilde jeta un cri déchirant: « Je vous en supplie, lui dit-elle, ne faites pas cela. » Tombant alors tout éperdue dans les bras de la marchande : « Parlez-lui donc! Que me conseillez-vous? dites! »

La mère Nicole prit la main d'Étienne, et la serrant avec force :

« Écoute, mon garçon, nous ne sommes pas ici à

l'Ambigu. Tu veux te battre avec l'autre, tu veux mourir. Tout ça, c'est des bêtises. Quand tu l'auras tué ou qu'il t'aura envoyé une balle dans la tête, la mère et son enfant n'en seront guère plus avancés. Ce qu'il y a de sérieux, c'est que tu aimes Clotilde, et tu as raison, car elle sera aussi bonne épouse qu'elle est excellente mère. Je crois qu'elle fera bien de se marier avec toi, et je ne m'y oppose pas; mais c'est à la condition que si tu rends ta femme malheureuse, je te la reprendrai. Et tu ne la reverras pas, quand même je devrais l'envoyer en Amérique! »

Après avoir aspiré une énorme prise, elle ajouta :

« Il y a encore autre chose. Tu vas me donner ta parole d'honneur que tu ne reprocheras rien à Clotilde, parce que, vois-tu, Étienne, ce qui lui est arrivé est un malheur...

— Oui, oui! » répondit Étienne dont l'émotion devint inexprimable.

Clotilde pleurait tout bas.

« Ah! çà, mes enfants, il faut en finir, continua la marchande. Il est midi et je n'ai pas encore gagné un centime aujourd'hui. Maintenant, Clotilde, tu es libre de faire ce que tu voudras. Je t'ai dit ce que je pensais. Tiens! regarde donc ton bambin qui est sur les genoux d'Étienne et joue avec lui. Seulement, je veux que ça se termine tout de suite. Dis oui ou non. »

Pendant quelques instants Clotilde resta les yeux baissés, immobile, silencieuse, paraissant même ne pas avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Puis elle releva lentement la tête, regarda son enfant, alla à Étienne et lui dit :

« Monsieur Étienne! moi aussi je ferai bien mon devoir, et... je vous aimerai. Vous ne me parlerez jamais du passé, jamais! n'est-ce pas? Sans cela, je prendrais mon enfant et je vous jure que vous ne me reverriez plus. »

Étienne embrassa le bambin qui continuait à lui sourire, et répondit : « Je vous promets... » La joie qu'il éprouvait l'empêcha d'achever.

« C'est demain lundi, dit la mère Nicole, et tu iras à la mairie pour faire publier vos bans. Il n'y aura pas de noce; c'est une dépense inutile. Ma chambre est grande et je vous invite avec vos témoins. Françoise nous fera de la bonne cuisine. Ah! je te préviens aussi que, jusqu'au jour de votre mariage, quand tu voudras voir Clotilde, tu viendras à la maison et seulement lorsque j'y serai. Je rentre à la brune. »

Nous nous levâmes tous, et m'approchant d'Étienne : « Voulez-vous, lui dis-je, m'accepter pour l'un de vos témoins?

— Avec plaisir! répondit l'excellent garçon.

— Allons, dit la mère Nicole en me désignant, ce monsieur-là et toi, Étienne, vous tenez, à ce qu'il paraît, à me faire revenir sur l'opinion que j'ai des hommes. Eh bien! oui; vous êtes sensibles, honnêtes tous les deux. Êtes-vous contents? Mais pour le reste, ah! je n'en donnerais pas seulement un sou. »

Je les quittai, et, en rentrant, je racontai à

mes enfants et à ma femme l'histoire de Clotilde et d'Étienne.

III

Le mariage eut lieu quelque temps après.

Ont-ils été heureux ?

Oui ; ces deux excellents cœurs étaient faits l'un pour l'autre. Étienne, qui était compositeur typographe, est devenu correcteur, et depuis son mariage Clotilde a appris la profession de fleuriste. La mère Nicole demeure dans la même maison que ses enfants, — c'est ainsi qu'elle les appelle, — et dit que leur ménage est le premier qu'elle voit d'accord : « J'ai fait ce mariage-là, ajoute-t-elle en riant ; mais je ne m'aviserai pas d'en faire un second ; c'est une loterie où il y a plus de perdants que de gagnants. »

Et l'autre, le freluquet?

Il a eu une triste fin ainsi racontée par les journaux :

« Un déplorable événement vient de mettre en émoi la petite ville de..... M. X... s'est battu en duel et a été tué par son adversaire. D'après une version qui paraît probable, M. X..., ayant acquis la preuve que sa femme le trompait avec un de ses meilleurs amis, l'a provoqué. Un duel s'en est suivi et M. X... a été atteint d'une balle au cœur. »

La pauvre fille qu'il avait abandonnée l'eût rendu heureux. Trompé par sa femme et par son ami, il fut tué par celui-ci. Fuir le bonheur pour ne trouver que la trahison et la mort, c'est triste. Oui; mais sans la mère Nicole, que seraient devenus Clotilde et son enfant?

Si les hommes savaient combien de malheurs cause l'oubli du devoir! disait la mère Nicole, et la mère Nicolle n'avait que trop raison.

ADRIEN MAYNARD

A

P.-M. GAUTIER

ADRIEN MAYNARD

La guerre, la peste, le choléra, le feu, l'inondation
ont de nombreuses victimes ; mais il est un autre
fléau dont on ne parle guère et dont on s'occupe peu,
ien qu'il exerce de terribles ravages : c'est la *Vanité*.
'autant plus redoutable qu'il reste inaperçu, ce
onstre dévore tout ce qu'il y a de bon en nous : in-
elligence, amour, dévouement. Il ne laisse rien sub-
ister de généreux ou d'honnête. On lui sacrifie esprit,
œur, famille, amitié, honneur, patrie quelquefois, et
oujours la paix de sa conscience, son propre bon-
eur, et celui des autres.

Que les hommes sont insensés ! Assaillis par une
nfinité de maux qu'ils ne savent ou ne peuvent conju-
er, ils s'en créent d'autres comme à plaisir. Se
royant, pour la plupart, d'une nature supérieure, ils
e voient pas que, différents en apparence, leurs dé-
ûts et leurs qualités sont les mêmes. Ils ne songent

pas à ces impénétrables mystères de la naissance et de la mort qui devraient, au moins, les rendre un peu plus humbles, un peu plus équitables. Dans leur aveuglement, ils font souffrir ceux qui les aiment et subissent eux-mêmes ces cruelles tortures que l'on appelle jalousie, envie, désir de briller et de dominer.

Pauvres fous qui pourraient vivre paisibles, sinon heureux, et se martyrisent sans profit pour personne! Dans cette sorte de maladie, l'art médical n'a que faire. Et cela s'explique. Comment traiter des hommes qui rapportent tout à eux-mêmes et qui sont toujours restés réfractaires à la salutaire influence de la famille comme à celle de l'éducation, bien qu'éducation et famille ne leur aient pas manqué?

Le récit qui va suivre n'est qu'un exemple entre mille des malheurs dont la vanité est l'unique cause.

I

C'est un spectacle intéressant que celui d'un atelier en pleine activité : le mouvement des outils, leur bruit monotone, discordant; les ouvriers qui, pour rendre leur labeur moins rude, causent, chantent ou rient; les objets qui, sous leurs doigts, prennent à chaque minute une forme nouvelle, tout cela émeut et impressionne.

M. Maynard était l'heureux patron d'un de ces ate-

liers, un atelier de serrurerie. Actif, original, généreux, il ne détestait que les paresseux. « Avec un peu de volonté, disait-il, on parvient à vaincre les autres vices ; la fainéantise jamais ! » Il avait dépassé la cinquantaine. Dépensant peu pour lui-même et donnant beaucoup à ceux qui recouraient à sa bourse, il aimait ses ouvriers, en était aimé, et disait d'eux : « Est-ce donc leur faute s'ils sont moins riches que moi ? Mon père m'a laissé de l'argent et un établissement prospère. Je n'ai eu que la peine de continuer. Oui, oui, le hasard joue un grand rôle dans les affaires de ce monde. »

Sa femme était la fille d'un ouvrier autrefois occupé dans l'atelier de M. Maynard père. Deux mots la peindront. D'une physionomie douce, d'une sensibilité exquise, Geneviève était chérie de tout son entourage. Nul mieux qu'elle ne savait adoucir une souffrance. De Geneviève aussi il était vrai de dire que sa main gauche ignorait ce qu'avait donné sa main droite. C'était une femme adorable.

Cependant le mariage ne s'était pas fait sans difficultés. Aux yeux des parents de M. Maynard, c'était une mésalliance. Ils ne voulaient pas en entendre parler. Mais le jeune homme avait sa volonté aussi, une volonté ferme. « Elle sera ma femme, disait-il, ou je resterai garçon ; j'ai bien assez d'argent pour nous deux. Geneviève est charmante et ne manquera pas de prétendants. Si elle a la patience de m'attendre, — car je ne veux pas me marier sans votre consentement, — je l'épouserai, fût-ce dans vingt ans. » Cette in-

flexible persévérance finit par l'emporter. Les parents ne s'opposèrent plus au mariage, et ils n'eurent du reste qu'à s'en féliciter. Geneviève les adora.

Aimés et estimés à juste titre, M. et Mme Maynard eussent été heureux si la paresse et l'apathie d'Adrien, leur fils unique, n'eussent été pour eux un sujet d'inquiétudes permanentes. Au collége, pas plus qu'à la pension, il n'avait rien appris. Ses camarades se moquaient des airs de supériorité qu'il affectait niaisement et à tout propos. Plus tard il commença, sans les poursuivre, quelques études de médecine et de droit, et il échoua aux examens. Croyant tout savoir, il s'était dispensé d'apprendre. Enfin, bien qu'il eût déjà vingt-cinq ans, il n'avait pu encore choisir une carrière. Et pourtant Adrien était ambitieux, mais d'une ambition particulière. Ainsi il désirait ardemment arriver à la fortune, mais sans travailler, et pour la dépenser follement ensuite. Ce que possédait son père lui paraissait médiocre, insuffisant. D'immenses richesses, voilà ce qu'il rêvait à cet âge de la vie où l'on songe à tout autre chose.

Notre futur millionnaire se levait tard, passait une partie de la matinée à sa toilette, ne lisait que des romans, et, après avoir déjeuné, il allait au café, qu'il ne quittait que pour revenir dîner chez ses parents.

Fatigué, tourmenté de le voir s'énerver ainsi, son père lui dit un jour :

« Sois ce que tu voudras, commerçant, ingénieur, ouvrier, cela m'est égal, pourvu que tu ne restes

pas inactif. Nous avons de quoi vivre, et cependant je travaille; sans le travail, je mourrais d'ennui. Ta mère aurait bien aussi le droit de se reposer, et pourtant elle tient notre caisse et notre comptabilité, ce que tu devrais faire si tu étais moins paresseux. Nous pouvons éprouver des pertes, être ruinés, que feras-tu? Je puis mourir, es-tu capable de me succéder? Après avoir promptement dépensé ce que nous avons mis trente ans à gagner, que deviendras-tu? C'est alors que tu nous reprocheras, et avec raison, de ne pas t'avoir donné une profession, un métier même. Ta conduite désole ta mère et me rend honteux. Réfléchis et décide-toi, car il faut que tu prennes un parti.»

Tout autre qu'Adrien eût compris ce langage; mais il n'y répondit que par quelques phrases qui ne satisfirent pas son père.

M. Maynard raconta cet entretien à sa femme.

« Ce gaillard-là se croit un homme supérieur et ne sait que bien mettre sa cravate, ajouta-t-il. S'il ne se résout pas à travailler, cela finira mal.

— Il est jeune encore, répondit timidement Mme Maynard.

— Jeune! Tu plaisantes. A son âge, il y avait déjà dix ans que mon père m'occupait dans ses ateliers. Adrien commencera-t-il à quarante? Il perd son temps. Que fait-il? Nous n'en savons rien. Lorsqu'il a tiré au sort, j'ai commis la sottise de lui acheter un remplaçant. J'aurais dû le laisser partir et donner cet argent à quelque pauvre diable qui piochait

pour aider sa famille, et qui peut-être a été tué ou blessé... »

Mme Maynard baissa la tête sans répondre.

« Geneviève, ne t'afflige pas ainsi. Fais-lui entendre raison. Moi, vois-tu, j'ai peur de me mettre en colère et de... »

Elle le regarda d'un air suppliant, et, d'une voix émue :

« Oui, oui, je lui parlerai, » dit-elle.

M. Maynard rentra dans ses ateliers, et, s'adressant d'un ton bref à l'un de ses ouvriers : « Bernard, je n'aime pas les flâneurs. Pourquoi n'es-tu pas venu hier ?

— Parce que ma femme est accouchée, répondit l'ouvrier.

— Ah! Et cela te fait trois enfants?

— Oui, monsieur Maynard.

— Parle moins haut. Tu demeures toujours dans notre rue, au numéro 290 ?

— Oui, au cinquième.

— C'est bien. »

M. Maynard prit note de cette adresse.

« Tu préviendras ta femme que Geneviève ira la voir.

— Je vous remercie.

— Ce n'est pas la peine. Dépêche-toi de finir ce que tu as en mains. »

Puis, ayant remarqué que le plus ancien de l'atelier paraissait triste et préoccupé, il alla à son étau, et d'un ton amical : « Eh bien! mon vieux Lemaire,

comment cela va-t-il? Tu n'as pas l'air de bonne humeur.

— Non, je suis désolé.

— Pourquoi? »

Lemaire garda le silence.

« Je te demande pourquoi, répéta le patron.

— Ne me forcez pas à vous le dire. Vous n'y pouvez rien. »

M. Maynard le regarda fixement et s'éloigna en faisant cette réflexion : « Au fait ! cela ne me regarde pas. »

Ce soir-là, Adrien ne rentra qu'à minuit, et comme pour se rendre à sa chambre il fallait qu'il passât devant celle de son père, celui-ci, qui l'attendait, l'arrêta : « Pas si vite ; j'ai à te parler.

— Nous causerons demain, mon père; il est tard.

— Il fallait rentrer plus tôt. A quoi as-tu employé ta journée? D'où viens-tu?

— J'ai déjeuné et dîné avec des amis, et nous sommes allés au spectacle ensuite.

— Il y a mieux à faire que de s'amuser avec des camarades.

— Ce n'est pas un mal.

— A la condition de gagner ce que l'on dépense.

— Mes amis vont m'associer à une grande entreprise et me créer une très-belle position.

— Alors, qu'ils se dépêchent, car je suis las de te nourrir à ne rien faire.

— Seulement...

— Ne m'interromps pas. Nous te donnons cent

francs par mois pour tes menus plaisirs, — mes meilleurs ouvriers, qui cependant ont une rude besogne, ne gagnent pas davantage, — et tu fais des dettes. Aujourd'hui j'en ai encore payé pour trois cents francs. Cela dure depuis trop longtemps.

— Mes amis me rétribueront largement et je ne serai plus à votre charge. La somme pour lancer leur entreprise n'est pas encore complète, et si tu voulais...

— Encore quelque société véreuse dont le prospectus alléchera de pauvres niais et dont les comptes seront examinés en police correctionnelle. Je ne donnerai pas un centime.

— J'avais pensé que tu pourrais avancer une vingtaine de mille francs; les intérêts t'en seraient payés à un taux élevé. Mes amis m'ont promis de me nommer directeur.

— Raison de plus pour que je ne débourse rien. Ce sont des fripons ou des imbéciles. »

Adrien, voyant qu'il n'obtiendrait rien de son père, voulut rompre l'entretien, mais M. Maynard reprit : « Sachez que je suis incapable de tromper personne, et je vous défends de me parler de ces sortes d'affaires. Écoutez-moi bien : si dès demain vous n'avez choisi une profession honorable, vous n'aurez plus qu'à compter sur vous-même. »

A ces mots prononcés d'un ton ferme, Adrien, comprenant qu'il fallait prendre une résolution, répondit : « Tu as des relations dans de grandes administrations, eh bien! fais-moi nommer chef de bureau. »

Malgré sa colère, M. Maynard ne put s'empêcher de

rire : « Chef de bureau ! Tu te moques de moi. Pourquoi pas chef de division ? Estime-toi fort heureux si je puis te faire admettre comme simple employé. Il y a cent demandes pour une place vacante. Demain, je m'en occuperai.

— Employé ! murmura son fils en faisant un geste de désespoir.

— Eh ! oui, parbleu ! Encore faudra-t-il que tu subisses un examen. Qui sait si l'on voudra de toi ? »

Dès le lendemain, M. Maynard fit des démarches et obtint de sérieuses promesses. « J'aurais cependant préféré, dit-il, qu'Adrien devînt autre chose qu'un bureaucrate. Fort, solide, mais d'une intelligence médiocre malgré ce que nous avons dépensé pour son instruction, ce grand garçon serait mieux dans un atelier que dans un bureau. Rester le nez sur un pupitre pendant toute une journée, c'est dur, énervant. Pourvu encore qu'il soit exact ! »

Le samedi suivant, Adrien ne rentra pas, et cette absence exaspéra ses parents, qui venaient d'être informés que sa nomination dans un ministère était certaine.

Au moment du départ de ses ouvriers, M. Maynard ayant remarqué que Lemaire se hâtait de sortir, l'arrêta, et lui frappant amicalement sur l'épaule : « Tu es bien pressé ce soir, demanda-t-il ?

— Oui, je voudrais être rentré.

— Ta fille est-elle malade ?

— Non, » répondit l'ouvrier en secouant tristement la tête ; et il partit.

Que diable peut-il avoir? pensa M. Maynard. Il est laborieux, économe, sa fille commence à gagner sa vie. Après tout, je n'y puis rien, puisque j'ignore ce dont il s'agit.

Adrien resta absent pendant huit jours, et l'emploi obtenu pour lui fut donné à un autre. Son père, rendu furieux par une telle conduite, l'aurait chassé, si Mme Maynard n'eût arraché au triste garçon la promesse de s'occuper dans une maison de commerce.

II

L'ouvrier questionné par M. Maynard était à peu près du même âge que son patron. Il avait fait son apprentissage avec lui, et une véritable amitié existait entre eux.

Cinq ans après son mariage, Lemaire perdit sa femme et resta avec une petite enfant nommée Thérèse. Il la laissa le plus longtemps possible à l'école, et la mit ensuite chez une parente, couturière fort habile. Les années s'écoulèrent, Thérèse devint bonne ouvrière, et aima son père autant qu'il l'aimait. Leur bonheur devait être cruellement troublé!

Un soir, Lemaire trouva la porte du logis fermée; il frappa, personne ne répondit. Il frappa de nouveau, même silence. Effrayé, il redescendit promptement, et le concierge lui remit un petit billet ainsi conçu :

« MON PÈRE,

« Je n'ose plus te revoir. Pense toujours à moi, qui ne t'oublierai jamais. Dès que j'en aurai la force, je viendrai te demander mon pardon. Je t'embrasse et je t'aime.

« Ta bien malheureuse fille,

« THÉRÈSE. »

Cette disparition, que rien ne pouvait faire prévoir, porta à Lemaire un coup terrible. Perdre ainsi son enfant, après vingt années d'amour et de sacrifices de toute sorte! Certainement elle aura été séduite, se disait-il; mais où est-elle? Qu'est-elle devenue? De quoi vit-elle? Elle a eu peur de moi, s'écriait-il avec désespoir, de moi qui aurais donné ma vie pour lui épargner un chagrin!

Il remonta à son logement, en enfonça la porte avec rage, ouvrit les meubles, chercha partout et ne trouva aucun indice qui pût le mettre sur les traces de sa fille. Il redescendit et attendit à la porte, puis il parcourut tout le quartier, croyant à chaque minute retrouver Thérèse. Enfin, après avoir longtemps marché, il rentra harassé, éperdu de douleur. Alors sa chambre et celle de sa fille lui parurent désertes et vides, comme si la mort y eût passé, et cet homme si énergique se prit à pleurer à chaudes larmes.

« J'aimais ma femme, répétait-il sans cesse, et je l'ai perdue. J'aimais ma fille, et elle est partie. J'ai fait mon devoir, et pourtant je suis puni. »

Assailli par les plus sombres pensées, le malheureux père ne put dormir. Dès que le jour parut, il se demanda s'il irait travailler; mais comment motiver son absence? Par un mensonge? non. Ce serait d'ailleurs une journée de perdue; et si Thérèse allait revenir dans un mois, dans un an, il ne fallait pas que l'argent manquât. Il se rendit donc à son travail à l'heure habituelle. Pendant longtemps, le matin avant d'entrer à l'atelier et le soir après en être sorti, il parcourut les rues, comptant vaguement rencontrer sa fille. Puis, toute lueur d'espoir s'étant évanouie, il renonça à ces courses sans but, et, profondément découragé, vivant dans un isolement absolu, n'osant confier à personne la cause de sa douleur, il aurait succombé sans l'événement que nous allons rapporter.

III

Lemaire rêva que sa fille était morte en l'appelant à grands cris et en maudissant son séducteur. Mais les pressentiments sont presque toujours trompeurs, et il est rare de voir la réalisation de ce que l'on redoute ou de ce que l'on espère.

En effet, le lendemain, une jeune femme dont la mise décelait la gêne, se présenta devant les ateliers de M. Maynard, quelques minutes avant la sortie des

ouvriers. Elle chercha à voir dans l'intérieur de la fabrique, se retira, et revint peu d'instants après.

Lorsque la cloche annonça la fin de la journée, cette jeune femme fut prise de vertige et tomba sur les marches de la porte. Les ouvriers sortis les premiers la relevèrent et la transportèrent dans le bureau de leur patron; celui-ci s'y trouvait avec sa femme. Tous les deux s'empressèrent de lui donner des soins. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle regarda autour d'elle et s'écria avec un accent déchirant : « Mon père! » A ce cri, un des ouvriers accourut, embrassa et étreignit cette jeune femme en murmurant : « Thérèse! mon enfant! » Et il riait et pleurait tout à la fois.

« Tiens! c'est Lemaire, » exclama M. Maynard; et s'adressant aux ouvriers : « Messieurs, vous seriez bien aimables de nous laisser seuls. »

Dès qu'ils furent partis, Lemaire voulut emmener sa fille; mais Mme Maynard s'y opposa, et prenant les mains de Thérèse : « Restez encore, reposez-vous; cela ne nous gêne pas, » dit-elle d'un ton affectueux. Lemaire regardait sa fille avec une tendresse douloureuse; M. Maynard s'en aperçut. « Je ne suis ni curieux ni indiscret, dit-il; cependant, par affection pour toi, je désire connaître le mot de cette énigme.

— Thérèse m'avait laissé seul et j'en étais désespéré. Je la retrouve et je suis heureux. Je n'en sais pas davantage.

— Rentrez-vous chez votre père? demanda avec bonté Mme Maynard.

— Oui, Madame, et pour ne plus le quitter.

— Eh bien! cela vous contrarierait-il si j'allais vous voir? Répondez-moi franchement. »

Thérèse interrogea du regard son père, qui la comprit : « Mme Maynard est aussi bonne, aussi indulgente que l'était ta mère. Dis oui, à moins que cela ne te contrarie cependant.

— Oh! non, mon père; venez demain, Madame. »

M. Maynard les laissa seules, et emmenant Lemaire dans une autre pièce : « Vieux cachotier, dit-il, pourquoi as-tu manqué de confiance en moi? Je suis furieux. Puisqu'un malheur t'arrivait, je devais être le premier à le savoir. »

Lemaire ne savait quelle contenance faire.

« Oui, continua M. Maynard, tu m'as fait de la peine; tu n'as vu en moi qu'un patron, et tu as oublié que j'étais plutôt ton ami. Si tu as besoin de quelques sous et que tu ne me les demandes pas, nous nous fâcherons. »

Le père de Thérèse serra cordialement la main de l'excellent homme : « Merci, fit-il d'une voix mal assurée, jusqu'à présent je ne sais rien de ce qui est arrivé à ma pauvre fille. Quant à de l'argent, je n'en ai pas encore besoin. »

Thérèse et son père prirent congé de M. et de Mme Maynard. Mais, dès qu'ils eurent fait quelques pas dans la direction de leur demeure, Thérèse s'arrêta : « Mon père, n'allons pas de ce côté, dit-elle d'une voix suppliante.

— Et pourquoi cela? Ne reviens-tu pas à la maison?

— Je ne sais. Me pardonneras-tu quand tu sauras?....

— Oui, oui, répondit-il avec une sorte d'égarement. Comment ne pas pardonner? Si tu me quittes encore, je ne réponds plus de moi.

— Alors, mon père, avant de rentrer chez nous, allons chercher mon enfant. »

IV

Bien que vivement affligée de l'absence prolongée de son fils, Mme Maynard tint la promesse qu'elle avait faite à Thérèse de l'aller voir.

Elle la trouva occupée à coudre, et apercevant dans un petit berceau en osier un enfant qui dormait :

« C'est le vôtre? demanda-t-elle.

— Oui, Madame, répondit avec émotion la jeune mère.

— Calmez-vous, je ne viens que pour vous aider si cela est possible. »

Thérèse ne répondit pas.

« Voyons, continua avec bonté Mme Maynard, ne vous troublez pas ainsi. Je vous apporte un peu d'argent; acceptez-le. C'est de tout cœur que je vous l'offre.

— Je vous en suis bien reconnaissante mais j'ai du travail, et, avec ce que gagne mon père, nous pouvons vivre.

— Votre refus m'afflige. Alors, comment puis-je vous être utile, dites, chère enfant ? »

Thérèse se leva, regarda Mme Maynard : « C'est du courage, beaucoup de courage qu'il me faudrait, dit-elle. Qui pourra m'en donner ?

— J'essayerai. Ah ! croyez-le bien, chacun a ses peines, et j'aurais besoin aussi d'être consolée. Comment se nomme votre enfant ?

— Gabriel Lemaire. »

L'enfant se réveilla, et Mme Maynard s'écria, comme si elle eût été seule : « Quelle ressemblance !

— Que dites-vous ? demanda vivement Thérèse. Il ressemble à quelqu'un que vous connaissez ?

— Je me trompe, sans doute. Le nom de son père ? »

A cette question inattendue, mais toute bienveillante, Thérèse hésita. Toutefois elle se remit promptement, et sans émotion apparente : « Gabriel Mauray, artiste peintre, » dit-elle.

Mme Maynard parut soulagée d'un grand poids. Elle sembla à Thérèse plus affable que d'habitude. Mais elle ne cessait de regarder l'enfant, et celui-ci lui ayant souri et tendu les bras : « Pauvre petit, dit-elle en le prenant sur ses genoux, on croirait qu'il nous a entendues. M. Mauray l'a-t-il vu ?

— Non, Madame.

— Vous n'avez pas eu de querelle avec lui ?

— Oh ! non. Jamais il n'a eu sujet de se plaindre de moi.

— Avez-vous cherché à le revoir ?

— Oui; il m'avait donné une adresse, j'y suis allée, mais on ne le connaissait pas.

— Comment est-il, ce M. Mauray?

— Grand.

— Bien mis?

— Toujours à la dernière mode.

— Et sa ressemblance avec l'enfant, disiez-vous?....

— Parfaite. Sauf les yeux, Gabriel est tout son portrait. »

Et présentant une photographie à Mme Maynard : « Tenez, jugez-en. »

Mme Maynard devint d'une pâleur mortelle; elle était anéantie.

Thérèse remit l'enfant dans son berceau.

« Madame, seriez-vous indisposée? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Ce n'est rien, ma fille. » Et se relevant avec une énergie fébrile, Mme Maynard ajouta : « Je vous quitte. Votre mère est morte, je la remplacerai. Vous ne manquerez de rien, ni votre enfant non plus. Cela me regarde. Mon mari a bon cœur et il aime votre père. Seulement, ne venez pas à la maison avant que je vous le dise. Je viendrai vous voir souvent, très-souvent. Qui sait si à mon tour je ne vous prierai pas de me donner du courage? Embrassez-moi comme une véritable amie. »

Et les deux femmes tombèrent en sanglotant dans les bras l'une de l'autre, Thérèse répétant : « Mon Dieu, que vous êtes bonne! »

Mme Maynard se retira, après avoir jeté un dernier

regard sur Gabriel, qui venait de se rendormir. En descendant l'escalier, elle se sentit chanceler et murmura : « C'est lui ! c'est Adrien ! »

Thérèse, quand elle fut seule, chercha vainement à deviner la cause de l'intérêt que Mme Maynard prenait à son enfant; elle se demanda aussi pourquoi elle lui avait défendu d'aller la voir.

V

Lorsque Mme Maynard rentra, son mari ne s'aperçut pas d'abord de sa pâleur. « Tu es allée chez la fille de Lemaire? demanda-t-il.

— Oui, elle a un petit garçon qui est charmant.

— Ah ! je me doutais bien que la pauvre fille... Tu lui a remis cent francs?

— Elle n'a rien voulu accepter.

— Fière comme son père ! Je comprends cela.

— As-tu des nouvelles d'Adrien?

— Aucune. Mais tu as un air singulier, tu parais troublée.

— C'est que je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur.

— Nous l'aurions su. C'est son habitude de disparaître ainsi. Malheureux enfant ! Comment donc est-il organisé? Nous aimons à travailler, et il est paresseux comme un loir ; tu es bonne, et il a le cœur sec. Mais je te fais de la peine, ne parlons plus de lui. Tu disais donc que l'enfant de Thérèse est gentil. Réponds-moi,

tu me fais peur. Aurais-tu appris quelque chose de fâcheux au sujet d'Adrien? Ne crains pas de me le dire, je m'attends à tout. »

A ce moment un commissionnaire entra, et remit à Mme Maynard une lettre qu'elle lut et passa à son mari.

« M. Adrien, dit celui-ci avec amertume, s'adresse à toi pour te demander de l'argent, car il sait que je ne lui en donnerais pas. Tu as bien lu, n'est-ce pas? « Je loge en garni, et si ce soir je n'ai pas payé ma « chambre, je serai sans asile. » C'est honteux, abominable! ajouta-t-il en froissant la lettre et en la jetant sur le parquet.

— Nous ne pouvons cependant le laisser arrêter comme un vagabond.

— Fais ce que tu voudras. »

Mme Maynard écrivit quelques mots, prit un billet de banque, le mit sous enveloppe et donna le tout au commissionnaire. Puis, s'adressant à son mari :

« Je le prie de revenir, mais ne le repousse pas. Il est notre fils. Essayons encore une fois de le ramener dans le bon chemin.

— Nous n'y parviendrons pas.

— Notre devoir est de le tenter.

— Tu as raison, Geneviève, et décidément tu vaux mieux que moi. »

Adrien revint une heure après. Ses vêtements en désordre, usés, n'inspiraient que la pitié. Et pourtant il ne daigna pas jeter un coup-d'œil sur les ateliers de son père, en ce moment en pleine activité. Les forges

allumées, les marteaux frappant sur les enclumes, les ouvriers travaillant avec ardeur, ne lui firent aucune impression. Le malheureux était toujours aveuglé par une incurable vanité.

Comment avait-il vécu depuis son départ de la maison paternelle?

Résolu à ne point accepter un emploi qu'il jugeait trop au-dessous de son mérite, il ne se présenta pas chez le négociant qui devait l'occuper comme commis. Il dépensa l'argent qui lui restait. Le jeu lui en prit une bonne partie. Il gagna d'abord et perdit tout ensuite, — c'est l'histoire ordinaire des joueurs. Puis il vendit la montre que sa mère lui avait donnée, emprunta aux amis de son père, et se logea dans un garni de bas étage. Fatigué de l'existence, mais conservant toujours de lui-même la meilleure opinion, il se mit à accuser, à maudire les circonstances et les hommes. Entre temps, il s'occupait à rédiger des projets de statuts de sociétés financières. Bien entendu, il mettait en tête son nom comme directeur, il s'adjugeait la plus grande part des bénéfices et, en adressant ces projets à diverses personnes, il demandait un versement immédiat de capitaux. Il va sans dire qu'il ne reçut aucune réponse. C'est alors qu'il écrivit à sa mère.

Mme Maynard fut prise de compassion en revoyant son fils. Elle lui parla avec douceur, lui exprima toutes ses craintes, toute sa tendresse, et chercha à lui faire comprendre que, pour sa propre dignité, il ne devait pas rester oisif. Elle lui tint enfin le langage d'une

mère qui aime son fils. Adrien ne répondit que par des récriminations; il ne fit aucune promesse sérieuse. Bien au contraire.

« Mon père me croit incapable, s'écria-t-il, et il se trompe. S'il l'eût voulu, je serais devenu millionnaire. Qu'est-il besoin de se lever de grand matin et de travailler jusqu'à minuit! On peut gagner beaucoup d'argent sans cela, que diable! Toutes les questions de finances me sont familières. Si j'avais quelques capitaux, j'acquerrais en peu de temps une fortune immense. Est-il donc nécessaire de s'exténuer pendant toute sa vie pour devenir riche? Il y a quelques jours, j'ai parlé à mon père d'une Société dont j'eusse été le directeur. I n'a pas voulu m'écouter. Un emploi subalterne dans une administration, voilà ce qu'il m'a offert. Pouvais-je accepter quinze ou dix-huit cents francs par an, lorsque, avec mes rares capacités, je puis gagner cent mille francs en une année? En vérité, je préfère attendre. »

Épouvantée de cette insensibilité, de cette absence de sens moral, Geneviève remit à une autre fois pour lui parler de Thérèse.

Ce fut en pleurant qu'elle raconta cette scène à son mari, et elle dut lui avouer que leur fils, avec une insurmontable aversion pour toute espèce de travail, était plus que jamais dominé par le désir de posséder d'immenses richesses.

« Le contraire m'aurait surpris, répondit M. Maynard. La cervelle de ce garçon-là est bien certainement détraquée, et ce qu'il y a de mieux à faire c'est de le placer dans une maison de santé.

— Parles-tu sérieusement?

— Oui. Il n'y a pas d'autre remède. »

En entendant son mari parler de la sorte, Mme Maynard souffrait cruellement. L'amour maternel ne pouvait lui faire illusion. Anéantie, brisée, elle n'entendait plus son mari. Celui-ci s'en aperçut : « A quoi penses-tu? fit-il en observant attentivement sa femme. Geneviève, ton abattement me fait supposer que tu me caches quelque chose, une mauvaise action peut-être. Réponds-moi, je t'en prie. »

La pauvre femme releva lentement la tête :

« Si Adrien voulait se marier, t'y opposerais-tu?

— Ah! ah! c'est à mon tour maintenant de te demander si tu parles sérieusement, fit-il en riant.

— Mon ami, ce badinage dans ces circonstances... je souffre trop pour....

— Ah! s'il était vrai qu'il aimât quelqu'un, une femme honnête surtout, je lui pardonnerais de grand cœur tout ce qu'il nous a fait endurer. Il est amoureux, et il n'a pas osé nous le dire! Diable! Je m'explique maintenant ses fréquentes absences, ses désirs de lucre. Pourquoi ne m'as-tu pas appris cela plus tôt, dis, ma bonne Geneviève? »

Et l'excellent père se frottait les mains en riant plus fort.

« Ne te réjouis pas si vite, c'est moi qui désire le mariage, et j'ignore encore si Adrien y consentira.

— Mais avec qui veux-tu le marier?

— Avec... je te le dirai demain. »

VI

Thérèse avait parlé à son père de la visite de Mme Maynard, mais en passant sous silence tout ce qui se rapportait à Adrien. Et Thérèse eut tort de ne pas tout dire.

Assurément Lemaire était heureux d'avoir retrouvé sa fille; toutefois il lui manquait une chose, — connaître le séducteur, — et il cherchait vainement à le découvrir lorsque le hasard vint à son aide.

Un matin, pendant que Thérèse dormait, il trouva sous le berceau du petit Gabriel la photographie qui avait si douloureusement frappé Mme Maynard. Pâle, glacé, il faillit chanceler sous le coup, puis il voulut demander des explications à sa fille; mais en la voyant si abattue, si découragée, il y renonça. Devait-il la désoler encore? Et, si elle le quittait, ce serait pour toujours. Cette dernière pensée le fit changer de résolution. Il mit le portrait dans sa poche et réveilla Thérèse en disant : « Je vais travailler.

— Déjà! Quelle heure est-il donc?

— Bientôt six heures. La besogne presse. A ce soir! » Il l'embrassa ainsi que son enfant et partit.

En voyant arriver Lemaire de si grand matin, M. Maynard, qui se promenait seul dans ses ateliers,

ne put dissimuler son étonnement. « Qui diable t'amène de si bonne heure? demanda-t-il.

— J'ai à vous parler.

— Est-ce un service que tu viens me réclamer? Si c'est de l'argent qu'il te faut, je vais t'en donner; tu me le rendras quand tu voudras. Combien te faut-il? Viens à ma caisse.

— Monsieur Maynard, il ne s'agit pas de cela. Tenez! regardez! »

Il tira le portrait de sa poche et le lui montra.

« C'est le portrait d'Adrien, dit M. Maynard. Qu'est-ce que cela signifie? Nous en possédons plusieurs douzaines, de ce portrait. Qu'avais-tu besoin de m'apporter celui-là? Tu as eu là une singulière idée. Mais qu'as-tu donc? Tu parais troublé, ému.

— C'est votre fils qui a séduit Thérèse! » s'écria Lemaire d'une voix terrible et en crispant les poings avec rage et désespoir.

M. Maynard fut atterré; il frappa violemment sur son bureau sans pouvoir prononcer une parole. Mais bientôt il recouvra son sang-froid, et serrant avec force la main de son ouvrier :

« Mon ami, dit-il, un autre que moi te rirait peut-être au nez et t'enverrait à tous les diables. Ce que tu viens de m'apprendre me cause de la peine, beaucoup de peine, et bien que je ne sois pour rien dans ce malheur, je sens que j'ai ma part de responsabilité. Cependant, je dois d'abord t'adresser une question, et je suis certain que ta réponse sera celle d'un hon-

nête homme. Avant de connaître Adrien, ta fille était-elle... sage?

— Oui, je l'affirme.

— C'est bien. Tranquillise-toi. Tes camarades arrivent. Nous reparlerons de cela. »

En quittant Lemaire, M. Maynard alla trouver sa femme : « Je connais ton secret, Lemaire m'a tout dit. Il faut les marier. J'établirai Adrien, il s'attachera à Thérèse et à l'enfant; cela le changera certainement. Cette fois le mal aura engendré le bien. »

A ce moment, Adrien entra.

« Tu arrives à propos, lui dit son père; nous parlions de toi. Il paraît que tu as un enfant. C'est un grand malheur sans doute, mais qui peut se réparer. Eh bien! nous ne nous opposons pas à ton mariage avec Thérèse; c'est une honnête personne, douce, laborieuse et qui te rendra heureux. »

Le jeune homme fit un mouvement de dépit et garda le silence.

« Me répondras-tu? » reprit M. Maynard d'un ton bref.

Poussé à bout, Adrien dit tout bas : « Je ne veux pas épouser cette femme.

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît?

— Parce qu'elle n'a rien. Ce n'est qu'une ouvrière.

— Comment, pauvre! comment, ouvrière! Mais, malheureux! tu oublies que tu parles en présence de ta mère, qu'elle était pauvre et ouvrière aussi quand je l'ai épousée. Tu n'as pas gagné un centime depuis que tu es né, et tu oses parler ainsi! Tiens! tu me fais

pitié. » Et M. Maynard secouait avec colère le bras de son fils.

Mme Maynard tremblait; elle redoutait l'emportement de son mari, et les yeux fixés sur son fils, elle le suppliait d'exprimer d'autres sentiments. Mais celui-ci ne comprit pas cette muette et éloquente prière.

« Je n'ai pas fini, reprit M. Maynard, et tu m'écouteras jusqu'au bout. Depuis vingt-cinq ans, depuis que tu es né, nous n'avons cessé de te donner des preuves de notre affection, et le seul reproche que tu puisses nous adresser, c'est d'avoir été trop indulgents. Ta paresse et ta vanité attristaient déjà notre existence, cela ne t'a pas suffi. Tu as trompé et abandonné la fille d'un de mes ouvriers, d'un ami. Misérable! tu as même abandonné ton enfant.

— Rien ne prouve qu'il soit à moi.

— Ne mens pas, c'est inutile. Tu es un misérable, je le répète.

— Mon fils, mon Adrien, dit Mme Maynard avec douceur, remplis ton devoir, tu n'auras qu'à t'en louer. Nous ne voulons que ton bonheur. Ton père t'établira; tu pourras gagner honorablement ta vie. Thérèse est jolie, intelligente, nous l'aimons déjà. Mais si tu ne l'épouses pas, songe-s-y, c'est le déshonneur pour elle, pour toi et pour nous. Que deviendra-t-elle? Que deviendra son enfant?

— Je réfléchirai.

— Adrien! tu ne connais pas ton enfant. Si tu sa-

vais comme il est déjà gentil et caressant. Viens avec moi. »

Elle s'arrêta, pensant avoir vaincu l'insensibilité de son fils. M. Maynard aussi eut quelque espoir. Mais la désillusion ne se fit pas attendre.

« C'est inutile ; je ne tiens pas à revoir Mlle Thérèse, fit Adrien avec froideur.

— Vous n'avez pas de cœur, ou vous êtes un fou ! » lui cria son père, suffoqué par la colère et l'indignation.

Adrien quitta l'appartement sans ajouter une parole, et laissant sa mère en proie au plus violent désespoir.

« Il n'aime personne! continua M. Maynard ; ne t'afflige pas ainsi. Dieu est témoin que nous n'avons rien à nous reprocher. »

Il rentra à son bureau et fit appeler Lemaire.

« Mon ami, dit-il, je suis autant à plaindre que toi ; mon fils est un vilain drôle. Je l'ai supplié d'épouser ta fille; il est resté sourd à mes prières et à celles de ma femme.

— Je m'y attendais, et cela sans doute parce que Thérèse est pauvre.

— Oui; mais nous prenons son enfant à notre charge.

— Monsieur Maynard, ce que je gagne nous suffira.

— Que tu le veuilles ou non, il en sera ainsi. L'enfant n'a pas demandé à naître. Il ne doit pas plus être victime de ta fierté que de la sécheresse de cœur de son père. J'ajouterai qu'à la place de ta fille je me

consolerais facilement du refus d'Adrien ; ce cerveau fêlé, cet égoïste l'eût certainement rendue malheureuse.

— C'est possible, mais elle ne trouvera pas à se marier, et Gabriel ne portera que le nom de sa mère.

— En effet, l'argent ne peut tout réparer. Cependant, ne t'inquiète pas. Que Thérèse continue à se bien conduire et nous prendrons, pour elle et son enfant, certaines dispositions..... Je ne te demande qu'une chose.

— Laquelle ?

— Promets-moi que tu n'useras pas de violence à l'égard d'Adrien, non pour lui, mais pour moi, et surtout pour Geneviève qu'une émotion trop vive tuerait certainement. Lors même que tu te vengerais, cela ne remédierait à rien. Et puis, vois-tu, mon ami, ce n'est ni à toi ni à moi de le punir.

— Ce que vous me demandez là est bien difficile ; je ne sais si je dois donner ma parole.

— Alors ? »

Lemaire fit un effort sur lui-même, puis il reprit :

« Par amitié pour vous, par respect pour Mme Maynard, je vous promets de maîtriser ma colère et de refouler au fond de mon cœur l'horrible douleur que j'éprouve.

— Merci ! Dès ce moment, je deviens ton obligé. »

VII

Quelle est la cause de la folie et comment la guérir ?

Problème insoluble, disent les uns ; — résolu, affirment les autres.

On publie chaque année une statistique indiquant le nombre des aliénés et les causes de leur démence : amour, jalousie, ambition, passion du jeu, intempérance, etc. Les cadavres de ces infortunés sont disséqués, leur cerveau est étudié, analysé, et l'on ne découvre rien de particulier, si ce n'est exceptionnellement quelques petites taches noires.

Après avoir perdu la raison, il en est qui vivent longtemps et deviennent l'objet d'observations nombreuses; mais l'on n'en sait pas davantage pour cela. Malgré les systèmes appliqués, depuis les douches, la cellule, la camisole de force, jusqu'à l'étude de la musique, les guérisons n'en sont pas moins fort rares. De savants médecins ont consacré leur vie entière à étudier l'aliénation mentale, et la plupart ont déclaré que contre cette mystérieuse maladie, rien n'est possible.

C'était là ce qui désolait le docteur Charbois, homme des plus instruits et qui dépensait une immense fortune à combattre ce qu'il nommait le *sphynx*, parce que, disait-il, ce monstre a dévoré presque tous ceux qui l'ont approché et n'ont pas deviné l'énigme.

Pour le vaincre, rien ne lui coûta. Il acheta aux environs de Paris un petit bois au milieu duquel il fit construire un vaste bâtiment. Il meubla les appartements avec somptuosité, et si l'on n'eût su quels pensionnaires les habitaient, on aurait pu croire que c'était une charmante maison de plaisance.

Par une singularité qui lui faisait honneur, M. Charbois n'acceptait d'honoraires que des gens riches; il recevait gratuitement les pauvres dans sa maison de santé. A ce sujet, il disait : « Quelles que soient les différentes formes sous lesquelles apparaît la folie, elle ne doit avoir qu'une seule et unique cause; dès que je la connaîtrai, je la guérirai. L'essentiel est donc d'étudier le plus grand nombre possible d'aliénés de conditions différentes. Ce n'est pas une spéculation que j'ai entreprise, mais des expériences que je fais. »

Dès qu'on lui amenait un de ces infortunés, il procédait à une enquête minutieuse, exigeait qu'on lui fît connaître la vérité, et s'il s'apercevait d'une réticence ou d'un mensonge, il refusait formellement l'admission. Enfin, il tenait un journal de ses observations et y consignait jusqu'aux plus petits détails sur ses pensionnaires; caractère, habitudes, langage, il n'omettait rien.

A la page 213 de ce Journal, on lisait :

« X..... entré le 2 novembre 18.., jour des Morts.

« Vingt-six ans. Constitution physique excellente.

« Père et mère honnêtes, intelligents, possédant une fortune honorablement acquise. Ont beaucoup

aimé leur fils, dont ils ont toujours eu à se plaindre.

« N'a jamais voulu travailler et a échoué à tous ses examens.

« Parle peu et ne songe qu'à devenir riche.

« Est devenu fou parce que son père lui a refusé de l'argent.

« Croit voir partout des billets de banque et des lingots d'or. Pose continuellement des chiffres, et, au bas de chaque colonne, écrit en gros caractères : *millions*.

« Ne prononce aucun nom, pas même celui de ses parents. Ne les reconnaît pas ou ne veut pas les reconnaître lorsqu'ils viennent le voir.

« Mange, boit et dort bien.

« A très-grand soin de sa personne.

« Les plus simples questions l'exaspèrent. »

Un an après, on lisait dans ce Recueil d'observations :

« Supprimé tout traitement, aucun n'ayant apporté de changement ou d'amélioration. »

Cet aliéné, qui n'était autre qu'Adrien Maynard, resta pendant cinq ans dans la maison du docteur Charbois qui, en relatant sa mort, ajouta :

« Un domestique à mon service ayant par mégarde laissé tomber une pièce de monnaie, X... s'en est emparé, a voulu étrangler le domestique qui tenait à la reprendre, a avalé cette pièce, et malgré les soins que je lui ai immédiatement donnés, il est mort en prononcant ces mots : Je suis riche ! »

Puis :

« L'autopsie ne m'a rien fait connaître.

« De tous les cas de folie que j'ai observés depuis vingt ans, celui-ci est le plus bizarre. »

VIII

Quelques mois après la mort d'Adrien, M. Maynard, causant avec sa femme, disait : « Notre affection et notre dévouement ont été inutiles. C'est comme une sorte de fatalité qui pèse sur nous; et cependant notre conscience ne nous reproche rien.

— Non, soupira Geneviève. Ah! mon ami, si tu n'étais pas là, je voudrais être morte aussi.

— Geneviève! ne dis pas cela. D'autres peuvent encore avoir besoin de nous. Tiens! j'y songe, as-tu bien réfléchi à ce dont je t'ai parlé hier? Ma résolution te contrarie-t-elle?

— En aucune façon. Rappelle-toi que j'avais eu la même pensée.

— Alors, rends-toi chez Thérèse et amène-la avec son enfant. De mon côté, je préviendrai Lemaire. Je veux qu'ils restent tous les deux ici. En attendant, ils dîneront avec nous. »

A sept heures, ils se trouvèrent réunis.

M. Maynard embrassa à plusieurs reprises l'enfant de Thérèse. « Gamin! dit-il, tu ne te doutes guère que c'est pour toi que ce soir la maison sera un peu plus

animée que de coutume. Ne casse rien; mais si cela t'arrive, je ne te gronderai pas, va ! »

Et prenant son verre : « Mes bons amis, à votre santé! A toi, Geneviève, ma digne et excellente compagne! »

Il se tut pendant un instant, puis il reprit : « Maintenant, j'ai à vous parler de choses sérieuses. A partir de lundi, je prends un associé.

— Ce sera une bien mauvaise nouvelle pour ceux qui travaillent chez vous, répliqua vivement Lemaire. Votre associé ne vous vaudra jamais.

— Tu crois cela? Le connais-tu? Bois donc ton café, il va se refroidir. L'acte d'association n'est encore signé que de ma femme et de moi; mais j'espère que celui que j'ai choisi ne nous refusera pas sa signature. »

Il prit dans son portefeuille un acte sur papier timbré et le donna à Lemaire : « Lis tout haut, » dit-il.

Un éclair de contentement passa sur le visage de Mme Maynard, ce qui surprit Thérèse.

Lemaire, non moins étonné, lut ce qui suit :

« Entre les soussignés :

« Jacques Maynard, entrepreneur de serrurerie, demeurant à, etc., etc.

« Et Pierre Lemaire, ouvrier serrurier, demeurant à, etc., etc.

« Il a été arrêté et convenu ce qui suit :

« Jacques Maynard, propriétaire d'un établissement estimé, après inventaire, à la somme de cent mille

francs, prend pour associé Pierre Lemaire, qui accepte, et cela aux conditions ci-après..... »

Ici, le père de Thérèse s'interrompit : « Mais comment voulez-vous que je sois votre associé? Je ne possède rien! s'écria-t-il.

— Et c'est justement pour cela que je t'ai choisi. Continue ta lecture.

« Pierre Lemaire reconnaît devoir à Jacques Maynard la somme de cinquante mille francs..... »

Du coup, il repoussa le morceau de papier.

« Non, non, je ne pourrais jamais vous payer; et comme je ne veux pas m'endetter, je préfère absolument rester ouvrier. Je ne vous en remercie pas moins. »

M. Maynard partit d'un grand éclat de rire. « Tête de mulet, fit-il avec bonté, me crois-tu assez sot pour procéder comme cela, au hasard, sans réflexion, et pour troubler ton existence que je veux, au contraire, mettre à l'abri de toute inquiétude? Tiens! comprendras-tu maintenant? »

Et il lui remit un reçu des cinquante mille francs. A présent, laisse-moi achever la lecture.

« Pierre Lemaire et sa fille Thérèse s'engagent, sous peine de nullité du présent acte, à habiter, à partir du 1er janvier 1849, la maison de Jacques Maynard.

« Fait double entre nous et de bonne foi.

« Jacques MAYNARD.

« Geneviève MAYNARD. »

« Est-ce que je ne rêve pas? demanda Lemaire en regardant sa fille.

— Non; tu es bien éveillé et nous aussi, répondit M. Maynard, et tu n'oublies qu'une chose, ajouta-t-il en lui présentant une plume, c'est de signer. »

Lemaire signa et sauta au cou de M. Maynard, en s'écriant : « Jacques ! tu es un ami sincère. Si tous les hommes te ressemblaient !

— Bah ! je ne fais que mon devoir. N'est-ce pas, Geneviève ?

— Il y en a tant qui souffrent ! répondit l'angélique créature; c'est pour nous une consolation de vous prouver notre affection. »

Thérèse prit son enfant sur ses genoux et le couvrit de baisers.

« Les affaires doivent être en règle, reprit M. Maynard en replaçant l'acte dans son portefeuille; je porterai cela lundi à l'enregistrement. Geneviève, passe-moi une bouteille de champagne. »

Il emplit quatre verres : « A votre santé, mes amis ! Ah ! j'allais oublier une autre condition qui n'est pas sur la feuille de papier timbré, c'est que vous ne nous quitterez qu'à notre mort.

— C'est notre intention, répondit Thérèse, en pressant affectueusement la main de Mme Maynard.

— Nous avons beaucoup travaillé, ma femme et moi. D'autres, — toi, Lemaire, par exemple, — ont pioché avec nous et à notre profit. Aujourd'hui, nous avons quatre fois plus de fortune qu'il ne nous en faudrait. Vous, mes amis, vous êtes pauvres, par

surcroît tout aussi désolés que nous, et la cause de notre chagrin est la même. Tu pleures, ma bonne Geneviève. Bon! voilà Thérèse qui pleure aussi. Diable! savez-vous que si cela continue, je ne pourrai dire ce que j'ai sur le cœur. »

L'excellent homme s'arrêta, passa la main sur ses yeux, puis :

« Dans le malheur qui nous accable, il n'y a rien eu de notre faute, et cependant ma femme et moi, nous nous sentons responsables envers vous. Nos richesses ne nous servent à rien; nous vivons comme des loups. Qui voir? des imbéciles qui ne comprendraient pas notre douleur, parce qu'ils croient que l'argent tient lieu de tout. Dans la journée, ça va encore. Je m'occupe à l'atelier et ma femme ne reste pas inactive non plus. Mais le soir, quand les ouvriers sont partis, le dimanche, les jours de fête, nous restons seuls, et alors Geneviève se désole et je ne sais comment la consoler. Je sens bien que si cela continuait... »

Passant ensuite à un autre ordre d'idées :

« Toi, Lemaire, tu es un ancien et bon camarade. Depuis longtemps, nous sommes habitués l'un à l'autre. Si tu veux, je le répète, nous vieillirons ensemble. Rien ne sera plus facile, et, la main dans la main, nous attendrons que la mort vienne tout doucement nous inviter à faire avec elle ce fameux voyage que tout le monde entreprend et dont personne n'est encore revenu. Mais parlons d'autre chose. Geneviève aime ta fille; tu le sais, n'est-ce pas ?

— Et moi, je l'aime aussi, répliqua vivement Thérèse.

— Monsieur Maynard, donne-moi un gâteau, pépia le petit Gabriel.

— Prends-en un et ne t'y habitue pas ; tu n'en auras que les jours de fête..... et les jours de la semaine. Doux, caressant, espiègle, ce bambin-là égayera la maison, déridera Geneviève, me sautera dans les jambes, nous fera damner. Mais celui-là, je ne le gâterai pas comme.... »

La pendule sonna minuit.

« Nous avons, continua M. Maynard, fini une année ensemble, et nous en commençons une autre. Ne nous souhaitons rien, c'est inutile. A demain, non, à aujourd'hui, et de bon matin. Vous savez que je me lève avant le jour ? »

Lemaire et Thérèse se disposèrent à partir.

« Vous n'aurez pas loin pour rentrer ce soir chez vous. C'est ici. Geneviève a fait préparer votre appartement.

— Ma fille ! aimez-moi toujours, dit Mme Maynard à Thérèse.

— Autant que vous m'avez aimée, ma mère, répondit-elle en l'embrassant.

— Eh bien ! Thérèse, et moi, l'on ne m'embrasse pas ?

— Oh ! si, monsieur Maynard, et de tout cœur.

— Lemaire, n'oublie pas que tu es mon associé. J'ai ta signature.

— Ce que je n'oublierai jamais, c'est votre amitié pour nous. »

Il va sans dire que la semaine suivante on lisait sur l'enseigne de la maison : *Jacques Maynard et Pierre Lemaire, entrepreneurs de serrurerie.*

Il va sans dire aussi que Thérèse n'a pas voulu se marier. Ayant aimé une fois et ayant été trompée, elle ne songe qu'à son enfant dont l'affection ne la trompera pas.

Gabriel, en effet, devenu grand, justifia toutes les espérances que promettait son enfance. Beau, spirituel, laborieux, ne manquant pas d'élégance naturelle..... Mais ne vantons pas trop ses perfections. Bornons-nous à dire qu'il aima sa mère par-dessus tout, et que M. Maynard, qui voulait absolument être appelé grand-papa, répétait souvent : « Décidément, Geneviève, cet enfant-là est réellement le nôtre! »



QUATRE NUMÉROS

A

J.-B. PREVOT

QUATRE NUMÉROS

I

Assis devant sa cheminée, un chien couché à ses pieds, M. Durand, vieil employé depuis peu de temps à la retraite, philosophait en attisant le feu.

Veuf, sans enfants, il sentait ce lourd fardeau de la solitude et poussait de gros soupirs en regrettant son bureau, lorsque, pour augmenter sa mélancolie sans doute, le vent se rabattit dans la cheminée et remplit la chambre d'une fumée si épaisse qu'elle ressembla bientôt à une hutte d'Esquimau.

Cet incident arrêta le cours des pensées de notre homme. Pour ne pas être asphyxié, il ouvrit la porte, les fenêtres; mais il tomba de mal en pis; il faisait si froid qu'il fut obligé de tout refermer. Il eut alors envie de se coucher, mais sa montre ne marquait que huit heures. Alors il ralluma son feu.

Tout à coup son chien gronda sourdement, puis se mit à aboyer.

Une digression est ici nécessaire.

M. Durand habitait un faubourg populeux et logeait au cinquième étage. La maison datait du dix-septième siècle. Les greniers en avaient été transformés en logements. Au bout du carré, dans un long corridor sombre, une série de petites chambres, la plupart sans cheminée, ce qui obligeait les pauvres locataires à faire leur maigre cuisine sur le carré.

Le soir, deux becs de gaz allumés dans l'escalier projetaient leur lumière sur ce couloir et y dessinaient des formes vagues et fantastiques. Cet éclairage n'était d'ailleurs utile qu'à ceux qui demeuraient aux premiers étages, car à partir du troisième les chats seuls y voyaient clair, et ils en profitaient pour se livrer dans le couloir de terribles batailles.

Cette partie de la maison était d'aspect froid, glacial. Quel contraste avec le mouvement, l'animation du faubourg! Ici les nombreuses voitures, la multitude des passants, les cris des marchands des rues, les boutiques avec leurs étalages variés, semblaient dire : Vous êtes à Paris! — Là, au contraire, tout rappelait la sombre solitude du cloître.

D'après cette description, on pourrait supposer que des événements étranges, mystérieux, terribles, se sont passés dans cette vieille maison. Il n'en est rien, et ce que nous allons raconter, sans être aussi gai qu'un roman de Pigault-Lebrun, est chose fort simple et qui n'a que le mérite d'être vraie.

Le chien continuant à aboyer, M. Durand alla ouvrir et s'écria : « Tiens! c'est Perrin.

— Eh! oui, c'est moi, répondit celui qui entrait. Il est aussi difficile de te voir que d'obtenir audience d'un ministre, et un peu plus je m'en retournais. Je t'apporte ton gilet. »

Quelques mots sur cet excellent homme.

Le tailleur Perrin aime son métier, l'exerce avec habileté et est parvenu à se faire une clientèle qui suffit à le faire vivre. Il prend le double titre d'ouvrier et de patron sous prétexte que sa femme l'aide dans le travail.

Malgré ses soixante ans et les inconvénients de la couture qui oblige les tailleurs à se tenir courbés et accroupis, notre homme est droit comme un jeune peuplier. On remarque même chez lui comme une sorte d'allure martiale. — Généreux, excellent cœur, il a pris à sa charge la fille d'un de ses amis, ouvrier charpentier, qui s'est tué en tombant d'un échafaudage.

Une circonstance singulière, qui eût pu rendre Durand et Perrin ennemis irréconciliables, fit, au contraire, de ces deux hommes des amis à la façon d'Oreste et Pylade.

Et voici comment :

Une après-dînée, en courant pour livrer un habit, Perrin allait être écrasé dans le faubourg par une voiture dont les chevaux avaient pris le mors aux dents. A ce moment, Durand promenait son chien, et voilà l'intelligent quadrupède sautant aux naseaux

des chevaux et arrêtant net l'attelage. Dans sa course il avait renversé le tailleur. Celui-ci, ne se rendant pas compte tout d'abord de ce qui venait de se passer, chercha querelle à Durand ; mais après explication, tout finit par s'arranger, si bien que les deux hommes se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Quant à Cerbère, il fut récompensé pour une bonne action dont, prétendent les voisins, il n'avait nullement conscience. Mais nous sommes d'un avis contraire, avis partagé du reste par Perrin qui apportait un morceau de sucre à l'intelligent animal chaque fois qu'il rendait visite à son maître. Au surplus, il ne l'appelait jamais que le *chien célèbre*.

Assurément ce serait ici le cas de placer une savante dissertation sur l'animal consacré par les anciens à Mercure, porté par les Romains à certains jours de l'année au bout d'une fourche, l'animal qui selon Michelet est un candidat à l'humanité, et dont Charlet a dit, peut-être avec raison, que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme c'est le chien.

Ce serait aussi le lieu de discuter les exploits et les défaillances de l'illustre Castagno et d'examiner jusqu'à quel point fut méritée la gloire du chien de Montargis. Mais, pour aborder ce périlleux sujet, il faudrait une plume moins humble que la nôtre. Nous renvoyons donc le lecteur à la *Morale en action*, aux pages charmantes de l'*Esprit des Bêtes*, et aux innombrables auteurs qui ont traité cette délicate matière. Ceci dit, nous reprenons le fil de notre récit.

« Eh bien ! demanda Perrin en donnant une bonne poignée de main à son ami, comment vas-tu ? Je te trouve l'air grimaud. Éprouves-tu quelque contrariété ?

— Non, je m'ennuie. Rester là tout seul, comme un ermite, et n'avoir rien à faire, cela n'est pas gai. Assieds-toi. Tiens, voici du tabac. Veux-tu une pipe ?

— Volontiers. J'ai terminé mes courses et je me reposerai quelques instants. Tu t'ennuies, dis-tu ? Cependant avec une bibliothèque comme la tienne, on peut se distraire et même s'instruire. Si le temps ne me manquait, avec quel bonheur je relirais ce que je vois là : Montaigne, La Bruyère, Pascal, Molière, Voltaire, ces grands philosophes morts à la peine en voulant débarrasser l'humanité de ses erreurs et de ses préjugés. Lorsque j'eus leurs œuvres à ma disposition, j'étais trop jeune pour les comprendre, et depuis il a fallu travailler. Quelques vieux bouquins que je consulte parfois, voilà tout ce que je possède. Ah ! mon père me le disait bien : « Étudie donc ; plus tard tu ne le pourras peut-être pas ! »

Le vent recommença à souffler.

« Diable de vent ! dit Perrin ; il me rappelle l'Afrique.

— Est-ce que, par hasard, tu aurais fait la guerre dans ce joli pays ?

— Comment ! mais c'est moi qui le 5 juillet 1830 ai pris Alger, quoique simple soldat. Ceci me rappelle une histoire assez lugubre. »

Ces derniers mots furent prononcés avec une émotion que Durand remarqua.

« Lorsque je songe à cette aventure, reprit Perrin, elle me donne le frisson. Tiens-tu à la connaître ?

— Parbleu !

— Je dois te prévenir qu'elle te donnera peut-être le cauchemar une partie de la nuit.

— Qu'importe ! J'en serai quitte pour me lever plus tard. Mais avant de commencer, tu boiras bien un verre de mon vieux vin ?

— Avec plaisir. »

Durand prit dans un bahut d'aspect vénérable une bouteille, deux verres, et l'employé et le tailleur trinquèrent de bonne amitié.

Cerbère les regardait en ayant l'air de dire : « Il n'y a donc rien pour moi ? »

Perrin comprit, fouilla dans sa poche, et présentant au *chien célèbre* un morceau de sucre : « Tiens, dit-il, voilà ce que tu demandes; mais ne m'interromps plus. »

Le quadrupède remua la queue en signe de remerciement, croqua le sucre, ne s'engagea à rien, et se recoucha aux pieds de son maître.

De son côté, Perrin quitta sa pipe, la posa sur le coin de la cheminée et raconta ce qui suit :

II

« D'abord, il faut que je te parle de mon père et de ma mère, — tu sauras tout à l'heure pourquoi.

« Mon père, engagé volontaire en 1792, gagna les épaulettes de capitaine sur les champs de bataille. Cent fois il m'a répété que depuis sa jeunesse il était républicain et qu'il mourrait républicain. Il a tenu parole. Bien qu'il eût fait toutes les campagnes de l'Empire, il ne se laissa jamais éblouir par les faits d'armes aussi funestes que glorieux de cette époque. En toutes circonstances il marqua pour Napoléon une aversion insurmontable. L'incommensurable égoïsme de cet homme l'irritait au plus haut point. Malheureusement bien peu de militaires partageaient alors ces répugnances et ces colères. « L'amour de Napoléon pour la France, mensonge! s'écriait mon « père. Ce despote n'a jamais songé qu'à lui. »

« Lorsque je fus en âge d'aller à l'école, — c'était sous la Restauration, — mon père s'y opposa en disant : « C'est inutile ; je serai son professeur. » En effet, il me donna d'excellentes leçons dont, par malheur, je ne profitai pas. J'aurais pu devenir autre chose que tailleur. Bast ! après tout, ce métier-là en vaut bien un autre.

« Ma mère était la bonté même, et ses douces et

affectueuses gronderies m'impressionnaient bien autrement que la sévérité de mon père. Tous les deux, d'ailleurs, m'ont donné de bons exemples ; ils m'ont surtout inspiré l'horreur du mensonge et de l'hypocrisie, et quand je pense à eux, ma foi ! je n'y tiens plus. »

A cet endroit de son récit, Perrin sentit les larmes lui monter aux yeux ; il s'arrêta quelques instants.

« Je n'ai causé à mes parents, reprit-il, qu'un véritable chagrin, et j'ai failli en être cruellement puni.

« Propre à tout et bon à rien, ainsi que le disait mon père, j'avais fait, sans aucun succès, plusieurs apprentissages, car la patience me manquait et j'étais tourmenté par le besoin de changements incessants.

« Un jour, je demandai à mes parents leur consentement pour me marier. Mon père me rit au nez en me faisant observer que je ne gagnais pas seulement pour me suffire, et qu'il fallait attendre l'âge de raison. Ma mère pleura, et la scène fut si vive que je m'engageai sans consulter personne. Du reste, j'avais vingt ans, et l'année suivante j'allais être atteint par la conscription.

« Je partis, laissant mon père fort irrité contre moi.

« J'assistai, comme je te l'ai déjà dit, à la prise d'Alger, et, après diverses aventures que je te raconterai une autre fois, je fus envoyé avec une douzaine d'autres camarades de mon régiment à ***, charmant pays, où il ne manquait que du vin, de l'eau, etc. En réalité, c'était un affreux désert, et je te laisse à penser si au mois de juillet il y faisait chaud.

« A peu de distance de la baraque en planches que nous avions construite en toute hâte pour nous servir de corps de garde, se trouvait un monticule sur lequel on plaçait une sentinelle pendant la nuit. Ne perds pas de vue ce détail, car nous y reviendrons. Mais avant il faut que je te dise que dans ce petit détachement j'avais trois amis, trois vrais soldats : Eugène Moreau, Marcelin Turner et Pierre Jourdan.

« Eugène Moreau, que nous avions surnommé *Sans-Souci* à cause de son intarissable gaieté, exerçait, avant d'être militaire, la profession de peintre en bâtiment. Il chantait tous les refrains en vogue, et dès qu'il nous voyait tristes ou seulement sérieux, il nous déridait par quelque plaisanterie. Son unique ambition consistait, une fois libre, à devenir décorateur afin de venir en aide à sa sœur qu'il aimait d'une sincère affection. « Je la marierai au plus sage de vous « trois, nous disait-il en riant. Ainsi, conduisez-vous « bien. »

« Marcelin Turner, l'autre camarade, ne ressemblait guère au premier. D'une humeur sombre et mélancolique, il parlait peu et souriait rarement. Après avoir commencé d'excellentes études comme paysagiste, la pauvreté de sa famille l'avait empêché de les continuer, ce qui le désolait. Pour se consoler, il donnait des leçons à Moreau qui lui paraissait avoir d'excellentes dispositions.

« Deux années de service restaient encore à faire à Marcelin qui comptait impatiemment les jours et n'aspirait qu'au moment où il pourrait dessiner à son gré

et se marier avec une jeune fille dont il nous parlait ouvent.

« Le troisième, Pierre Jourdan, était ouvrier mécanicien. Celui-là ne songeait qu'à inventer de nouveaux ystèmes de serrures. Abandonné par ses parents, il avait été recueilli et élevé par de braves gens qui s'étaient attachés à lui comme s'il eût été leur fils. Ainsi que Marcelin, il songeait au mariage, et nous disait que, s'il devenait père, il ne se séparerait jamais de ses enfants.

« Nous faisions tous les quatre bourse commune, laquelle n'était pas bien lourde, et notre fortune réelle se composait de notre jeunesse et de nos illusions ! Ah ! quels beaux châteaux en Espagne nous bâtissions, que d'admirables projets nous formions, que de rêves charmants ! Des quatre, le premier arrivé à la fortune devait partager avec les trois autres. Nous ne devions jamais nous séparer. Que sais-je encore ! Et dire que... »

Ici, l'émotion qu'éprouva Perrin fut très-vive. Durand s'en aperçut, lui versa un peu de vin, et lui dit :

« Bois un coup. Moi aussi je t'aime bien et depuis longtemps.

— C'est vrai, répondit Perrin ; mais si mes autres bons camarades vivaient encore, tu les aimerais aussi. A leur mémoire et à ta santé ! »

Le chien se leva et les regarda en ayant l'air de leur demander s'il n'y aurait pas pour lui un second morceau de sucre. Dès qu'il fut bien certain que l'on ne

tenait aucun compte de sa pantomime expressive, il se recoucha près de la cheminée.

« Je t'ennuie peut-être avec toutes mes histoires ? reprit le tailleur.

— Au contraire, elles m'intéressent.

— Alors je poursuis mon récit :

« Un soir qu'il ventait à décorner un troupeau de bœufs, les quatre premiers numéros pour aller faire faction au monticule en question échurent à mes trois camarades et à moi.

« Le caporal appela le Numéro 1. C'était Eugène Moreau.

« Je ne m'amuserai guère là-bas, dit-il ; regardez à « vos montres, et ne m'oubliez pas. Si nous étions au « bord de l'eau, je cueillerais des myosotis pour vous « les distribuer. N'allongez pas ma faction. Je vais « faire la causette avec les bêtes féroces, roucouler des « duos avec les chacals. Dans ma dernière lettre à ma « sœur, je lui ai promis de lui rapporter un petit lion « tout apprivoisé. Ma faction terminée, si le sergent « le permet, je vous chanterai les *Clefs du Pa-* « *radis.* »

— En route ! cria le caporal.

« Une heure après, celui-ci se dirigea vers le monticule pour aller chercher Moreau et le remplacer par Marcelin qui avait le Numéro 2. Il revint au poste, rapportant le cadavre de notre pauvre Eugène frappé d'une balle au cœur.

« Nous pleurâmes avec rage, et chacun de nous

s'écria : « Gredins de Bédouins ! Ah ! nous vengerons « notre camarade ! »

« Le corps fut placé sur le lit de camp et nous demandâmes au sergent l'autorisation de partir tous ensemble à la recherche de celui qui venait de tuer notre ami.

— Non, mes enfants, nous répondit le sergent. « Nous ne pouvons abandonner le poste ; j'ai des « ordres et une consigne, il faut les exécuter. »

« Nous gardâmes le silence, immobiles, l'arme au bras, regardant de tous côtés et l'oreille attentive. Le vent soufflait avec violence ; cependant, entre deux bourrasques, nous entendîmes un coup de feu qui nous terrifia. « Marcelin est tué aussi ! » criâmes-nous tous ensemble.

« Nous voulûmes sortir du poste, mais le sergent s'y opposa avec énergie : « Je vous le défends, dit-il, et « le premier qui bougera sans mon ordre aura affaire « à moi. Caporal ! allez relever la sentinelle. »

Le caporal appela le Numéro 3.

« Pierre Jourdan porta résolûment la main à son shako, regarda le cadavre d'Eugène Moreau, et répondit : « Présent ! » Se tournant ensuite de notre côté : « Camarades, nous dit-il, je n'ai eu un peu de « bonheur qu'avec vous. Ma famille ne me pleurera « pas. Adieu ! »

« Ils trouvèrent, au bas du monticule, Marcelin gisant à terre et luttant contre la mort. Lorsqu'ils le ramenèrent au poste, il respirait encore, et nous espérâmes le sauver. Mais en déboutonnant son habit tout

inondé de sang, nous vîmes que le malheureux avait été atteint en pleine poitrine. Aucun de nous n'ayant la moindre notion de chirurgie, nos soins durent se borner à laver et à bander la plaie.

« Marcelin eut le délire, et, malgré nos efforts, il parlait toujours : « Quel paysage! quel beau ciel! disait-il. C'est difficile... » Et il agitait la main comme s'il eût dessiné. Puis : « Louise! je travaillerai beaucoup, nous serons heureux. » Portant ensuite la main à sa poitrine, il poussa des cris déchirants. Son agonie dura jusqu'au lendemain matin, et son dernier mot fut le nom de Louise!...

« En présence de ce cadavre et de ce mourant, notre exaspération et nos angoisses ne connurent plus de bornes. Nous pouvions, nous devions avoir le même sort!

« Vraiment, quand par hasard j'entends des gens parler de la guerre comme s'il s'agissait d'un roman ou d'une pièce de théâtre, il me prend envie de leur dire qu'ils ne sont que des imbéciles. Cependant, j'aime bien ma patrie, je sais à quels sacrifices elle a droit, et je ne suis pas poltron. Mais, dis donc, il se fait tard. Je te raconterai la suite une autre fois.

— Non pas, répliqua Durand. Lors même que tu devrais coucher ici, je veux connaître la fin de ta lugubre histoire.

— Alors je continue :

« J'avais le Numéro 4, et, à minuit, ce fut à mon tour d'aller faire faction.

« Si je disais que je n'eus pas peur alors, je menti-

rais, car il s'agissait d'ennemis invisibles. Ce fut en frissonnant que je dis adieu à mes camarades.

« Du poste au monticule il y avait un quart d'heure de chemin seulement; mais ce quart d'heure me parut bien long. Persuadé que j'allais mourir, je regrettais de ne pas avoir revu mon père et ma mère. Quelle sera leur désolation! Et dire que dans six mois j'aurais pu les embrasser!

« La nuit était toujours aussi noire, mais le vent ne soufflait plus. En chemin, pas un mot ne fut échangé. Que pouvions-nous dire? C'était déjà trop de penser.

« Arrivés au monticule, nous n'y trouvâmes pas Pierre Jourdan et nous le cherchâmes en vain. Aucun de nous pourtant ne supposa qu'il se fût enfui, d'abord parce qu'il avait fait preuve de courage en diverses circonstances, et que, de plus, il lui eût été impossible de trouver un refuge.

« Nous écoutâmes attentivement sans rien entendre, et le caporal me dit ensuite à voix basse: « Allons! Perrin, il faut que nous te quittions. « Méfie-toi. Tu auras peut-être meilleure chance que « les autres. »

« Lorsqu'il partit avec ses hommes, que je les vis disparaître au bas du monticule et que je n'entendis plus le bruit de leurs pas, mon cœur se serra. J'étais bien seul. Toutefois je parvins à dominer mes craintes et je me promenai avec lenteur et précaution autour du monticule. C'est ce qui me sauva.

« Mon père m'avait raconté que pendant la guerre

de Vendée plusieurs de ses compagnons d'armes furent tués dans le Bocage sans qu'il eût été d'abord possible de savoir comment. Les Bleus tombaient à chaque pas en avant, et on ne pouvait découvrir d'où partaient les balles. Voyant les siens tués ou blessés, mon père s'avisa de faire tirer sur un petit buisson. Une première décharge eut le plus plein succès. C'était de là, en effet, que plusieurs Chouans embusqués faisaient feu sur les soldats de la République. En un instant, les Chouans furent délogés.

« En me rappelant cette aventure, je me demandai si ma situation n'était pas semblable. Ce qui me confirma dans cette pensée, c'est que, bien que la nuit fût sombre, j'entrevis à une certaine distance une touffe d'arbustes où quelqu'un pouvait se cacher, et je crus voir remuer les feuilles. Sans crier qui vive? j'ajustai et je fis feu. Un gémissement sourd et prolongé se fit entendre. Te l'avouerai-je? j'eus plus peur qu'avant, car, me disais-je, si deux ou trois Arabes sont là, je suis perdu, puisque je n'ai pu en atteindre qu'un seul. Je me hâtai pourtant de recharger mon fusil, et, résolu à vendre chèrement ma vie, j'attendis; mais je ne vis et je n'entendis plus rien.

« Le jour parut, et lorsque le caporal revint avec mes deux autres camarades, tous furent surpris de me retrouver vivant. Nous allâmes jusqu'à la touffe d'arbres et nous ne découvrîmes que des traces de sang. Était-ce celui de Pierre Jourdan ou celui de l'Arabe sur qui je venais de tirer? Aucun indice ne nous l'indiqua. Autour de ces quelques arbres rabougris tout

était désert, silencieux, et il n'y avait de cachette que pour les lézards et les sauterelles.

« Nous restâmes à *** jusqu'au 29 août, sans découvrir ce qu'était devenu Pierre Jourdan ; mais pas un de nous ne fut attaqué depuis cette effroyable nuit.

— C'est la fin de ton histoire? demanda Durand.

— Pas tout à fait. L'année suivante, ayant obtenu mon congé, je revins avec bonheur embrasser mon père et ma mère.

— Et tu épousas la jeune fille que tu aimais avant ton départ pour l'Afrique?

— Non ; elle s'était mariée.

— Alors, désespéré, tu repris du service?

— Tu es bien impatient. Écoute-moi donc :

« Eugène Moreau m'avait souvent répété : « Si je « suis tué par les moricauds, tu iras voir ma sœur dès « que tu seras de retour à Paris, et tu lui diras que je « n'ai cessé de penser à elle. Si, au contraire, c'est « toi qui passes avant moi l'arme à gauche, je te « donne ma parole d'honneur que je rendrai visite à « tes parents. »

« Lorsque je vis pour la première fois la sœur de mon pauvre camarade, — charmante et douce personne, — nous pleurâmes en parlant de lui. Je retournai la voir et, trois mois après, Mlle Lucienne Moreau devenait Mme Perrin. Elle était giletière, et naturellement je suis devenu tailleur. J'ignore si j'étais le plus sage de nous quatre, mais je sais bien

que je suis le plus heureux. Ah diable! ta pendule sonne dix heures. Je me sauve; si je m'attardais, ma femme serait inquiète et me gronderait. Je reviendrai cette semaine pour t'essayer ton gilet. »

Perrin se leva, et les deux amis se quittèren en se donnant de chaudes poignées de main.

Et le chien, que fit-il pendant cette seconde moitié du récit? Le chien, ma foi!... il dormit. Oserons-nous le dire, il n'avait prêté aucune espèce d'attention aux deux interlocuteurs. Il rêvait de tourne-broche, de ces fumets si chers au nez de ses pareils... et aux nôtres. Mais ne lui reprochons pas ce rêve charmant. Qu'aurait compris d'ailleurs, le doux et intelligent animal, à ces mots de coups de fusil, d'estafilades, de sang, d'égorgements et de cadavres? Sa nature honnête se serait révoltée. Immanquablement, il eût planté là le vieux guerrier et son ami Durand. Et il eût bien fait, convenons-en.

Mais, dira-t-on, votre chien, infatué de sots préjugés, aura fait peut-être la sourde oreille? — Cela est fort possible, mais ce ne serait pas une raison pour ne pas l'approuver. Bravo! chien mon ami, lui dirons-nous au contraire. Très-capable de réflexion, de sentiment et de mémoire, tu méditais sans doute sur certain passage d'un livre gros et grand comme le petit doigt, — un monument de sagesse, — de cet *Éloge de la Folie,* que tu lus un jour avec une suprême pitié pour notre espece, et où resplendissent en lettres de feu les mots suivants :

« Deux partis se battent, Dieu sait pour quelles

raisons, et tous les deux remportent plus de mal que de bien de leur animosité. Quoi de plus absurde? Quoi de plus fou? Ceux qui périssent à la guerre, on les compte pour rien. »

Ah! que voilà bien deux sages, ce chien et ce philosophe, mais deux sages d'un autre siècle que le nôtre. Hélas!

MÉDAILLON DE FEMME

A

S. C.

———

MÉDAILLON DE FEMME

Bonne et excellente chose que l'amitié ! Elle console, rattache à la vie, nous rend bienveillants, dévoués, et rapporte au centuple ce qu'elle a coûté.

Deux sculpteurs sur bois, — presque des artistes, — éprouvaient l'un pour l'autre une vive sympathie, quoique leur caractère fût différent. Gilbert, enjoué, prenant toutes choses sous leur aspect le moins triste, n'en était pas moins affectueux et aimant sous ces dehors frivoles. Pascal, au contraire, ne comprenait ni la joie ni le plaisir ; mais son cœur était aussi généreux que celui de son ami. Ces deux hommes ne se quittaient pas, ce qui les avait fait surnommer *Oreste* et *Pylade* par leurs camarades d'atelier.

Un samedi soir, la journée terminée, ils soupèrent ensemble ; ils se promenèrent ensuite, et, tout en causant, ils arrivèrent à la rue Saint-Ambroise.

« Monte donc mes six étages, tu verras ma nouvelle demeure, dit Pascal à Gilbert.

— Non, il est trop tard et je suis fatigué, répondit celui-ci.

— Viens donc; c'est demain dimanche et tu dormiras à ton gré. »

Entraîné par ces instances, Gilbert monta à la mansarde de son ami, et, lorsqu'ils furent arrivés au sixième étage, il dit à Pascal : « C'est bien haut. Est-ce que tu as des relations avec les habitants de la lune ?

— Que tu es heureux de pouvoir toujours rire ! » répondit Pascal.

La mansarde qu'il habitait était ornée avec une sorte de coquetterie. Une bibliothèque contenant de bons livres dont quelques-uns étaient reliés, un certain nombre de portraits historiques encadrés avec goût, des fleurs dans un vase posé sur la cheminée, un tapis au pied du lit, tel était à peu près l'unique luxe de cette petite demeure. Certes, il y manquait cet ordre, cette propreté exquise dont les femmes ont exclusivement le secret; mais enfin, pour une chambre de garçon, il n'y avait pas trop à critiquer; les yeux étaient même tout d'abord surpris et charmés.

Aussi Gilbert ne put-il s'empêcher d'exprimer sa satisfaction lorsque la chandelle eut éclairé la mansarde et qu'il put tout distinguer à son aise. « Tiens, Pascal, dit-il, je voudrais que ma future vît ta chambre en ce moment, cela lui servirait de modèle pour embellir la nôtre lorsque nous serons mariés.

— Tu crois? fit Pascal, ne pouvant contenir un léger mouvement d'orgueil. Il n'y a pourtant rien d'extraordinaire ici. Mais que regardes-tu là si attentivement? Ah! c'est ce médaillon de plâtre. Prends garde! ne le brise pas : j'y tiens plus qu'à tout ce que je possède... »

Gilbert décrocha le médaillon, et continuant à l'examiner : «Voilà des traits, dit-il, qui expriment une grande douceur. Est-ce une fille, une femme, une héroïne?

— Non; pour moi, c'est plus encore : c'est une amie.

— Je devine. Ah! monsieur Pascal, vous êtes sévère quand nous rions avec les jeunes filles, et vous-même... Ma foi! je ne suis pas fâché de savoir que ton puritanisme n'était qu'apparent. La première fois que tu nous feras de la morale, je te dénoncerai à tous nos camarades. Mais c'est qu'elle est vraiment jolie, ajouta-t-il en regardant encore le portrait. Permets-moi de te féliciter. »

Pascal devint soucieux, et, d'un ton quelque peu bref, il dit à son ami : « Cesseras-tu bientôt de plaisanter!

— Fi! le vilain caractère. Comment! tu te fâches pour quelques mots? Quel mal y a-t-il donc à ce que tu aies une amourette?

— Ne plaisantons pas à ce sujet, répondit gravement Pascal. La femme qui souffre a droit à notre respect, quelle que soit d'ailleurs sa condition. »

Il s'arrêta et son visage prit une expression si dou-

loureuse que Gilbert eut regret de ses paroles et se disposa à partir; mais Pascal le retint en lui disant : « Tu vois ce portrait, n'est-ce pas ? Celle dont il est l'image m'a empêché de mourir et m'a fait aimer les hommes. Ma sotte vanité ne découvrait que leurs vices et m'empêchait de voir ce qu'il y a de bon en eux. Oui, sans cette femme, nous ne causerions pas ensemble; peut-être te détesterais-je. Cela te surprend?

— Beaucoup, et je t'avouerai même que je ne comprends pas bien...

— Alors, écoute-moi, et si, après m'avoir entendu, tu n'es pas de mon avis, ce sera pour moi une déception à ajouter à tant d'autres.

— Parle, dit Gilbert en s'asseyant.

— Par caractère (et cela tient peut-être à ma constitution physique et souffreteuse), je suis, dit Pascal, non pas précisément misanthrope, mais enclin à la mélancolie. Diverses circonstances ont développé ce penchant, et, bien souvent, le désespoir m'a étreint de sa main de fer. Par malheur aussi, je n'ai jamais rencontré un adoucissement à mes chagrins personnels. Est-ce ma faute, ou bien dois-je en rendre responsables ceux avec qui j'ai vécu ? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que, très-aimant, je croyais ne pas trouver autour de moi l'affection sincère que j'éprouvais pour les autres.

— Si les magiciens eussent encore existé, ils t'auraient donné un talisman pour voir dans le cœur de tes semblables, et tu aurais acquis la preuve que tu n'étais pas le seul à les aimer et à te dévouer pour eux.

Mais, à défaut de talisman et de magiciens, tu as observé, et tes observations t'ont convaincu plus tard de ton erreur; c'est déjà quelque chose.

— Dès que tu veux être sérieux, tu as presque toujours raison, répliqua Pascal en souriant. Je continue :

« Mes lectures qui, avec le théâtre, étaient mon unique plaisir, augmentèrent ma tristesse au lieu de la vaincre. Saint-Preux, Werther, René et Obermann me paraissaient des types admirables, sublimes, auxquels j'aurais voulu ressembler. Auprès d'eux, tous les hommes me semblaient mesquins et vulgaires.

— Et maintenant, que penses-tu de tes héros?

— Ce sont des égoïstes qui placent au-dessus du devoir leurs passions et surtout la satisfaction de ces passions.

— Fort bien! Mais comment expliques-tu cette appréciation? Serait-ce que ce qui plaît à vingt ans semble moins beau à trente et finit par déplaire lorsqu'on a atteint la quarantaine? Mais je m'aperçois que je t'interromps toujours; cela ne m'arrivera plus.

— Après avoir éprouvé de violentes secousses morales, poursuivit Pascal, je tombai dans un tel découragement que la pensée du suicide s'empara de mon esprit; le jour pendant le travail, la nuit dans mes rêves, dans mes insomnies, cette affreuse pensée me poursuivait, me torturait, et je faillis d'y succomber.

« Assurément l'existence d'un homme est peu de

chose, rien si on la compare à celle des êtres innombrables qui naissent ou meurent à chaque minute. Quelques larmes promptement séchées, un souvenir que la moindre joie et le temps effacent, et tout est dit. Et pourtant quitter volontairement, brusquement la vie, c'est une sottise, c'est une mauvaise action.

« Je sais bien que l'on m'objectera le fameux aphorisme : Quand on n'est pas bien dans un logis, il est permis d'en sortir. Paradoxe que tout cela ! Il faut d'abord remplir sa tâche, quelque rude, quelque pénible qu'elle soit ; et ensuite, si on a du temps de reste, on admire les morts volontaires des héros de la Rome républicaine, des sénateurs et des chevaliers dégénérés de la Rome des Césars, et celles de nos Girondins et de nos Montagnards, autrement intéressantes que ces suicides classiques.

« Si j'avais fait alors ces réflexions, je me serais senti moins malheureux.

« Une seule personne exerçait sur moi une influence réelle, sans que je m'en rendisse bien compte : c'est la femme dont tu regardes le portrait. Dans une réunion de famille où je la rencontrai pour la première fois, quelques mots suffirent pour que je la ugeasse digne de ma confiance. Douée d'une extrême sensibilité et connaissant le cœur humain, cette femme possédait une puissance d'attraction que je ne m'expliquai que plus tard. Sa douce causerie, l'élévation de ses sentiments m'attiraient constamment, et, ce qui te paraîtra peut-être singulier, c'est qu'elle m'en apprit beaucoup plus que tous les livres de morale et de philosophie.

En un mot, elle réunissait au plus haut degré la bonté et l'intelligence. »

Arrivé à ce point de son récit, Pascal se leva, alla à son secrétaire, y prit quelques papiers et les remit à Gilbert en lui disant : « Tiens, lis tout haut; je suis curieux de savoir ce que je pensais il y a dix ans, car depuis lors je n'ai pas relu ce griffonnage. »

Jusque-là, Gilbert n'avait osé interroger; mais il lui tardait de savoir ce qu'était cette femme. Est-elle riche? est-elle pauvre? est-ce une artiste? se demandait-il, lorsque le manuscrit de son ami vint à point pour satisfaire sa curiosité, du moins il le croyait.

Et voici ce qu'il lut :

DERNIÈRES PAROLES

Boire, manger, travailler et dormir chaque jour, c'est ressembler à l'écureuil qui tourne dans sa cage.

*
* *

Pourquoi la naissance? Pourquoi la mort? Problèmes insolubles. J'ignore d'où je viens et j'ignore où j'irai.

*
* *

L'amitié et l'amour n'existent qu'au théâtre et dans les romans. Celui qui dans la vie réelle prend ces sentiments au sérieux doit être regardé comme un malade ou comme un fou.

*
* *

La littérature n'est pas, ainsi qu'on l'affirme, l'expression de la vérité ; elle renferme des phrases arrangées d'une certaine façon, et qui souvent n'expriment que des idées fausses et presque toujours les mêmes.

*
* *

Vouloir faire comprendre ce que le cœur éprouve, c'est espérer trouver la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel.

*
* *

La sculpture et la peinture ne sont que des arts de convention ; les plus grands artistes n'ont jamais pu reproduire les inimitables beautés de la nature.

*
* *

Certains hommes sont aimés et n'aiment pas. D'autres, sensibles, généreux, ayant de l'esprit, de l'imagination, sacrifieraient tout pour qu'un rayon d'amour vînt réchauffer leur existence. Ils restent dans l'isolement. Aucune femme, belle ou laide, ne s'intéresse à eux ni ne les prend en pitié.

— Tu as fini ? dit Pascal.
— Oui.

— Quelle est ton opinion sur ces pensées?

— A te parler franchement, elles me produisent l'effet de paradoxes.

— C'est un peu mon avis. Cependant, il ne faut pas oublier que j'étais jeune. Après tout, cela n'a pas grande importance; n'en parlons plus; mais ce qui me reste à dire en a davantage.

« A aucun prix, je n'aurais voulu attrister la seule personne qui m'eût donné un bonheur pur et réel; j'allai la voir cependant avant de mettre à exécution mon funeste projet, persuadé d'ailleurs que j'étais assez maître de moi-même pour qu'elle ne s'aperçût pas du désordre de mon esprit; mais je me trompais, et, soit que l'expression de mon visage m'eût trahi, soit plutôt que les femmes découvrent presque toujours nos secrets, je reçus le soir même la lettre que voici. Lis-la aussi. Je ne puis m'empêcher d'être ému au souvenir de toutes les douleurs qu'elle me rappelle. »

Gilbert se dit : Cette fois je saurai au moins son nom. Et il lut la lettre suivante :

« Mon ami,

« Vous m'avez involontairement tout appris ce
« matin, et je voudrais trouver en ce moment les
« pensées et les mots qui pourraient vous faire chan-
« ger de résolution. Je le vois, mon amitié n'a pu la
« conjurer. Vous m'aviez cependant promis d'y re-

« noncer pour toujours, et maintenant... Ah ! mon
« ami, ma pauvre tête s'égare, et je ne sais s'il me
« reste assez de force pour continuer.

« Vous avez donc bien souffert ? Confiante en votre
« promesse, j'étais rassurée, et il n'en est rien. Votre
« amitié m'est nécessaire et votre absence me désespé-
« rera. Vous le savez et cela ne vous arrête pas.
« Pourquoi n'ai-je pas cette puissance qui entraîne et
« peut convaincre ? Mon cœur, incapable de dompter
« votre volonté, ne sait que gémir. Une faible lueur
« d'espérance me reste. Fasse le ciel que ce que vous
« me forcez à avouer ne soit pas inutile et que vous
« réfléchissiez sur l'acte... — je ne sais quel nom lui
« donner, — que vous voulez commettre !

« J'ai bien souffert aussi, j'ai désiré la mort ; je
« l'eusse acceptée comme un bienfait. Eh bien !
« croyez-moi : quand l'affreuse pensée qui vous ob-
« sède se présentait à mon esprit, je la repoussais avec
« horreur.

« Ma vie ressemble à celle de beaucoup d'autres
« femmes, et, aveuglée, fascinée par la passion, j'ai
« supporté les caprices et les exigences d'un carac-
« tère brutal et sans délicatesse. J'ai tout enduré, ne
« trouvant de compensation que dans un amour que
« je croyais sincère et durable.

« Un jour, — ah ! il faut que ce soit vous pour que
« je consente à révéler ce que je n'ai dit à personne,
« — un jour, il me reprocha de ne plus être assez
« belle, et comme à ces mots je ne pus contenir mon
« indignation, il me quitta en me disant qu'il ne me

« reverrait jamais. Deux mois après il se maria. Son
« épouse l'aime-t-elle autant que je l'ai aimé?

« J'avais sacrifié ma jeunesse, ma réputation —
« c'est tout pour une femme — et enfin j'allais être
« mère. Sans ce dernier espoir, je serais morte de
« douleur. Je me promis de reporter toute ma ten-
« dresse sur mon enfant et de combler ainsi le vide
« que me laissait ce lâche abandon. Le sentiment de
« mon devoir me fit reprendre courage.

« Pauvre enfant! ce fut une triste nuit que celle de
« sa naissance, et les premiers baisers que je lui donnai
« furent mêlés de larmes bien amères. Sans amis
« pour m'aider, séparée de ma famille qui, depuis mon
« départ, avait cessé de me voir, je dévorai mes
« angoisses en silence. C'était au mois de janvier et à
« peine pouvais-je réchauffer les membres glacés de
« mon enfant. Faible, épuisée, je repris mon travail
« au bout de quelques jours; mais ma faute n'était
« sans doute pas assez cruellement expiée. Mon enfant
« tomba malade, devint aveugle et mourut.

« Je restai dans l'isolement, souffrant sans me
« plaindre et dédaignée par ceux qui ne comprennent
« pas l'amour parce qu'ils n'ont pas aimé.

« Telle avait été mon existence lorsque je vous
« connus, et votre amitié ranima mon âme désolée.
« J'ignore si les causes qui vous portent à désespérer
« ne sont pas plus fictives que réelles, car, à votre
« âge, l'imagination joue un grand rôle. Mais auriez-
« vous moins de courage que je n'en ai eu? La force
« vous manquerait-elle? Ne pourrez-vous trouver des

« consolations en vous rendant utile? Il y a, en ce
« monde, trop peu d'êtres bons et généreux pour
« qu'ils aient le droit de le quitter avant que la mort
« les réclame. Après tout ce que j'ai supporté, ne me
« condamnez pas à un nouveau malheur. Vous n'êtes
« pas seul à souffrir. Chacun a sa part de misères.
« Regardez autour de vous, et le peu de bien que vous
« pourrez faire vous aidera à supporter l'existence.
« Agir autrement serait une désertion.

« Vous m'avez dit souvent que j'exerçais une
« grande influence sur votre esprit et que vous dési-
« riez me prouver votre reconnaissance pour les
« quelques bons conseils que j'ai pu vous donner. Je
« réclame aujourd'hui l'accomplissement de votre
« promesse, et l'aveu que je viens de vous faire m'y
« autorise.

« J'attends avec anxiété votre réponse. Dois-je
« vous dire au revoir ou adieu? Adieu... Ah! cela ne
« peut être...

« Votre amie. »

Un long silence suivit la lecture de cette lettre. Des larmes roulèrent dans les yeux de Gilbert, et Pascal retomba dans ses rêveries.

Ce fut Gilbert qui rompit l'entretien : « Que répondis-tu? demanda-t-il.

— Ceci : « Vous m'avez sauvé. Je ferai mon de-
« voir. » J'eus honte de ma faiblesse et je renonçai pour toujours au suicide. »

Gilbert reprit le médaillon, et, ne pouvant retenir sa curiosité : « Quel âge avait-elle? demanda-t-il encore.

— Trente ans.

— Et sa profession?

— Blanchisseuse. »

Gilbert ne put réprimer un sourire ironique.

« Cela te fait sourire? continua Pascal avec vivacité. Tu aurais préféré qu'elle eût un métier moins pénible, moins utile, quelque chose de plus élevé, celui d'actrice, par exemple?

— Je ne dis pas cela. Pourtant, je ne saurais te dissimuler que d'ordinaire les blanchisseuses ne connaissent pas aussi bien l'orthographe et n'emploient pas dans leurs lettres des expressions aussi bien choisies. Tout est étrange dans ton histoire.

— Elle n'en est pas moins vraie. Quant à ton observation, je vais y répondre. La femme dont tu viens de lire la lettre est, j'en conviens, une exception, non par ses malheurs ou son exquise sensibilité, mais par l'instruction qu'elle s'est elle-même donnée. Après la mort de son enfant, une petite fille abandonnée par ses parents est venue lui demander l'aumône; elle l'a recueillie, l'a élevée, et, ayant remarqué qu'elle était intelligente, cette blanchisseuse s'est mise à étudier pour pouvoir elle-même instruire sa fille adoptive. Tout cela est en effet très-singulier, et, ce qui ne l'est pas moins, c'est que cette femme exerce laborieusement son métier depuis le matin jusqu'au soir et n'a aucune prétention littéraire ou autre.

— Comment se nomme-t-elle? demanda Gilbert toujours emporté par sa curiosité.

— Que t'importe!

— Au fait, c'est vrai. Dis donc, il est probable que tu en es devenu amoureux et qu'elle t'a fait oublier tes souffrances?

— Je pourrais ne pas te répondre; mais, puisque tu veux le savoir, apprends que je n'eus pas la sagesse de résister. Les hommes ne sont jamais contents. Ils risquent tout pour obtenir un peu plus. C'est là, tu le sais, une maladie qui ne date pas d'aujourd'hui. Au surplus, béni soit-il jusque dans les entrailles de sa mère le savant docteur, moraliste ou autre, qui nous débarrassera de cette maladie.

— Oui, toujours la fable du *Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*.

— Je ne vaux pas mieux qu'un autre et je me hasardai à laisser entrevoir à celle à qui je devais une nouvelle existence que je désirais plus que son amitié. Elle reçut mon aveu avec une touchante bonté, mais en me disant qu'elle ne pouvait accepter mon amour. Les sanglots brisaient sa voix, et lorsque, pour la calmer, je lui affirmai que je l'épouserais, — ce que j'eusse fait certainement, — elle me répondit :

« Pascal, j'ai dix ans de plus que vous, et c'est trop
« pour que nous soyons heureux. Vous ne connaissez
« que mes qualités et vous ignorez mes défauts. Notre
« amitié est pure, respectons-la. En m'épousant, qui
« sait si, dans un an ou deux, vous ne le regretteriez
« pas? Je désire sincèrement votre bonheur et je me

« repentirais de troubler votre existence. Ne voyez « donc en moi qu'une amie dévouée. Je ne me ma- « rierai jamais. Et puis, je ne saurais mentir... »

« Elle n'acheva pas, et je crus comprendre qu'elle aimait encore celui qui l'avait abandonnée. »

Il était tard, et les deux ouvriers se séparèrent, Gilbert disant à son ami : « Je te remercie de la leçon que tu viens de me donner, elle me profitera. »

Dès qu'il fut seul, Pascal considéra longtemps le cher médaillon. Avant de le remettre en place, il le mouilla même de quelques larmes.

Pauvre fou! dira-t-on, Pourquoi ces grands sentiments, pourquoi ces larmoyants regrets? Qu'il reprenne donc sa gouge et son marteau, et qu'il oublie. Lui-même, d'ailleurs, n'a-t-il pas prétendu que *l'Amitié et l'Amour n'existent qu'au théâtre et dans les romans?*

Erreur. Quand Pascal avançait ce paradoxe, il ne connaissait ni l'Amour, ni l'Amitié.

L'INGRAT

A

D. TAJAN-ROGÉ

L'INGRAT

I

Des ciseleurs en bronze commençaient la veillée et, pour en abréger la durée, ils causaient de choses et autres. Toutefois leurs petits marteaux n'en frappaient pas moins vite sur les ciselets, car à Paris les ouvriers parlent ou chantent en travaillant, sans que leur besogne en souffre.

Nos ciseleurs se demandaient quel emploi ils feraient de leurs richesses si jamais ils parvenaient à en acquérir. L'un donnerait de grands dîners à ses amis ; un autre achèterait une maison de campagne ; un troisième louerait une loge à l'Opéra, etc. Chacun faisait son rêve en riant et en avouant qu'il était irréalisable.

Maxime Deville, l'un d'eux, interrompit ses cama-

rades pour ajouter d'un ton sentencieux : « La Fortune préside à tous les événements et accorde les biens ou distribue les maux à son gré.

— Nous savons qu'elle est capricieuse, répondit Christian Sauvage, son voisin d'établi. Tu ne nous apprends rien de nouveau.

— Elle est chauve, continua Maxime.

— Alors elle ne ressemble pas à l'Occasion ; on ne peut la prendre aux cheveux.

— La Fortune est aveugle.

— Ah ! ça, mais elle est donc affligée de toutes les infirmités ! Est-ce que, par hasard, elle ne serait pas boiteuse et bossue aussi ? Cependant, malgré tous ses défauts, je la prendrais volontiers pour femme, et je serais le modèle des époux.

— Ne parle pas de mariage, Christian. Tu es condamné au célibat. Les mélodrames t'ont tourné la tête, et avant de rencontrer la femme de tes rêves, tu risques fort d'attendre longtemps.

— Chacun son goût ; le mien est d'épouser une femme de cœur, fût-elle laide. De plus, il faudra qu'elle convienne à ma mère. Mais laissons cela. Dis-nous ce que tu ferais si tu devenais riche.

— C'est inutile, puisque je ne le serai jamais.

— Tu ne veux pas me répondre ?

— Si, pour te faire plaisir. Sache donc que ma plus douce satisfaction serait d'aider un artiste pauvre.

— Tu me rends bien heureux. Je crois que je possède un véritable *ut* de poitrine ; et si cela ne te suffit pas, je te montrerai les dessins que j'ai copiés

aux cours du soir. Sans être aussi beaux que les cartons de Raphaël.....

— Bah !

— Quand on rétablira la loterie, je t'engagerai à y risquer une ou deux pièces de cinq francs. »

Quelques autres plaisanteries terminèrent la conversation, puis tous ensemble se mirent à chanter gaiement jusqu'à la fin de la veillée.

Six mois après, Maxime reçut d'un notaire de province une lettre lui annonçant qu'un de ses parents éloignés venait de mourir et lui laissait vingt mille francs de rente.

Bien que satisfait, — on pouvait l'être à moins — Maxime ne fut pas étourdi par cette fortune inattendue, et il l'accepta avec une sorte de philosophie. Il dit tout simplement à sa femme : « Mon père et ma mère sont morts trop tôt. Ils auraient profité de cette richesse. Nous n'avons pas d'enfant, et j'ignore s'il reste quelque membre de ma famille. La seule chose à faire est donc de répandre un peu de bonheur autour de nous. »

Par son caractère loyal, sympathique et conciliant, Maxime s'était fait aimer de tous ses camarades d'atelier. Cependant il en était un qu'il préférait : c'était Christian Sauvage. En dehors de l'atelier, il avait encore pour ami intime un professeur de musique nommé Daniel. Leurs relations, qui remontaient à plusieurs années, avaient pris naissance dans un concert donné par une société chorale dont Maxime fai-

sait alors partie. Beaucoup plus âgé que l'ouvrier ciseleur, Daniel lui était sincèrement attaché et lui avait donné de fréquentes preuves de son attachement.

Après avoir recueilli son héritage, Maxime loua un appartement dans la Chaussée-d'Antin. Ensuite il voulut s'instruire, pensant avec raison qu'un homme riche et ignorant ressemble à un aveugle auquel on présenterait un beau tableau. Toutefois, ses aptitudes le déterminèrent pour l'art plutôt que pour la science. Il s'occupa donc surtout de musique, et il devint un amateur distingué.

Dans sa nouvelle situation, Maxime dut prendre des domestiques, et, à ce sujet, il disait à sa femme : « Cécile, ces gens-là sont curieux, bavards et indiscrets. Nous ne ferons pas un geste, nous ne dirons pas un mot sans que tous les habitants du quartier ne le sachent. Nous devrions continuer à faire le ménage à nous deux. Cela nous coûterait moins, et nous serions plus libres, ajoutait-il en riant. »

Pendant que notre homme raisonne aussi sagement, disons un mot de sa femme.

Mme Deville était belle dans la large acception du mot, et cet heureux don de dame Nature lui attirait de gracieux compliments qu'elle recevait du reste avec un plaisir qu'elle ne cherchait jamais à dissimuler.

Ainsi que son mari, elle appartenait à une famille d'ouvriers. Dès son enfance, elle montra les plus excellentes dispositions pour le dessin. L'artiste se devinait déjà chez la jeune fille; mais ses parents ne purent lui faire donner des leçons suffisantes, et il lui

fallut apprendre un métier. Ce fut celui de coloriste qu'elle choisit, et elle l'exerça jusqu'au jour où son mari quitta l'atelier.

Mme Deville n'était pas seulement que belle; elle était douce, bienveillante, d'humeur enjouée aussi. Malheureusement la coquetterie et certaines idées romanesques venaient voiler l'éclat de ces précieuses qualités. Parfois aussi il lui arrivait de prendre une formule de politesse pour une déclaration d'amour. Mais Deville ne voyait là que des faiblesses sans conséquence, qui ne pouvaient ébranler sa confiance, et dès qu'il fut riche, il ne refusa à sa femme aucune distraction, aucun plaisir.

II

Un jour, un jeune homme portant une harpe sur l'épaule et une femme un peu plus âgée que lui, avec une guitare en bandoulière, entrèrent dans la cour de la maison qu'habitait Deville.

Ils préludèrent sur leurs instruments, tout en regardant aux fenêtres. Aucune ne s'ouvrit d'abord, et la femme dit à son compagnon : « Nous perdons notre temps ici. Partons.

— Pas encore. Dans l'estaminet que nous venons de quitter, un domestique a dit qu'un locataire de cette maison aimait la musique. Avant de partir, chantons.

— Comme tu voudras. »

A ce moment, Mme Deville apparut derrière les légers rideaux de sa fenêtre.

« Qu'elle est jolie ! s'écria le musicien.

— Sa toilette y est pour beaucoup.

— C'est possible. Après tout, tu n'es jamais de mon avis. Prépare-toi et fais attention. »

Ils chantèrent un duo, et leurs voix s'accordèrent parfaitement; celle du jeune homme était surtout remarquable par son étendue et sa justesse.

Lorsqu'ils eurent fini, Maxime ouvrit la fenêtre et dit à sa femme : « Le chanteur ne connaît pas la musique, et cependant il m'a fait éprouver un vif plaisir.

— Et à moi aussi. Sa physionomie est distinguée et sa tenue convenable. »

Là-dessus, Mme Deville jeta une pièce de vingt francs et referma la fenêtre.

— Tiens ! un jaunet ! s'écria avec joie la chanteuse. Nous n'en voyons guère souvent, n'est-ce pas, Valentin ?

— Je crois bien; c'est la première fois. » Et il salua M. et Mme Deville.

« Dis donc ? reprit la chanteuse, nous reviendrons la semaine prochaine, cela nous fera une petite rente. Deux ou trois pratiques semblables et je pourrai t'acheter un habit.

— Es-tu folle, Madeleine? Si nous revenons, nous ne recevrons rien. C'est la femme qui a jeté la pièce.

— Non, c'est le monsieur.

— Du tout. J'ai vu la dame fouiller dans son porte-monnaie.

— Au surplus, que t'importe que ce soit l'un ou l'autre ? »

Singulière existence que celle des musiciens ambulants !

Apprendre par routine les airs et les romances en vogue pour les chanter ensuite, sinon bien, au moins d'une façon agréable ; parcourir la ville en tous sens, en plein air, au hasard, sans être même certain de recevoir assez pour vivre ; entrer dans les cabarets, tendre la main à des hommes avinés qui, pour la plupart, ne donnent rien et répondent par des quolibets ; faire enfin bon marché de sa dignité : telle est, en peu de mots, l'existence du chanteur ambulant. Pour un homme elle est fort triste ; pour une femme... c'est la pire des conditions.

La vie de cette variété de la grande famille des Bohêmes ne paraît originale et pittoresque que parce qu'on ne l'observe pas d'assez près. Ces pauvres nomades, on les compare à des oiseaux qui gazouillent, butinent et voltigent de branche en branche, en toute liberté, sans inquiétude ni souci. Figure poétique charmante sans doute, mais qui malheureusement n'est pas exacte. Loin d'être une sauvegarde, le hasard ne présente qu'écueils et dangers, et, quelle que soit sa forme, la mendicité abaisse le caractère. Elle avilit et voilà tout.

Parmi les chanteurs ambulants se rencontrent une foule d'individualités que l'on pourrait ainsi classer :

Premièrement. — Ceux qui ont appartenu aux classes aisées de la société, et que le hasard des événements ou d'autres causes ont jetés en dehors de leur sphère d'activité.

Secondement. — Ceux qui, de bonne foi, se croyant en possession d'un talent hors ligne, ont envoyé à tous les diables le marteau, la lime, le ciseau, la varlope, etc.

Troisièmement. — Ceux que le manque de travail, les infirmités, laissent dénués de toutes ressources.

Quatrièmement. — Les *fainéants.*

De nos quatre catégories celle-ci est peut-être la plus nombreuse, mais à coup sûr la moins intéressante. Ah ! il fallait la voir *travailler*, il y a quelques années, au temps où l'on *montait à la barrière.*

Un jour que l'on venait de porter à sa dernière demeure un typographe, ancien metteur en pages de journal, on s'installa, pour manger le *lapin* traditionnel, dans un de ces grands restaurants qui faisaient alors comme aujourd'hui l'ornement principal du voisinage des cimetières. Déjà le cuisinier mettait la dernière main au régal typographique lorsque survint un pauvre petit diable qui, après en avoir demandé l'autorisation, se mit à chanter, et cela de la voix la plus douce, la plus sympathique. C'était une espèce de mélopée qui empruntait un charme particulier à la disposition d'esprit des auditeurs, et, il faut bien le dire aussi, à l'état plus que chétif du chanteur, qui, par surcroît de malechance, était bossu. Mais à peine notre artiste commençait-il le second couplet que la

voix expirait sur ses lèvres. Comme la fauvette que l'œil du reptile est venu tout à coup surprendre dans ses trilles, il balbutia et se tut ; il était fasciné. Et voilà qu'un grand malandrin, haut en couleur, taillé en hercule, vous prend le pauvre hère, le fait pirouetter, le jette à dix pas et nous dit de cette voix que tout le monde connaît : « Ah ça, vous autres les amis, laissez donc là le *bosco* ; je m'en vas vous en chanter une, moi, et tapée celle-là. Attention ! je commence, et puis *je verrai à faire la manche.* »

Il va sans dire que *l'artisse* ne recueillit pas un sou. Mais aussi il y eut une scène indescriptible. Insultes, menaces, coups, rien n'y manqua. Fort heureusement, quelques soldats du poste voisin vinrent mettre le holà, et l'hercule-chanteur ayant été mis au violon, on put, en fin de compte, *manger le lapin* du pauvre metteur en pages.

Nous reprenons le fil de notre récit.

Valentin et Madeleine ne se rappelaient pas précisément le jour où ils s'étaient rencontrés. Le tabellion n'avait pas été appelé aux fiançailles. Ils savaient qu'ils vivaient ensemble depuis plusieurs années, et voilà tout. De temps à autre il leur arrivait bien de se quereller avec violence ; mais la possibilité d'une séparation ne se présentait jamais à leur esprit.

Mieux renseigné que nos musiciens, — le lecteur nous accordera ce point sans conteste, — nous pouvons combler la lacune qu'offre cette partie de leur histoire.

La première fois que ces braves gens se virent, ce

fut dans la cour d'une maison de la rue du Temple. C'était dans la belle saison. Il y avait là des ouvriers, des ouvrières, des apprentis qui venaient de déjeuner, et qui, en attendant l'heure de reprendre leurs travaux, écoutaient Valentin, dont la belle voix et la bonne mine les charmaient. Le grand air de *Zampa* avait été chanté avec un certain succès et de nombreuses pièces de monnaie rebondissaient sur les pavés, lorsqu'une femme brune, aux yeux vifs, aux traits irréguliers mais expressifs, perça la foule, alla à Valentin, et, sans autre préambule, lui dit : « Vous avez une belle voix. Voulez-vous m'entendre à votre tour ?

— Volontiers, répondit celui-ci.

— Peut-être savez-vous la musique ? Moi, j'ai manqué de patience pour l'apprendre. Je chante comme je peux et ce qui me plaît. »

Et, tout aussitôt, elle chanta ou plutôt récita *la Folle*, de Grisar, avec une énergie et une sorte de désespoir qui émurent nos dilettanti plébéiens.

Les applaudissements ne furent pas marchandés ; mais elle, s'adressant alors à son auditoire, s'écria : « Ne me donnez rien ! vous détruiriez la joie que vous venez de me faire éprouver. » Ce désir fut respecté et les applaudissements redoublèrent.

Depuis ce jour, Madeleine et Valentin semblèrent être devenus inséparables, lui par la force de l'habitude, elle par amour et dévouement.

III

Les chanteurs partis, Maxime dit à sa femme :

« N'est-il pas vrai, Cécile, que si ce jeune homme avait reçu quelques bonnes leçons, il n'en serait pas réduit à tendre la main ?

— Sans doute, mon ami, et peut-être chanterait-il sur un grand théâtre. Pour la femme, elle n'a vraiment aucun talent.

— Elle a du sentiment, reprit Maxime, mais sa voix manque d'étendue. Si je n'avais eu peur de te contrarier, je les aurais fait venir ici.

— Comment! mais je serais, au contraire, curieuse de les voir de près.

— Eh bien ! s'ils reviennent, je les enverrai chercher.

— Oui, quoique la chanteuse ait une singulière physionomie.

— Ma chère Cécile, sois indulgente. Toutes les femmes ne sont pas aussi jolies que toi. »

Peu de temps après, Madeleine ramenait Valentin dans la cour que nous connaissons.

Ils chantèrent, mais les fenêtres du premier étage restèrent obstinément fermées. « J'en étais sûr, dit avec dépit le chanteur. Heureusement que je ne comptais guère sur le *jaunet* en question pour m'acheter un habit.

— On a vu des choses plus extraordinaires, » répliqua Madeleine.

Au même moment un domestique remettait vingt francs à Valentin en lui disant : « Monsieur et madame vous prient de venir leur parler.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. »

Madeleine éprouva un secret mécontentement qu'elle ne put s'expliquer. Si elle eût osé, elle aurait attendu Valentin à la porte.

Deville les fit asseoir et leur dit avec bonté : « Pardonnez-moi de vous avoir dérangés. Je désire causer avec vous.

— Avant tout, je dois vous remercier, répondit Valentin en faisant une gracieuse salutation.

— Oh ! ce n'est pas la peine.

— C'est à nous de vous remercier, ajouta Mme Deville. Monsieur, vous avez une voix admirable. »

Madeleine porta ses regards sur Mme Deville, espérant qu'elle lui adresserait la parole. Il n'en fut rien.

« Pourquoi n'êtes-vous pas engagé à un grand théâtre ? continua Maxime.

— Oh ! Monsieur, cela est impossible. Quel directeur voudrait de moi ? Je ne sais absolument rien.

— C'est juste ; mais, à votre âge, il est encore facile d'apprendre.

— Je suis trop pauvre pour pouvoir payer des professeurs.

— D'autres que vous peuvent s'en charger.

— Certainement, appuya Mme Deville avec une certaine vivacité.

— Serais-je indiscret en vous demandant quelle était votre profession avant d'être chanteur ? poursuivit Maxime.

— A vrai dire, je n'ai jamais travaillé. Mon père était infirme ; il mendiait dans les rues et m'a emmené avec lui dès que j'ai pu marcher. C'est ma mère qui m'a appris à lire. Elle voulait me mettre à l'école et ensuite en apprentissage ; mais mon père s'y est toujours opposé sous prétexte que j'avais de la voix et que je gagnerais davantage en chantant.

— Comment apprenez-vous vos morceaux ?

— Un peu partout, et principalement au théâtre. Dès que mon répertoire vieillit, je vais à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique. J'entre avec les *romains* afin de payer moins cher, j'écoute très-attentivement, et, comme j'ai bonne mémoire, je retiens ce que j'entends.

— N'aimeriez-vous mieux vivre autrement ? Une existence moins incertaine ne saurait-elle vous plaire ?

— Non, répondit brusquement Madeleine. Il aime trop sa liberté. »

Un éclair jaillit de l'œil de Valentin. Toutefois, il se contint et se borna à dire à sa compagne : « Ce n'est pas à toi que monsieur adresse la parole. »

Confuse, humiliée, Madeleine se promit de ne plus prendre part à la conversation. Mais son embarras

augmenta bien autrement quand elle s'aperçut que Mme Deville ne lui donnait aucune marque de sympathie, aucune espèce d'attention.

« Notre existence, continua le chanteur, a ses ennuis et ses déceptions, je ne saurais le nier ; mais elle a aussi ses moments d'agrément sinon de bonheur. D'abord, nous autres bohémiens, comme on nous appelle, nous ne dépendons de personne, et...

— Pardon, interrompit Maxime. Je croyais, au contraire, que vous étiez à la merci de tout le monde.

— Nous, Monsieur ! Distinguons, s'il vous plaît. Il y a les chanteurs *qui ont une permission* et ceux *qui s'en passent*. Les premiers, dont le nombre est limité, peuvent s'installer sur les places. Ces places, il est vrai, leur sont désignées ; mais pour les seconds, — et je suis de ceux-là, — c'est différent. La place publique nous est interdite et nous sommes forcés de nous rattraper ailleurs. A nous les cours, les passages et les impasses ! Là, les fenêtres s'ouvrent toutes grandes, les passants s'arrêtent, les flâneurs et les badauds nous écoutent. Nous donnons un peu de gaieté à tout ce monde que nous ne connaissons pas et qui ne nous connaît pas davantage. S'il est content, rarement il manque de donner des marques de sa satisfaction. Cependant, j'avoue qu'il n'applaudit jamais celui à qui il jette un sou.

— Et, demanda Mme Deville en souriant, vous n'éprouvez pas quelque peine lorsque, après avoir chanté aussi bien que tout à l'heure, par exemple, vous n'en êtes récompensé que par de l'argent ?

— Si fait, Madame, mais je n'y puis rien. Hélas! il est rare de rencontrer des personnes aussi bienveillantes que vous. »

A ces mots, Madeleine se leva et fit mine de partir. Valentin ne sembla pas comprendre.

« J'abuse de votre temps, reprit Deville. Voudriez-vous me donner votre nom et votre adresse?

— Volontiers. Valentin Mercier, rue de Paris, 253, à Belleville. »

Maxime nota ces indications sur son carnet, en disant tout bas à Cécile : « Peut-être leur écrirai-je. »

Lorsque les chanteurs furent dans la rue, Madeleine entra dans la plus violente colère, — et nous devons ajouter que dans cette colère entrait pour beaucoup l'exaspération de la pauvre femme contre Mme Deville qui ne lui avait pas une seule fois adressé la parole.

« On voit bien, ne cessait-elle de répéter, que ces gens-là ont du temps à perdre. Que signifient toutes leurs questions? Si nous nous plaisons dans notre position, est-ce que cela les regarde? De quoi se mêlent-ils?

— Là, là, ma bonne petite Madeleine, fit Valentin; dans ton dépit, tu oublies qu'ils nous ont donné quarante francs et qu'ils nous ont bien reçus.

— C'est-à-dire qu'ils ont causé avec toi et ne m'ont pas seulement dit un mot. J'avais l'air d'être ta domestique. Ah! leur argent, je vais le rapporter chez le concierge. J'ai les deux pièces dans ma poche.

— Pas de ça, ma chérie ! N'est-ce pas toi qui m'as ramené dans la maison de ces gens-là ?

— Oui, mais j'ai eu tort. Nous n'y reviendrons plus, quand même ils devraient nous donner des billets de banque à grandes poignées, et des billets de mille encore ! »

Préoccupé de son entretien avec Maxime et frappé surtout de l'élégance et de la grâce de sa femme, Valentin entendit à peine les dernières paroles de Madeleine.

« Rentrons, fit-il seulement.

— Comment ! rentrons. Il n'est que midi. Que veux-tu faire ?

— Nous avons de quoi vivre pour plusieurs jours. J'ai un solfége à la maison. Je l'étudierai pendant que tu raccommoderas nos hardes. A propos, n'oublie pas mon paletot. Lorsque nous remettrons le nez à l'air, une mise soignée sera de rigueur pour votre seigneur et maître. »

Madeleine leva sur Valentin ses grands yeux noirs et secoua tristement la tête. Il y a des gens, pensa-t-elle, qui ont l'air de vous faire du bien et qui vous portent malheur !

IV.

Trois semaines se sont écoulées. Il fait nuit, une nuit noire ; la pluie tombe par torrents. Il semble

que toutes les *cataractes du ciel se soient ouvertes*. La harpe dans un coin de la chambre, la guitare accrochée au mur, ces pauvres instruments paraissent entièrement oubliés. Nos deux chanteurs n'ont fait aucune excursion depuis que Maxime les a reçus chez lui.

Pour tout éclairage une chandelle fumeuse.

Valentin fait quelques gammes, bat la mesure, puis, tout à coup, avec une sorte de sourde colère, il s'exclame : « Sans maître, impossible d'apprendre ! »

Madeleine lit *Richard d'Arlington*. Elle s'arrête à la scène où cet ambitieux jette sa femme dans un gouffre. Tout émue, la chanteuse montre ce passage à Valentin :

« Crois-tu, demande-t-elle, qu'il y ait des monstres pareils ?

— Je n'en sais rien ; mais on assure que cette histoire est vraie. »

Long silence de part et d'autre.

Madeleine cesse de lire, fouille dans ses poches et s'écrie :

« Nous n'avons plus rien. Il faut reprendre de suite nos promenades. J'ai appris quelques tirades et je les réciterai. De cette façon tu ne me reprocheras plus de chanter faux.

— Est-ce qu'il ne te reste pas même assez pour acheter le souper ? répond Valentin d'un air ennuyé.

— Non, je n'ai plus que quatre sous.

— Eh bien ! prends à crédit. Par un temps pareil nous ne pouvons sortir. Et, d'ailleurs, où aller ?

— Où aller? mais c'est aujourd'hui lundi, il y a du monde chez les marchands de vin. Avec mes tirades et ton grand morceau de *Robert-le-Diable*, nous ferons forcément une bonne recette. Quant à demander encore à crédit, n'y compte pas; c'est bien assez de devoir quinze francs au boulanger et autant au boucher.

— Fort bien. Alors nous ne mangerons pas ce soir. Après tout, arrange-toi comme tu voudras; mais je te le répète, je ne veux pas sortir. »

Et Valentin se remet à solfier.

Sans répliquer, Madeleine ôte son tablier, met son bonnet, son châle et se dispose à sortir.

« Où vas-tu ? demande l'indifférent bohémien.

— Tu le sauras, quand je reviendrai.

— Mais... »

Elle ne l'écoute pas et sort précipitamment.

Peu d'instants après, Valentin reçoit la lettre suivante :

« Monsieur,

« S'il vous était agréable de prendre des leçons de musique, un artiste de mes amis se ferait un véritable plaisir d'être votre professeur.

« *Venez seul* me voir et nous causerons.

« Recevez, etc.

« Maxime DEVILLE. »

Ne pouvant en croire ses yeux, Valentin relit cette

lettre; il a d'abord envie d'aller immédiatement chez Maxime; mais Madeleine ne peut tarder de rentrer; il préfère attendre.

Le temps s'écoule et elle ne revient pas. Il ne sait que penser et son impatience devient d'autant plus vive que des tiraillements d'estomac lui rappellent que de toute la journée il n'a pris qu'une tasse de café. Enfin, comme il ouvre la porte pour aller à la recherche de Madeleine, elle arrive tenant un petit pâté et du pain d'une main, et de l'autre une bouteille de vin. Elle se met à rire, puis elle fredonne :

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

« Voilà! dit-elle en mettant les provisions sur la table. L'appétit ne manque pas. Demain, si le temps le permet, nous sortirons.

— Sais-tu qu'il y a trois heures que tu es dehors? fit Valentin,

— Tu te trompes; il y en a quatre. Je suis partie à six heures, et il en est dix. Le pâté est coupé, prends le plus gros morceau. Moi, en revenant, j'ai mangé un petit pain. Ah! que je suis fatiguée!

— Me diras-tu d'où tu viens? reprit Valentin d'un ton bref.

— Cela me serait difficile, car je suis allée un peu partout.

— Madeleine! rugit-il, tu te moques de moi et je

ne suis pas d'humeur à plaisanter. Pourquoi n'es-tu pas revenue de suite?

— Ne te fâche pas, écoute-moi plutôt. Je ne voulais pas te laisser jusqu'à demain sans manger. Tiens! regarde ce que j'apporte. »

Et de ses poches elle tire des sous, les met en pile sur la commode, les compte, frappe dans ses mains, saute de joie et s'écrie : « Dix francs! et de plus, le pâté, le vin et le pain que j'ai payés. »

Au lieu de partager sa joie, notre homme reprend avec plus de dureté : « Qui t'a donné cet argent?

— Ma réponse sera aussi courte que simple. Nous n'avions plus rien et tu ne voulais pas sortir. Je suis allée à la barrière. Les salles des marchands de vin étaient pleines. J'ai récité mes scènes de drame. Cela a paru singulier. Tout le monde a donné. La recette promettait d'être encore plus grasse, mais il se faisait tard. Alors, pour ne pas t'inquiéter, je suis revenue en courant, ce qui ne m'a pas empêchée d'être trempée jusqu'aux os. »

A cette marque de dévouement qui le laisse du reste parfaitement froid, le grand artiste en herbe répond par ces paroles mémorables : « Il ne fallait pas sortir, ou bien il fallait rentrer plus tôt. » Et montrant à Madeleine la lettre qu'il vient de recevoir, il ajoute : « J'aurais préféré me coucher et aller ce soir chez M. Deville. »

Atterrée par cette réponse, la pauvre femme ne réplique pas. Pourtant elle risque cette question : « Mon ami, sera-t-il trop tard demain matin?

— Ceci ne vous regarde pas; en tout cas, vous ne sauriez m'accompagner. Voyez plutôt ces deux mots de la lettre de M. Deville : *Venez seul!* Sont-ils assez significatifs?

— Ah! c'est trop fort! dit-elle avec accablement. Que leur ai-je fait pour qu'ils me repoussent sans me connaître? Je t'en prie, ne va pas les voir. Pour toi, j'ai peur des services qu'ils veulent te rendre. On ne se jette pas ainsi à la tête d'un inconnu sans un motif quelconque, et ce motif, on ne te le dit pas.

— Tu ne comprends rien à tout cela, réplique notre homme d'un ton radouci mais capable. J'ai une belle voix. Deville veut me faire donner des leçons. Peut-être connaît-il un directeur de théâtre. Si je débute, et que je réussisse, *je suis sauvé*. Quel mal y a-t-il à tout cela?

— Assurément, je n'en vois aucun, mais je crains que cette aventure n'ait un triste dénouement.

— Alors, si tu étais à ma place, tu refuserais?

— Oui.

— Vraiment! Eh bien! je ne ferai pas cette sottise.

— Ne t'en prends qu'à toi s'il t'arrive malheur.

— Landeridette, tu n'es qu'une sotte.

— C'est juste; mais tu es loin *d'être sauvé*, malheureux égoïste. »

Pauvre Madeleine! tu pleures, et tu as bien raison. Mais suivons Valentine chez notre ami Deville.

V

M. Deville répéta à Valentin ce qu'il lui avait écrit, et il ajouta que cent francs lui seraient comptés tous les mois jusqu'au jour où il aurait un engagement. « Vos leçons, lui dit-il encore, vous seront données par un de mes amis et ne vous coûteront rien. De la volonté, de la persévérance, et vous réussirez. »

Heureux, transporté, Valentin voulut protester de sa reconnaissance.

« C'est inutile, répliqua Maxime. Travaillez, arrivez au succès; je ne désire pas autre chose. »

A cet endroit de leur entretien, Mme Deville entra. Elle parut à Valentin encore plus jolie que la première fois.

« Eh bien! Monsieur, demanda-t-elle au chanteur, vous êtes-vous entendu avec mon mari?

— Oh! Madame, cela était bien facile. Mon histoire ressemble à un roman, et dans ce roman M. Deville a le plus beau rôle.

— Trêve de compliments, dit celui-ci. Je les ai en horreur. Parlons d'autre chose. Êtes-vous marié?

— Non, Monsieur, répondit Valentin d'un air embarrassé.

— Alors, cette femme qui est venue avec vous?

— Est ma *compagne* depuis plusieurs années.

— Elle paraît vous aimer beaucoup.

— Et vous l'aimez aussi, n'est-ce pas? » ajouta Mme Deville.

« Tu es bien curieuse! » fit Maxime en riant.

Mme Deville rougit et se tut.

« Je sais, continua son mari, que les préjugés au sujet des auteurs ont à peu près disparu, et c'est justice. Cependant ces messieurs ne sauraient s'affranchir de certains devoirs. Chez eux comme chez nous tous, la situation de l'homme, aussi bien que celle de la femme, doit être correcte, régulière. Vous comprenez parfaitement cela, monsieur Valentin? Il faut vous marier.

— Je n'y avais pas songé. En tout cas, ceci mérite réflexion.

— C'est dans votre intérêt que je me permets de vous donner ce conseil. Croyez-bien, du reste, que je vous laisse libre de vos actes. »

Valentin serra la main de Maxime, salua respectueusement Mme Deville, non sans l'envelopper d'un long regard, et les quitta.

Dès qu'il fut parti, Maxime demanda à sa femme :

« Comment le trouves-tu?

— Charmant, et de manières presque distinguées.

« Il a ce qu'il faut pour devenir un artiste, et je crois que le hasard t'a favorisé.

— Je n'en sais rien. Attendons, pour nous prononcer, que Daniel ait commencé son instruction musicale. »

Un mot sur ce nouveau personnage.

Daniel est professeur de chant. Il porte gaillardement ses soixante-quatre ans. Dans sa vieillesse, il a conservé tout ce que la jeunesse a de bon et de généreux. Compatissant aux souffrances des autres, il ne se plaint jamais des siennes. Si on lui a nui, il cherche à l'oublier, et il l'oublie réellement.

Deux seules passions l'ont toujours dominé : l'amour de la musique, et le dévouement à ses amis.

Les ignorants le traitent d'excentrique, les hommes éclairés ne parlent de lui qu'avec éloges.

Une voix magnifique et de sérieuses études lui avaient acquis au théâtre une réputation méritée. Cependant il a abandonné cette carrière qui, prétend-il, n'est qu'un esclavage déguisé, et il s'est fait professeur de chant. Là, il a retrouvé la liberté.

Après la mort de sa femme, il voyagea, et, dans ses nombreuses pérégrinations, il se trouva en rapport avec des hommes placés dans les situations les plus différentes. D'autres, à sa place, seraient devenus sceptiques ; Daniel, au contraire, ne cessa d'être bienveillant et affectueux. « Certes, disait-il, les hommes sont imparfaits ; mais ce qui me chagrine le plus, c'est que souvent ils se haïssent et se font tout le mal possible sans savoir au juste pourquoi. Pour qu'un orchestre soit bon, la première condition est que tous les instruments soient d'accord. Si les hommes appliquaient cette règle à leurs actes, ils seraient moins malheureux. »

Cette indulgence pour les faiblesses humaines était sans limites ; mais il n'en était plus de même dès qu'il

s'agissait d'œuvres musicales médiocres ou mauvaises.

Un soir que l'on faisait de la musique chez Maxime, celui-ci applaudit plusieurs morceaux d'une opérette en vogue. Daniel ne souffla mot; mais, le lendemain, il écrivait à son ami une lettre dont voici quelques fragments :

« Il m'est impossible d'avouer que ce que j'ai entendu hier chez vous soit un chef-d'œuvre, et j'ai vu avec peine que vous applaudissiez. C'est du bruit, du tapage, tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas de la musique. Y a-t-il dans cette composition une seule mélodie, c'est-à-dire un dessin? Y a-t-il de l'harmonie, c'est-à-dire de la couleur? Non. Qu'éprouve-t-on, à quoi songe-t-on pendant que défilent ces noires, ces croches et ces doubles croches? Ma foi! je n'en sais rien, ni vous non plus très-probablement.

« Ah! malheureux Français qui, après avoir entendu les œuvres de Beethoven, de Mozart, de Weber, de Meyerbeer, de Berlioz, d'Hérold, etc., en êtes arrivés à admirer des fantaisies carnavalesques! Tristes productions où depuis les mirlitons, les tambours de basque, la grosse caisse, les cymbales, le triangle, jusqu'au chapeau chinois, rien ne manque, si ce n'est l'originalité.

« Pauvres compatriotes! Est-ce que quelques-uns d'entre vous ne se souviennent plus de Paganini, de Vieuxtemps, de Nourrit, de Rubini, de Lablache, de la Malibran et de Mme Viardot? Vraiment on le supposerait à voir votre enthousiasme dès qu'un chanteur par-

vient à donner les notes les plus élevées, dès qu'un instrumentiste exécute pendant une demi-heure, sur n'importe quel thème, des variations qui n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue.

« Ce sont des tours de force. Cela fatigue et épuise. Rien de plus. Ce n'est pas de l'art. Un son élevé, aigu, peut être produit par n'importe quelle machine. En quoi cela ressemble-t-il à ce que doit, à ce que peut exprimer la musique? Chaque fois que j'entends des choses semblables, je crains quelque accident. Il me semble que je suis au Cirque et que l'on y exécute des exercices sur le trapèze. En vérité, je préfère entendre l'air de *Marlborough* ou celui de *Charmante Gabrielle*. C'est plus simple et moins long.

« Tenez, mon ami, je veux plaisanter et je ne suis que triste. Oui, je regrette qu'une nation comme la nôtre, qui a tout ce qu'il faut pour tenir un rang élevé dans le domaine de l'Art, n'ait plus d'amour pour les grandes œuvres et pervertisse ainsi, comme à plaisir, son goût et son intelligence. »

Tel était l'homme que Maxime avait choisi pour donner des leçons à Valentin. Seulement, ces leçons, Daniel voulut les donner gratuitement.

VI

Changer ses habitudes est généralement assez difficile, non toutefois pour Valentin que si peu de chose ne

devait jamais embarrasser. Il comparait sa vie passée à sa vie présente ; les nouveaux horizons qu'il entrevoyait étaient sans limites, et en rêvant des succès à venir, il ne pouvait, au contraire, que se réjouir de l'étonnant changement qui s'était fait dans sa position artistique et aussi dans sa position sociale.

Grâce à Daniel, il était parvenu à lire couramment la musique; sa voix s'était développée, et tout cela causait à Maxime une satisfaction qu'il ne cherchait pas d'ailleurs à cacher lorsque Valentin lui rendait visite. Ajoutons que ces visites étaient peut-être plus fréquentes qu'il n'aurait fallu; mais Maxime ne voyait là qu'une chose toute naturelle.

Valentin était donc charmé de cette nouvelle manière de vivre.

Madeleine, au contraire, était en proie à de cruelles appréhensions. Il deviendra un grand artiste et il m'abandonnera, pensait-elle; ou bien il échouera et il mourra de chagrin.

Néanmoins, ces sombres préoccupations n'affaiblissaient pas son attachement pour Valentin. Par tous les moyens, elle cherchait à lui plaire. Elle soignait davantage sa toilette; elle s'efforçait de parler plus correctement et ne se plaignait jamais des fréquentes absences de Valentin. Bien entendu, celui-ci, lorsqu'il rentrait, ne s'apercevait pas qu'elle eût pleuré. Pourvu que tout fût en ordre et que les repas se trouvassent prêts à point, le reste lui était indifférent. Dans cette femme qui l'aimait si ardemment, il voyait tout au plus une ménagère.

Une circonstance vint encore augmenter les chagrins de Madeleine.

Afin de se rendre compte des progrès de son protégé, M. Deville donna une brillante soirée. Madeleine aurait bien voulu y être invitée; mais, sachant que l'entrée de la maison lui était interdite aussi longtemps qu'elle ne serait pas la femme légitime de Valentin, elle n'osa, dans la crainte d'un refus, lui demander de l'emmener.

Pendant tout le jour qui précéda cette soirée, elle prépara la toilette de l'artiste. Dès le matin, elle se mit à coudre, à repasser, et brossa avec soin l'habit qu'elle lui avait acheté. Enfin, le soir, quand vint l'heure de partir, elle le cravata, l'examina des pieds à la tête, et lorsqu'elle fut à peu près satisfaite : « Va, maintenant, lui dit-elle; je crois que tu es présentable. Prends une voiture, je m'arrangerai pour faire des économies jusqu'à la fin du mois. »

Puis, lorsqu'il eut fermé la porte et qu'elle se vit seule, son cœur se serra. Elle se rappela avec amertume tout ce qu'il lui avait dit de la beauté, de la grâce de Mme Deville, et se sentit torturée par la jalousie. A ce sentiment vint s'ajouter l'impérieux désir de savoir immédiatement si Valentin réussirait. Minuit sonna, elle n'y tint plus et résolut soudain d'aller s'en enquérir.

Quelques instants après, elle était dans la rue.

Toutes les boutiques étaient fermées. Par-ci, par-là, de rares lumières éclairant des malades, des mourants, des nouveau-nés, des inventeurs ou des poëtes.

Il y a loin de Belleville à la Chaussée-d'Antin. Madeleine marcha vite et ne s'en aperçut pas. Les passants qui sortaient des cafés, des théâtres, les voitures qui se croisaient en tous sens, tout ce bruit nocturne ne put la distraire. Vingt fois elle fut heurtée, coudoyée, vingt fois elle faillit être écrasée; rien ne put la divertir de ses pensées ni l'effrayer. Elle marcha toujours et arriva devant la maison de Deville.

La porte cochère était ouverte à deux battants; les voitures amenaient les invités, puis se rangeaient dans la rue. Les domestiques allaient, venaient en riant, se coudoyant ou se querellant, ce qui permit à Madeleine d'entrer dans la cour sans être remarquée. Les admirables toilettes des femmes, leurs charmantes coiffures, leurs diamants, leurs gracieux bouquets, rien n'excita son envie. Elle soupira seulement et fit cette réflexion : Si Valentin avait voulu se marier, je serais là avec lui.

Elle attendit qu'il n'y eût plus personne dans la cour ni dans les escaliers, monta au premier étage, et au risque d'être chassée, elle écouta à la porte. Elle entendit les sons d'un piano, puis la voix de Valentin. De frénétiques applaudissements et des *bis* unanimes firent retentir le salon. Madeleine n'y résista pas, et naïvement elle applaudit aussi. Plusieurs coups de sonnette la rappelèrent cependant à la réalité. Elle descendit rapidement l'escalier, et moins d'une heure après elle était rentrée à Belleville.

A cette soirée, Maxime avait réuni Daniel, Christian Sauvage, plusieurs autres de ses camarades d'a-

telier et quelques journalistes. Parmi ces derniers se trouvait Robert Ducroc, publiciste distingué, honnête homme dans toute l'acception du mot et qui n'avait pour ennemis que les écrivains sans conscience. Ainsi que Maxime, il éprouvait une joie indicible lorsque, après avoir rencontré un homme de talent, il pouvait le recommander et lui être utile. Enfin, il y avait aussi un directeur de théâtre qui, charmé par la voix de Valentin, lui proposa de le faire débuter.

Valentin accepta, et Mme Deville dit à son mari : « Ton rêve s'est réalisé. Tu dois être heureux ?

— Oui, mais je le serai bien davantage lorsque le public aura ratifié notre jugement. »

Au lieu de répondre à Maxime, le chanteur s'adressa à sa femme, et lui tendant la main : « Madame, dit-il, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude. »

Ce manque de tact et de convenance fut remarqué par Daniel qui fronça le sourcil, prit Valentin à part et lui dit à voix basse : « Il me semble que vos remerciements auraient dû d'abord s'adresser à Maxime.

— Oh ! ce que je viens de dire était aussi bien pour lui que pour vous-même.

— Il ne s'agit pas de moi. Je me trouve suffisamment récompensé par votre succès. Cependant j'aurais quelques observations à vous faire. C'est beaucoup de chanter juste, avec méthode ; mais ce n'est pas tout ; il faut encore de l'expression. Nous reparlerons de cela ; mais en attendant, soyez poli. »

Valentin, tenant compte de cette réprimande, alla à Maxime et le remercia chaleureusement. Celui-ci lui prit le bras, l'emmena à l'embrasure d'une fenêtre et lui dit à demi-voix : « Quelqu'un manque ici ; c'est votre compagne. Je regrette de n'avoir pu l'inviter. C'est un peu votre faute. Pourquoi ne l'épousez-vous pas? Toutes les dames qui sont ici sont mariées, et certainement je ne pouvais faire une exception.

— Je comprends cela. Toutefois, le mariage est chose si grave que....

— N'en ayez pas peur, répondit Maxime en riant. Vous serez en nombreuse compagnie, et puis, qui vous dit que vous ne serez pas heureux? »

La soirée se termina fort avant dans la nuit et Valentin trouva dans la cour une voiture que, par une attention délicate, Maxime avait mise à sa disposition.

Pensa-t-il à la femme qui veillait en l'attendant? Allait-il lui faire partager sa joie et ses espérances comme elle avait partagé sa misère? Prit-il la résolution d'aider à son tour ceux qui se trouvaient dans une situation malheureuse? Point du tout. Il se demanda dans quel rôle il débuterait et combien il gagnerait. Ensuite il se posa cette question : Mme Deville aime-t-elle réellement son mari?

« Mon ami, tu reviens bien tard, lui dit Madeleine lorsqu'il arriva.

— Si tu avais dormi, le temps t'aurait paru moins long.

— Es-tu content de ta soirée?

— Oui. Je vais débuter sur un grand théâtre.

— Ah! tant mieux! Tu as été applaudi, n'est-ce pas?

— Certainement.

— M. Deville doit etre content. Que t'a-t-il dit?

— Il m'a parlé de mariage.

— Avec moi, sans doute? Que lui as-tu répondu?

— Que j'y songerais plus tard.

— Et Mme Deville?

— Auras-tu bientôt fini avec toutes tes questions? répliqua-t-il sèchement.

— Tu ne m'aimes plus! » s'écria Madeleine avec frayeur.

Pauvre Madeleine, tu te trompais! Il ne t'avait jamais aimée.

VII

Un auteur peut-il savoir d'une façon absolue la valeur de son œuvre? Non. Les éloges de ses amis et les quelques articles qu'il obtient parfois dans les journaux sont insuffisants pour lui faire connaître l'entière vérité.

Il n'en est pas de même pour un acteur. Dès qu'il est parvenu à jouer un rôle important, le verdict est rendu séance tenante.

Le comédien a de grands obstacles à surmonter, de nombreuses rivalités à vaincre, et cependant rien n'est plus fascinateur que la carrière théâtrale. Ces

personnages que l'on représente, ces vertus et ces vices que l'on interprète chaque soir en tenant la foule attentive, silencieuse sous la voix et le geste, ces bravos qui ne s'obtiennent qu'au théâtre, cette fièvre, cette frénésie que communique l'artiste dramatique l'enivrent lui-même, et il en arrive à croire de très-bonne foi que personne n'est au-dessus de lui.

Pour exprimer la pensée de Shakespeare, de Molière ou de Victor Hugo, il faut certes avoir étudié, observé et posséder un véritable talent; pour reproduire les harmonieuses mélodies des grands maîtres, comprendre leur sentiment, deviner leurs intentions et faire parcourir ce pays des rêves à ceux qui écoutent, il faut être heureusement doué ; mais traduire n'est pas créer, et Talma ne saurait être comparé à Corneille.

Le savant qui veut arracher à la nature ses secrets, le philosophe qui cherche la vérité, l'homme simple qui accomplit obscurément sa tâche, sont-ils aussi largement récompensés que certains comédiens ? Non. Il n'y a pour eux d'autre compensation que le bien qu'ils ont pu faire et la paix de leur conscience; souvent ils meurent ignorés.

Valentin débuta; il obtint un très-grand succès et fut engagé à raison de quinze mille francs par an.

Il loua pour lui un appartement près de son théâtre, laissa Madeleine seule, l'alla voir d'abord de temps à autre seulement, puis se borna à lui envoyer un peu d'argent. Cet abandon, cette indifférence désolèrent la pauvre fille et elle eut envie de refuser ce

qu'il lui donnait ; mais elle l'aimait encore et craignit que son refus ne déterminât une rupture définitive.

En lisant un jour les affiches de spectacle, elle vit que, dans une pièce nouvelle, Valentin allait créer le premier rôle. De suite, elle courut chez lui.

« Qui t'amène ? demanda celui-ci.

— D'abord le désir de te voir, car tu deviens bien rare.

— Tu demeures trop loin.

— Cela ne dépend pas de moi, tu le sais bien.

— Enfin, que me veux-tu ?

— Comme tu me reçois !... »

Voulant néanmoins obtenir de lui une parole affectueuse, elle ajouta avec douceur : « Je voudrais t'entendre demain. As-tu un billet à me donner ?

— Ma foi! non. Je n'en ai plus.

— Je ne t'en demande pas souvent, tu aurais bien dû m'en envoyer un.

— Madame, on ne peut penser à tout le monde.

— Pas même à moi ?

— Ah ! vous m'ennuyez à la fin. Vous n'avez que des choses désagréables à me dire. Nous ne sommes pas mariés, après tout.

— C'est vrai. Je ne le sais que trop.

— Vous venez sans que je vous attende et vous me faites perdre mon temps. Il est une heure déjà ; il faut que je déjeune, que je m'habille et que je sois à deux heures à la répétition. Si vous voulez absolument m'entendre, voici dix francs, vous prendrez un billet au bureau. »

Madeleine ne put se contenir : « Garde ton argent ! s'écria-t-elle. Je n'ai pas eu comme toi le bonheur d'être délivrée de la misère ; mais si cela m'arrivait, je n'oublierais pas ceux qui m'ont aimée. »

Suffoquée par l'indignation, elle s'arrêta.

« Le temps s'écoule, reprit Valentin irrité. Pour Dieu ! laissez-moi en repos, vous me fatiguez à la fin. »

Madeleine le regarda avec une sorte de pitié : « Tu ne pensais pas de même quand nous étions ensemble, surtout il y a deux ans, lorsque tu tombas malade. Je t'ai soigné avec un dévouement qui ne s'est pas démenti un seul instant, et j'ai vendu mon châle et ma plus belle robe pour t'épargner les angoisses de l'hôpital. Veux-tu que je te parle franchement ? Eh bien ! je te gêne. Je te l'ai déjà dit, tu en aimes une autre. Écoute, Valentin, je vais te donner une dernière preuve d'amitié. Ordinairement, ce sont les hommes qui quittent les femmes, je ferai le contraire. Tu ne me verras plus. Je souhaite qu'il ne t'arrive pas malheur. »

Malgré tout, elle espéra qu'il la retiendrait ; mais il la laissa partir. Il déjeuna ensuite avec tranquillité, en se disant : Heureusement que je ne l'ai pas épousée ! Je suis certain qu'avant huit jours elle reviendra. Cette femme est insupportable.

Il aurait dû mieux connaître le caractère de Madeleine. Fermement résolue à ne plus le revoir et à ne rien accepter de lui, elle eut peur, non de souffrir, — elle y était habituée, — mais de vivre dans l'isolement. Quant à tendre la main, elle n'y songea qu'avec

effroi. Ce qui lui paraissait chose toute simple lorsque Valentin était avec elle, ne lui inspirait maintenant qu'une répugnance invincible. Sa douleur lui donnait conscience de sa dignité. Que faire? se dit-elle. Mes parents m'ont abandonnée. Dois-je me faire domestique ? Non, car je ne saurais pas obéir. Puis-je apprendre un métier? Lequel? A vingt-cinq ans, c'est difficile. C'est pourtant ce qui me conviendrait le mieux.

Après avoir longuement réfléchi, cette idée de travailler lui apparut comme une sorte de réhabilitation et elle s'y arrêta.

Elle avait pour voisine une brocheuse. Elle la pria de lui enseigner son métier qui n'exige que de la dextérité. Deux mois après, la chanteuse des rues était devenue ouvrière et gagnait de quoi se suffire.

VIII

D'abord surpris de ne plus revoir Madeleine, Valentin fut autrement étonné lorsqu'il apprit qu'elle était déménagée sans lui avoir fait connaître son nouveau domicile. Toutefois, enivré par le succès, il ne songea guère à s'enquérir d'elle. Applaudi au théâtre, fêté dans les salons, il devenait fier, dédaigneux ; il s'imaginait que toutes les femmes s'amourachaient de lui. Sa fatuité sous ce rapport frisait le

ridicule. A ce défaut s'en ajoutait un autre : il dépensait sans compter et faisait des dettes.

Le vieux Daniel s'aperçut bientôt que Valentin manquait de sensibilité, et à ce sujet il dit un jour à son ami Duroc : « Une belle voix, de la mémoire, un physique agréable sont certainement de grands avantages; mais il faut aussi de la chaleur, de la passion. Sans cela il n'y a pas d'artiste véritable. Je crains que notre jeune homme ne soit qu'un orgue vivant. »

Il eût bien voulu aussi que Mme Deville fût moins accessible aux compliments et aux adulations de son élève qui lui faisait une cour assidue. Cette question néanmoins lui parut trop délicate pour qu'il se permît d'intervenir.

Effectivement, le chanteur était devenu amoureux de la femme de Maxime. C'était plutôt un caprice qu'un amour réel. La tête se trouvait prise et non le cœur. Et lors même que cet amour eût été sincère, son devoir était de n'en rien laisser paraître. En n'y résistant pas, il pouvait rendre à tout jamais malheureux deux êtres qui, pour lui, devaient être sacrés. Ces réflexions ne lui vinrent pas à l'esprit.

De son côté, Mme Deville, au lieu de repousser Valentin, répondait en riant et sans paraître scandalisée. Elle avait aussi le tort de ne pas prévenir son mari. Bien qu'elle ressentît pour lui une véritable affection, son amour-propre se trouvait satisfait de recevoir les hommages d'un artiste en vogue. Un fait d'une certaine gravité aurait dû cependant l'éclairer sur le danger de sa situation.

Agathe, sa femme de chambre, ayant répondu par des impertinences à des reproches mérités, Mme Deville la menaça de la congédier. Sans s'émouvoir, Agathe répondit : « J'en serais fâchée pour Madame, car elle pourrait s'en repentir. » Sa maîtresse ne la renvoya pas et commit encore l'imprudence de ne pas s'en défier. Prévoyant qu'elle ne resterait pas longtemps à son service, Agathe chercha les moyens de se venger. Elle épia donc sa maîtresse, la surprit plusieurs fois causant à voix basse avec Valentin et se douta de quelque intrigue. Le hasard favorisa cette domestique plus encore qu'elle ne l'espérait. Mme Deville ayant laissé dans sa chambre plusieurs lettres de Valentin, Agathe les lut; elle s'empara même de l'une d'elles dans laquelle le ténor suppliait Mme Deville de le suivre à l'étranger où un riche engagement venait de lui être proposé.

Quelques jours après Maxime allait à la campagne et s'installait dans une charmante maison de plaisance. Là, à propos d'un bracelet égaré, une discussion fort vive eut lieu entre Mme Deville et sa femme de chambre. Il s'ensuivit qu'Agathe fut congédiée. Mais à partir de ce moment le caractère de Deville changea entièrement. A sa gaieté habituelle succéda une tristesse qui inquiéta sa femme et qu'elle chercha vainement à dissiper. Aux questions qu'elle lui adressait pour en connaître la cause, il répondait qu'elle devait la savoir. Effrayée d'un tel changement, Cécile devint triste à son tour. Elle craignit que Valentin n'inspirât de la jalousie à son mari, et prit la réso-

lution, par malheur trop tardive, de tout dire à celui-ci, et enfin de renvoyer les lettres au chanteur. Lorsqu'elle les rassembla, elle s'aperçut que la plus importante lui manquait. Néanmoins, et sans lui écrire un seul mot, elle lui fit parvenir toutes les autres.

Ce soir-là l'agitation de Maxime fut extrême. Il marchait à grands pas dans le salon qui donnait sur le jardin et semblait attendre quelqu'un. Aux paroles de sa femme il opposa un mutisme absolu. Huit heures sonnèrent et un domestique annonça Valentin. Maxime tressaillit, devint pâle, ses lèvres se contractèrent, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique il dit à sa femme : « Laissez-nous seuls. » Celle-ci le regarda d'un air suppliant, voulut parler et n'en eut pas la force. Maxime détourna la tête, et dès que Cécile fut dans sa chambre, il en ferma la porte à double tour.

Valentin entra et tendit la main à Maxime qui la epoussa. Bien qu'étonné par cet accueil, Valentin essaya d'engager la conversation par quelques phrases banales. Maxime l'arrêta court : « Taisez-vous, dit-il. C'est à moi de parler. »

Le chanteur comprit alors ce dont il s'agissait et fit un mouvement pour sortir. Mais Maxime lui barra le passage, et avec un accent courroucé : « Vous ne sortirez que si je vous le permets, et avant vous m'entendrez. » Puis croisant les bras, il ajouta : « Les aumônes que vous receviez ne suffisaient pas à vous faire vivre, et grâce à moi vous gagnez quinze mille

francs par an. Vous étiez un mendiant, et j'ai fait de vous un artiste. Comment m'avez-vous prouvé votre reconnaissance ? »

Valentin baissa la tête et garda le silence.

« Répondez, vous dis-je.

— Par mon amitié, hasarda-t-il.

— Par votre amitié ? Misérable ! Avant de vous avoir retiré de la rue, arraché au vagabondage, j'étais heureux. Pour me remercier, vous avez, sans scrupule ni remords, séduit ma femme et détruit pour toujours mon bonheur.

— On m'a calomnié, s'écria Valentin, je vous jure que je suis incapable d'une pareille action.

— Tous les lâches sont menteurs. Pour la seconde fois, je vous dis que vous mentez. »

Il ouvrit son secrétaire, y prit la lettre qu'Agathe lui avait envoyée, la mit sous les yeux de Valentin et lui dit : « Est-ce votre écriture ? Aurez-vous encore l'audace de nier ? »

Terrifié, se voyant perdu, Valentin essaya d'apaiser celui qu'il avait si cruellement offensé : « J'ai manqué de force, dit-il, pour étouffer cette fatale passion. Vous n'avez rien à reprocher à Mme Deville. Je suis seul coupable. Pardonnez-moi.

— Non, répliqua Deville avec inflexibilité. Vous n'avez pas d'excuse. Si ma femme avait la faiblesse de vous suivre, vous l'abandonneriez dès qu'elle ne vous conviendrait plus. Vous osez parler d'amour. Ah ! par exemple, vous, connaître l'amour ! Est-ce que vous avez jamais songé que parfois il n'est et ne peut être que

le dévouement et l'abnégation de soi-même? Qu'est devenue la compagne de votre misère?

— Elle m'a quitté.

— Parce que vous la rendiez trop malheureuse. »

En parlant ainsi Maxime tourna ses regards du côté de la cheminée et y prit un pistolet qu'il arma. Saisi de frayeur, Valentin balbutia d'une voix entrecoupée : « Puisque je n'ai pu vous fléchir, je suis prêt à vous donner réparation. Demain matin je serai à vos ordres. »

Maxime haussa les épaules. « C'est par trop de fatuité et d'impudence! dit-il. Si je croyais que le duel pût être même un semblant de réparation, je me battrais, mais avec quelqu'un d'honorable, et ce ne serait certes pas avec vous. »

Et comme il achevait ces mots, il dirigea la bouche du pistolet vers la poitrine du chanteur. »

« Grâce!... Ne me tuez pas! s'écria celui-ci.

— Ah! ah! vous comprenez donc que j'ai le droit de vous punir? Mais ne craignez rien, misérable! Si je vous avais outragé, vous ne m'épargneriez pas, vous! Fort heureusement, je ne vous ressemble pas. »

Puis il ouvrit violemment la fenêtre et tira dans le jardin. Au bruit de la détonation, un cri déchirant partit de la chambre de Cécile et arrêta net Maxime qui poussait déjà avec fureur Valentin vers la porte. Notre héros profita de ce moment d'indécision et gagna prestement la rue, s'estimant fort heureux d'en être quitte aussi bon marché.

Cécile est évanouie, et quand elle reprend ses sens : « Tu l'as tué ! s'écrie-t-elle avec effroi.

— Non, je l'ai jeté dehors, et vous pouvez aller le retrouver. »

Et sans s'arrêter aux protestations de sa femme, sans vouloir écouter un seul mot de justification, se tordant les bras de désespoir, presque fou, Maxime ne cesse de répéter :

« Maudite soit la richesse ! Elle est la cause de mon malheur. Quelle folie ! Faire venir chez moi, traiter en ami un mendiant, un inconnu ! Me fier au hasard ! Les hommes sont méchants; ils rendent le mal pour le bien. Et les femmes sont toutes hypocrites et perfides. »

Cécile essaye bien de le calmer. Elle a beau confesser qu'elle a eu tort, cent fois tort de ne pas avoir renvoyé Valentin; en vain jure-t-elle qu'elle n'a pas commis d'autre faute, qu'elle est innocente en un mot, Maxime ne croit à rien.

« Les apparences sont contre vous, se borne-t-il à répondre. Le soupçon m'a mordu au cœur. Il faut nous séparer; mais cette séparation se fera sans bruit. Je vous ai trop aimée pour vouloir le scandale et vous rendre ainsi éternellement malheureuse. Séparons-nous donc, et cela à l'instant. Je le veux, je l'ordonne.

— Ah ! je t'en supplie, ne parle pas ainsi. Reviens à toi. J'ai été frivole, inconséquente, mais là s'arrêtent mes torts envers toi. Ah ! je suis assez punie. Ton désespoir me tue. Je ne puis, je ne veux pas

t'abandonner quand tu es si malheureux. Et si tu m'abandonnes, que deviendrai-je ? Je mourrai assurément. »

Maxime, se méprenant sur le sens de ces dernières paroles, réplique avec le ton du plus souverain mépris : « Soyez sans inquétude, Madame. Vous aurez la moitié de ma fortune. »

Cette injure révolte la jeune femme. Courbée jusque-là, elle se redresse fièrement et elle répond : « J'accepterais si j'étais coupable. Je suis innocente et je refuse. Vous me torturez, vous demeurez implacable. Eh bien ! nous nous séparerons et je n'accepterai rien de vous. »

Cette fois Maxime se sent attendri. Il va pardonner ; peut-être vous et moi, cher lecteur, allons-nous en faire autant ; mais Cécile ne nous en donne pas le temps. D'un bond elle entre dans sa chambre, s'y enferme et laisse le billet que voici :

« Si vous aviez eu des torts envers moi, je vous les aurais pardonnés. J'en ai eu envers vous et vous n'avez pas eu pitié de mon repentir.

« Je me retire chez une parente, Mme X***, rue Hautefeuille, n° 54.

« Adieu.

« CÉCILE. »

IX

Après s'être assuré que sa femme habitait chez sa parente, Maxime lui envoya de l'argent. Elle le refusa. Il lui écrivit; mais sa lettre, contenant des reproches, resta sans réponse. Alors il regretta amèrement sa trop grande sévérité, l'ennui s'empara de lui, et à sa vivacité, à son activité succédèrent le découragement et la prostration. Il renvoya ses domestiques, et de tous ses amis il n'en voulut plus voir que deux, Daniel et Christian.

Un dimanche matin, au moment où il attendait son camarade d'atelier, celui-ci lui fit savoir que sa mère étant malade il ne pourrait venir. Ce fut pour Maxime un nouveau sujet de tristesse.

Daniel le vit dans la journée et le trouva si abattu qu'il en fut profondément affecté. Il forma, sans lui en parler, le projet d'aller trouver Cécile et d'amener un rapprochement. Pour cet homme dévoué c'était un supplice de voir que ces jeunes époux, qu'il avait connus si heureux, étaient devenus irréconciliables. Tout en plaignant Maxime, il ne croyait pas à la culpabilité de sa femme.

Il se rendit donc chez Cécile qu'il trouva seule. En entrant, il remarqua une table sur laquelle étaient des lithographies ainsi que des pinceaux et quelques petits godets en faïence, remplis de diverses couleurs. Daniel crut que, pour se distraire, elle coloriait.

Cécile pleura abondamment en revoyant Daniel, et lorsqu'elle lui raconta la douloureuse scène de leur séparation, celui-ci prit chaleureusement la défense de son ami, affirma qu'elle était toujours aimée, et lui dit enfin que, si elle y consentait, il se chargerait de la réconciliation.

Cécile fut prête à accepter cette offre, puis, changeant tout à coup de résolution : « Non, cela est impossible, fit-elle. Il m'a dit qu'il n'aurait plus confiance en moi. »

Toute insistance devenant inutile, Daniel se disposait à partir lorsque, revenant sur ses pas, il ajouta : « Madame, mon amitié pour vous et mon âge m'autorisent-ils à vous adresser deux questions?

— Oh! Monsieur Daniel, si ma tête est légère, mon cœur est resté pur. Parlez sans crainte.

— Avez-vous revu ce... ? Je ne sais quel nom lui donner.

— J'ignore ce qu'il est devenu, il me fait horreur, » répondit-elle avec une expression qui ne laissait aucun doute.

Le cœur du vieillard fut soulagé d'un grand poids. « Maintenant, reprit-il, encore un mot et je vous quitte. Votre mari vous offrait la moitié de sa fortune et vous l'avez refusée. La personne chez qui vous êtes en ce moment peut donc subvenir à vos dépenses ?

— Non ; c'est une veuve qui n'est pas assez riche pour me prendre à sa charge. Elle me donne le logement, mais rien de plus.

— Avez-vous quelques ressources particulières ?

— Aucune. Regardez sur cette table. J'ai repris ma profession de coloriste ; je gagne assez pour vivre ; peu de chose me suffit d'ailleurs. »

Un éclair de joie illumina le visage de l'artiste. Il prit la main de Cécile : « C'est bien, c'est très-bien ! mon enfant, lui dit-il avec effusion. Vous vous souviendrez de ma visite. Au revoir ! »

Et il partit sans attendre sa réponse.

X

Pour la plupart des hommes, c'est une véritable douleur que de quitter la patrie. Les liens de la famille, ceux de l'amitié, se trouvent sinon rompus du moins bien affaiblis, et l'isolement est encore plus cruel en pays étranger que dans le pays natal. Dans les premiers temps on écrit, longuement même ; mais les lettres ne peuvent exprimer tout ce qui se dit dans la conversation. Nombreuses d'abord, les réponses deviennent rares, et enfin on reste sans nouvelles de ceux que l'on a aimés. Sont-ils malheureux, sont-ils morts ? Non. Ils ont oublié celui qu'ils n'entendent et ne voient plus.

Hors de la patrie le langage, le climat, les mœurs, tout paraît singulier et bizarre. Alors les souvenirs ne sont plus que des regrets ; la nostalgie, cette maladie des cœurs aimants, s'empare du pauvre exilé, le tor-

ture; et les plus belles choses il ne les voit que sous les plus sombres couleurs.

Lorsque notre chanteur quitta Paris, il n'éprouva aucune de ces émotions. Cet homme n'était ni bon ni méchant, mais insensible. Il n'avait aucune idée des obligations qu'imposent le devoir et la gratitude. C'est sans réfléchir aux conséquences fatales de ses actes qu'il chercha à se faire aimer de Mme Deville. Aussi les remords ne vinrent-ils troubler en aucune façon la sérénité de sa conscience. Tout au plus eût-il désiré que M. Deville ne fût instruit de rien. Pourtant nous devons ajouter en narrateur fidèle qu'il se sentait humilié d'avoir été chassé de la façon que l'on sait, et voilà tout. Quant à Madeleine, il éprouvait la plus grande satisfaction de n'avoir plus à s'occuper d'elle.

Valentin se rendit à ***, grande et somptueuse capitale, et son arrivée fut précédée d'éloges dans les journaux, ce qui lui fit espérer de brillants succès.

Le soir de son début aucune place ne resta vide. Dès que Valentin parut sur la scène, l'enthousiasme fut tel que, pour chanter, il dut attendre pendant quelques minutes; mais aux premières notes un enrouement subit le força de s'arrêter, et le public, ne se rendant pas compte de cette interruption, se mit à murmurer contre celui qu'il venait d'acclamer si bruyamment. Valentin se troubla et voulut néanmoins continuer. Hélas! il ne fut pas plus heureux dans cette seconde tentative. Les efforts qu'il fit déterminèrent un subit mal de gorge; sa voix devint criarde et fausse, et il fut impitoyablement sifflé. Il ne résista pas à ce sanglant

affront ; ses jambes fléchirent, il perdit connaissance et on l'emporta hors de la scène.

Le rideau baissa. Pendant une demi-heure environ le public resta silencieux, puis à ce calme succéda un effroyable tapage. Enfin, le régisseur annonça que le médecin du théâtre venait de déclarer que M. Valentin était atteint d'une laryngite et que la représentation ne pouvait dès lors avoir lieu. L'argent fut rendu au public, et, quelques instant après, la salle était entièrement vide.

Valentin recouvra la santé, mais non la voix. Une indemnité qu'il réclama du directeur ne lui fut pas accordée, et le peu d'argent qui lui restait servit à payer les frais du procès. Il se trouvait donc sans aucune ressource lorsque, émus par sa misère, les acteurs du théâtre sur lequel il devait jouer ouvrirent entre eux une souscription qui lui permit de revenir à Paris.

Nous dirons plus tard ce que devint notre personnage.

XI

Daniel, en quittant Cécile, alla tout droit chez Deville. Il le trouva abattu, souffrant, dévoré par la fièvre. Sa pâleur livide l'épouvanta. Un livre ouvert était sur la table. Maxime le ferma aussitôt, mais cependant pas assez vite pour que l'artiste ne pût en lire le titre. C'était un *Traité sur le Suicide.*

Daniel regarda son ami en dissimulant la douloureuse émotion qu'il éprouvait et se mit à causer de choses indifférentes. Maxime répondit comme un homme dominé par une idée fixe, puis tout à coup il se mit à parler de la mort avec un calme qui terrifia son ami.

« Tout ceci est fort bien, répondit Daniel ; mais je suis venu pour vous demander si vous serez chez vous après-demain mardi, à six heures du soir.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que je viendrai pour causer d'une affaire qui nous intéresse.

— Parlez de suite.

— Non. Je n'en ai pas le temps aujourd'hui. A mardi. »

Et Daniel quitta son ami sans lui raconter l'entretien qu'il avait eu avec Cécile. Il craignit d'augmenter son irritation contre elle, et tout autre que lui eût renoncé à réconcilier les deux époux, tant cela paraissait impossible ; mais dès qu'il s'agissait de rendre service, notre artiste, on le sait, retrouvait une persévérance que rien ne pouvait lasser.

Daniel rentra chez lui en se demandant comment il parviendrait à son but. « Non, s'écria-t-il, cela ne peut durer. J'y mettrai bon ordre. Ah ! c'est aujourd'hui dimanche et je devrais être au Conservatoire pour y entendre la *Symphonie pastorale* du grand maître. Bah ! je la connais, et puis il s'agit bien de musique ! J'ai autre chose de plus pressé. »

Et là-dessus, voilà notre homme qui remet son

paletot, reprend sa canne et va chez Christian. Celui-ci le reçoit d'un air joyeux.

« Votre mère va mieux ? demanda Daniel qui avait deviné la cause de la joie du ciseleur.

— Elle est sauvée, le médecin vient de me l'affirmer; mais je le dois en grande partie à notre voisine.

— Le dévouement de quelques-uns console de l'égoïsme des autres.

— Jusqu'à présent je n'ai pu faire accepter un centime à cette excellente personne. Hier encore elle a failli nous quitter quand je lui ai dit que, gagnant bien ma vie, cela ne me gênerait pas de lui donner un peu d'argent.

— Que fait-elle ?

— Elle est brocheuse et s'est arrangée pour avoir du travail ici, afin de ne pas quitter ma mère. Je passe la première moitié de la nuit auprès de notre malade, et elle l'autre moitié. Dites-moi, Monsieur Daniel, comment ferais-je bien pour lui témoigner ma reconnaissance ?

— Il n'y a rien à faire pour le moment, mon ami. Attendez que l'occasion se présente.

— Ah! parbleu, fit Christian, je sais bien comment je devrai m'acquitter envers Mlle Madeleine Bénard.

— Madeleine! répéta Daniel tout surpris.

— Oui, continua Christian, dès que ma mère sera entièrement rétablie..... »

Daniel se frappa le front et demanda ensuite à Christian : « Puis-je voir votre mère ? »

Christian ouvrit avec précaution la porte d'une autre chambre, marcha sur la pointe du pied et s'approcha, respirant à peine, du lit de la malade. Après s'être assuré qu'elle dormait paisiblement, il revint près de Daniel et lui dit à voix basse :

« Elle dort.

— Et Mlle Madeleine, où est-elle?

— Chez elle, là, sur notre carré. »

L'artiste réfléchit encore et dit :

« Je vois avec plaisir que votre mère est hors de danger. Cela me permet de vous parler de Maxime. J'ai peur qu'il ne succombe au désespoir. Croyez-vous à la culpabilité de sa femme ?

— Non.

— Je pense de même. Voulez-vous m'aider à réconcilier nos amis ?

— De tout cœur. Seulement, cela ne me semble pas facile.

— Puisque votre mère entre en convalescence, vous pourrez sans inconvénient venir après-demain soir chez Maxime. J'y serai. Nous devons tenter un suprême effort pour lui rendre la tranquillité et le bonheur.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous avez dû remarquer que le chagrin avait rendu Maxime irascible et même violent ?

— Oui, et j'en suis affligé.

— Ne craignez ni son irritation ni sa colère. Notre amitié est assez robuste pour y résister. Je compte sur vous.

— C'est entendu. Ma journée faite, je reviendrai ici, et j'irai ensuite chez Maxime.

— Après-demain, reprit Daniel, nous livrerons bataille, et, deux contre un, nous remporterons certainement la victoire.

— Oui, fit Christian en riant, et ce sera le vaincu qui en profitera. Cela ne se voit pas souvent. »

XII

Le mardi suivant, vers les six heures du soir, Madeleine reçut une lettre qu'elle montra à Christian et à sa mère. Un entretien fort animé s'ensuivit, et Madeleine finit par dire :

« Eh bien ! puisque vous le voulez absolument et pour ne pas vous contrarier, j'irai la voir. Cependant je ne l'aime pas. Après tout, si elle me renvoie, il n'en sera que ça. Avouez que c'est une singulière idée de m'avoir choisie pour... Enfin, je ferai ce que je pourrai. Je pars. »

Arrivée au numéro 54 de la rue Hautefeuille : Allons ! du courage, se dit-elle.

En montant les quatre étages, son cœur battait bien fort, mais elle n'hésita pas et frappa.

« C'est vous qui êtes madame Deville ? demanda-t-elle à la personne qui vint lui ouvrir.

— Oui, Madame. Que désirez-vous ?

— Vous parler. Êtes-vous seule ?

— Oui. »

Cécile examina Madeleine avec attention, chercha à se rappeler où elle l'avait vue, puis lui demanda le motif de sa visite.

« Mon Dieu, fit simplement Madeleine, il s'agit de vous et de votre mari. »

Mme Deville répliqua d'un ton glacial :

« Vous vous êtes inutilement dérangée. Nous n'avons pas besoin d'intermédiaire. Si M. Deville veut avoir de mes nouvelles, il n'a qu'à venir lui-même. Et puis, je ne vous connais pas. Comment vous nommez-vous, Madame ?

— Permettez-moi de ne pas répondre à votre question ; l'essentiel est que vous m'écoutiez. Ce n'est pas pour mon plaisir que je suis venue vous trouver, et, sans MM. Daniel et Christian, je ne serais assurément pas ici. »

Ces deux noms impressionnèrent Cécile.

« Suis-je donc méchante ? fit-elle avec des larmes dans la voix.

— Non ; vous êtes malheureuse, et votre mari est encore plus à plaindre que vous. Si vous saviez comme il est changé, comme il souffre !

— C'est sa faute. Puisque, dites-vous, c'est M. Daniel qui vous envoie, il doit se rappeler notre conversation de dimanche dernier. En tout cas, veuillez, je vous prie, me faire connaître le but réel de votre visite. Je suis pressée et j'ai promis pour demain matin un ouvrage qui me demandera toute la nuit. Je n'ai d'autre ressources pour vivre que le travail, et un travail fort pénible encore.

— Absolument comme moi. Vous êtes coloriste et je suis brocheuse. Mais ce n'est pas de cela que je viens vous entretenir. Si j'étais aimée comme vous l'êtes.... »

Une larme coula silencieusement sur la joue de la jeune femme qui reprit avec résolution cette fois :

« Votre mari deviendra fou ou se tuera si vous le laissez seul. Voilà ce que j'avais à vous dire. A-t-il tort ? a-t-il raison ? je n'en sais rien. Je n'ai pas à examiner cette question. »

Cécile subit involontairement l'influence de l'inconnue et ne se sentit pas la force de la renvoyer. Néanmoins, elle voulut la questionner encore.

« Puisque vous ne voulez pas me dire votre nom, ce que je serais en droit d'exiger cependant...

— Oui, Madame, car en ce moment je m'occupe d'affaires qui ne me regardent pas, et je ressemble à une aventurière.

— Je n'ai pas dit cela.

— Vous le pensez ; c'est absolument la même chose.

— Puis-je savoir au moins qui vous a donné mon adresse ?

— Lisez. »

Et Madeleine lui remit une lettre dont elle garda l'enveloppe. Cécile lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Sans vous avoir jamais vue, je connais votre dévouement. Christian m'a tout dit. Un jeune ménage,

auquel je suis attaché comme s'il était de ma famille, est désuni. J'ai tenté une réconciliation et j'ai échoué. Il ne me reste d'autre moyen que de m'adresser à vous. M. Deville est en proie à un marasme, à un découragement tels que je crains qu'il ne se suicide. Vous sentez-vous assez de courage pour aller immédiatement en informer sa femme ? Elle demeure rue Hautefeuille, n° 54. Si elle aime réellement son mari, ce dont je ne puis douter, elle ira de suite le retrouver. Demain, il serait peut-être trop tard.

« Ma signature vous rappellera un douloureux souvenir, et je ne m'abuse pas sur l'étrangeté de ma demande ; mais j'écris à une femme de cœur et je n'hésite pas.

« Recevez, etc.

« DANIEL. »

Pendant quelques minutes, Cécile fut comme affolée et ne put prononcer un seul mot. Puis, elle rendit la lettre à Madeleine qui lui demanda avec une certaine animation :

« Vous ne vous défiez plus de moi, n'est-ce pas ?

— Oh ! non. Qui que vous soyez, emmenez-moi, répondit Cécile en lui prenant convulsivement le bras.

— Où voulez-vous aller ?

— Chez nous, à la Chaussée-d'Antin. Je veux le voir. Nous marcherons vite. Ne me quittez pas, je vous en prie.

— Vous monterez seule ?

— Cela me serait impossible. Vous entrerez avec moi.

— Oui, je comprends. Allons, venez. Ne craignez rien. Vous vous appuierez sur mon bras. J'espère que nous arriverons à temps. Ah ! mon Dieu, voilà que je n'ai pas pensé à me munir de quelques sous pour prendre une voiture. Je suis partie si vite....

— Et moi qui oubliais d'écrire à ma parente pour lui annoncer que je retourne chez mon mari, fit de son côté Mme Deville. Excusez-moi, Madame, je vais avoir fini. »

Chemin faisant, les deux femmes n'échangèrent que peu de paroles. De temps à autre, Cécile jetait un regard à la dérobée sur sa compagne sans parvenir à la reconnaître. La chanteuse des rues avait entièrement disparu sous son costume d'ouvrière. De son côté, Madeleine se disait : Ramener une femme à son mari, dans cette maison où l'on n'a pas voulu me recevoir, la tâche est rude. Cependant, si Mme Deville veut devenir mon amie, je serai payée de toutes mes peines. Pourvu que son mari ne soit pas mort !

Et l'excellente fille oubliait ainsi ses peines pour ne s'occuper que de celles des autres.

XIII

Le même soir, Daniel se rendit chez Deville.

« Je dîne avec vous, lui dit-il. Nous causerons ensuite de l'affaire en question.

— Soit, mais nous irons au restaurant, car je n'ai plus de domestiques.

— Inutile d'aller au restaurant, j'ai commandé le dîner. On nous l'apportera ici. Un homme veuf ressemble à un célibataire ; il prend ses précautions.

— Ah ! que ne suis-je encore célibataire, je serais moins malheureux.

— Il ne tient qu'à vous de ne plus l'être.

— Cela vous plaît à dire. A vous entendre, il semblerait que c'est moi qui aie tort. »

Ce début ne présageait rien de bon.

On apporta le dîner. Maxime mangea à peine, mais il prit deux tasses de café, ce qui n'échappa point à son ami. Ils causèrent de choses indifférentes, et Daniel, qui attendait Christian, regardait à chaque instant à la pendule.

« Ah ! fit-il tout à coup, j'ai oublié de vous raconter une histoire. Vous souvenez-vous de Durantin, celui que vous aviez surnommé l'*Inflexible*?

— Oui. C'est un banquier d'une probité rigoureuse. Il venait à mes soirées. Ce temps-là est bien loin !

— Eh bien ! il n'a jamais pardonné à son fils

quelques pécadilles de jeunesse. Alors le jeune homme s'est marié, et, bien que sa conduite soit absolument correcte, son père n'a pas encore consenti à le recevoir.

— Il a tort. Qui sera indulgent si ce n'est un père?

— Et les maris ne doivent-ils pas l'être aussi?

— Ce n'est pas la même chose. »

Christian arriva à ce moment.

« Vous venez à propos, lui dit Daniel. Maxime soutenait ce paradoxe, qu'un père doit pardonner à son enfant, mais qu'un mari ne saurait pardonner à sa femme.

— Maxime est dans l'erreur. Nous commettons tous des fautes plus ou moins graves, et ceux qui nous aiment doivent être les premiers à les excuser.»

Maxime se leva, regarda Daniel, et d'un ton animé :

« C'est là, sans doute, l'affaire dont vous aviez à m'entretenir? Je le vois, c'est un parti pris. Vous voulez, pour je ne sais quel motif, me faire tenir une conduite indigne de moi. Mais je n'y consentirai pas, dussé-je perdre la seule chose qui me reste, votre amitié à tous les deux.

Daniel essaya de lui répondre. Il ne l'écouta pas et continua ainsi :

« Non, je n'irai pas retrouver ma femme ; non, je ne la supplierai pas de revenir. Elle m'a trahi avec un misérable que j'aurais dû écraser au lieu de me borner à le chasser. Cécile a refusé avec dédain la moitié de ma fortune que je lui offrais. Je lui ai écrit, elle ne m'a

pas répondu. Si c'est de sa part que vous venez, vous pouvez vous retirer. Vienne le jour où me prendra le dégoût de la vie, et je sais bien ce qui me restera à faire. J'ai été dévoué, généreux, et je n'ai trouvé que mensonge et trahison. Les misérables ! »

Épuisé, il retomba dans son fauteuil et sanglota.

Loin de songer à quitter leur ami, Daniel et Christian lui prirent chacun une main, la serrèrent avec effusion, et dès qu'il eut recouvré un peu de calme, Daniel lui dit :

« Nous vous aimons assez pour rester ici malgré vous, s'il le faut. Êtes-vous maintenant en état de m'entendre?

— Que pouvez-vous me dire?

— Rien qui ne soit vrai. Avant-hier, j'ai rendu visite à Mme Deville et je l'ai trouvée occupée à travailler. Je lui ai rappelé combien vous l'aviez aimée et j'ai ajouté que vous l'aimiez toujours.

— Vous pouviez vous en dispenser. Elle m'est indifférente.

— Si votre femme ne vous inspirait plus aucune sympathie, vous ne seriez pas aussi désolé. »

Maxime garda le silence.

« Mme Deville t'aime, elle aussi, ajouta Christian.

— La preuve?

— La preuve? Je vais te parler franchement. Tout d'abord j'ai compris ton indignation et les reproches que tu as adressés à ta femme. J'ai compris encore votre séparation. Mais, à présent, ton animosité est inexplicable. Cécile travaille ; elle n'a cessé de se bien

conduire ; elle a expié ses torts. C'est l'amour-propre seul qui, vois-tu, vous empêche l'un et l'autre de faire le premier pas. »

Pendant que Christian parlait, Daniel devenait de plus en plus anxieux. Mme Deville ne vient pas, se disait-il ; elle n'aura voulu se prêter à aucun accommodement. Christian, au contraire, prenait espoir en voyant que Maxime l'écoutait sans colère. Il continua donc :

« Lorsque nous travaillions ensemble, tu étais toujours le premier à apaiser les querelles entre camarades. Tu es devenu riche et ton excellent cœur n'a pas changé. Est-ce vrai ? Et lorsqu'il s'agit de l'être que tu aimes le plus au monde, tu te montres injuste, haineux ! Et tout cela pour une faute qui t'a paru et devait te paraître grave, mais qui n'était, tu le sais aujourd'hui, qu'une légèreté sans conséquence. Ah ! mon ami, s'il est vrai que nous ayons tous besoin d'indulgence, pourquoi persistes-tu dans un aussi implacable ressentiment ? »

C'était là un langage inspiré par l'amitié, et Maxime le comprit.

« C'est à elle de revenir et non à moi, fit-il avec émotion.

— Mais si elle revenait, que feriez-vous ? ajouta Daniel.

— Ce que je ferais ?... »

Un coup de sonnette les interrompit. Christian alla ouvrir et revint dire à Maxime qu'une dame demandait à lui parler.

« Fais-la entrer, s'écria Deville qui crut que c'était sa femme. Ah! ce n'est pas elle! Encore une déception, » ajouta-t-il en voyant entrer Madeleine, qu'il ne reconnut pas d'abord.

— Monsieur, dit l'ouvrière en s'adressant à Maxime, ma présence ici doit vous sembler étrange; mais peut-être m'excuserez-vous quand je vous en aurai fait connaître la cause. »

Maxime fit un signe de tête qui voulait dire : Continuez, bien que tout cela m'ennuie.

« Depuis longtemps, je suis votre obligée; je ne l'ai pas oublié et je viens acquitter ma dette.

— Quelle dette? Vous ne me devez rien. Je ne comprends pas, grogna Deville que l'impatience gagnait visiblement.

— Pardon encore une fois, Monsieur; ma dette payée, je partirai.

« Un jour, il y a longtemps de cela, un chanteur et une chanteuse des rues eurent l'honneur d'être appelés ici, dans ce salon. L'un d'eux, après avoir été complimenté par vous sur sa belle voix, fut invité à revenir. Cet homme revint en effet, et alors commença pour lui une vie toute nouvelle. Sages conseils, bons exemples, leçons de son art, rien ne lui manqua. Chaque jour on lui prodigua les marques de l'intérêt le plus vif et le plus vrai. Pour le faire arriver à cette fortune rêvée par tous les artistes,—un engagement dans un grand théâtre,—tous les obstacles furent aplanis. Et, un jour, il arriva à cette fortune inespérée. Hélas! je n'ose dire de quelle façon vous avez été récompensé.

— Silence! » hurla Maxime d'une voix de tonnerre, les yeux hagards, les bras tendus en avant comme s'il avait voulu repousser une horrible apparition.

Interdite d'abord, presque terrifiée, Madeleine reprit cependant :

« Je n'ai plus qu'un mot à dire, Monsieur; daignez m'entendre jusqu'au bout. J'étais heureuse du bonheur de cet homme fatal, comme si vos bienfaits se fussent adressés à moi personnellement. Mais vous ne deviez pas vous en tenir là. Vous saviez que votre protégé n'était pas marié, et, dans mon intérêt autant que dans le sien, vous mîtes une insistance particulière à lui faire comprendre qu'il devait me donner son nom. Il refusa, comme d'ailleurs il fallait s'y attendre. Mais qu'importe! c'était là un service que je ne pouvais, que je ne devais pas oublier.

— Mais où voulez-vous en venir avec cette interminable histoire? demanda Maxime sensiblement radouci.

— A ceci, Monsieur. Votre généreuse intervention pour me retirer de l'avilissement devait un jour trouver sa récompense. Ce jour est venu. Voici votre femme. Je vous la ramène.

— Cécile! vous me rendez Cécile. Mais où est-elle? je ne la vois pas.

— Là, » fit Madeleine en indiquant du doigt la porte par laquelle elle était entrée.

A ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas et un double cri se fit entendre : « Maxime! Cécile! »

Le lecteur devine sans peine les larmes, les sanglots, les éclats de rire, les embrassements, les transports qui accompagnèrent cette réconciliation inespérée.

Nous n'appuierons donc pas plus qu'il ne faut sur les manifestations plus ou moins extravagantes du bonheur de nos amis. Laissons-les à leurs doux épanchements et voyons ce que deviennent les autres personnages de cette trop véridique histoire.

Madeleine, toute préparée qu'elle fût à la scène dont nous venons d'être témoins, en ressentit une vive émotion. « Bien! bien ! disait-elle. C'est comme cela que je voulais les voir. Et maintenant que mon rôle es fini, je vais me retirer. Mais avant je vous prierai, Monsieur Daniel, et vous aussi Monsieur Christian, d'expliquer à M. Deville ce qui, dans mon discours, aura pu lui paraître obscur ou incomplet, et particulièrement comment et par qui j'ai été envoyée auprès de sa femme.

— Oui, oui, nous lui expliquerons tout cela, firent ensemble les deux amis. Mais que faisons-nous ici maintenant ? ajouta Daniel. Suivons l'exemple de Madeleine, retirons-nous aussi. Décidément, les femmes ont cent fois plus de délicatesse et de tact que les hommes. En ces sortes de choses, nous ne sommes que des butors. »

XIV

Christian était devenu amoureux de Madeleine; il lui proposa de l'épouser. Elle refusa net. Sans se rebuter et en présence de sa mère qui s'était attachée à Madeleine, il renouvela sa demande. Madeleine refusa encore, en opposant mille raisons qu'il trouva plus mauvaises les unes que les autres : ainsi elle avait mendié dans les rues; il ferait mieux d'épouser une jeune fille exempte de reproches; elle avait deux ans de plus que lui; elle ne savait pas ce que sa famille était devenue; elle ne voulait pas se marier, et bien d'autres choses encore.

« Mauvaises raisons que tout cela! répondait Christian; vous avez sauvé ma mère, vous avez rendu le bonheur à mes amis, vous êtes devenue une bonne et vaillante ouvrière; vous êtes courageuse, dévouée; la chanteuse des rues n'existe plus, je vous aime.

— Eh bien! moi aussi, » dit Madeleine après avoir interrogé du regard la mère du ciseleur.

Si certaines noces sont ennuyeuses et d'autres tristes, celles de Christian et de Madeleine furent des plus gaies. Il y avait bien Maxime et Cécile qui manquaient à la fête. Mais, après leur réconciliation, ils étaient partis pour la Suisse. Il eût fallu attendre trois mois encore. Trois mois, ce n'était rien pour Madeleine qui aurait été heureuse de ne se marier qu'au retour de

ses amis; mais, pour Christian, trois mois c'était l'éternité; il ne voulut consentir à aucun ajournement, et nous voilà en pleines noces.

A la fin du dîner, la mariée fut, suivant l'usage, priée de chanter.

« Je n'ai jamais été aussi heureuse qu'aujourd'hui, répondit-elle en embrassant la mère de Christian, placée à côté d'elle. Je ne sais que des chansons tristes, et si je les disais, je craindrais d'avoir envie de pleurer.

— Madame a raison. N'insistez pas, » ajouta Daniel.

Nous sommes à Fontenay-aux-Roses, dans un salon vitré, donnant sur un grand jardin. Le temps est magnifique. On fête vigoureusement les plats et les bouteilles.

Un musicien ambulant entre dans le jardin. Son chapeau déformé et crasseux, son paletot de couleur fauve et veuf de la plupart de ses boutons, ses souliers éculés, sa longue barbe et ses cheveux en désordre, tout enfin décèle la misère. Cet homme paraît plus âgé qu'il ne l'est réellement.

Après avoir joué du violon, il veut chanter un morceau d'opéra et ne peut y parvenir; sa voix rauque, éraillée, fait peine à entendre. Il n'achève pas et tend son chapeau.

Madeleine, placée au milieu de la table, tourne le dos au jardin et ne peut voir le mendiant; mais elle croit reconnaître sa voix et ressent un affreux serrement de cœur. Pourtant elle n'ose se retourner.

Daniel, qui se trouve en face d'elle, reconnaît aussi le joueur de violon et se dit à lui-même : C'est lui, c'est l'Ingrat. Quelle punition !

Un garçon de salle vient dire tout bas à la mariée : « Le mendiant se recommande à vos bontés et prétend que cela vous portera bonheur. Il est un peu en ribote et voulait entrer. Je m'y suis opposé. »

Madeleine a peur, fouille vivement dans son porte-monnaie, en tire une pièce de vingt francs, et la remet au garçon, en disant : « Donnez-lui ceci, à la condition qu'il parte de suite. »

Le mendiant bourre une pipe en terre dont le tuyau est cassé et crie ensuite d'une voix nasillarde : « Merci bien ! Messieurs, Mesdames. »

Après quelques instants d'hésitation, Madeleine regarde dans le jardin, mais le mendiant est parti.

Sauf Daniel et Madeleine, personne n'a reconnu Valentin.

En sortant, notre homme regarde la pièce d'or et dit avec amertume : « Tiens ! encore une. C'est la troisième. Je n'aime pas cette monnaie-là. » Puis il entre chez un marchand de vin, y boit coup sur coup deux verres d'absinthe et les paye avec la pièce qu'il vient de recevoir.

La noce se termine par un bal qui dure jusqu'au jour.

Daniel part à minuit, en disant aux mariés qui veulent le retenir : « A mon âge, il ne serait pas raisonnable de rester plus longtemps. Votre union m'a rendu tout joyeux, et, si je restais, j'aurais peur de

devenir maussade. La musique que je viens d'entendre m'a donné sur les nerfs. »

Celui qui eût suivi Daniel aurait pu le voir frapper de sa canne le sol du jardin en s'écriant : « O Tolbecque, Musard, Strauss, chers et véritables artistes, quel serait votre désespoir si vous entendiez ce charivari! Vos successeurs n'ont pu composer que des sauteries bonnes pour des sauvages. Il faut être jeune et ne rien connaître en musique pour croire que ce sont là contre-danses et valses de bon aloi. Et cependant ces jeunes gens s'amusent tout de même, et si je n'avais que vingt ans, je ferais comme eux. »

Ici Daniel fit une pause, puis il reprit avec un accent d'ironie étrange :

« Par Jupiter, père des dieux et des hommes ! comme disaient les anciens, je crois que je viens de commettre une prosopopée. Mais toute belle qu'elle soit, cette figure de rhétorique est-elle bien à sa place? En quoi remédiera-t-elle au mauvais goût dont tout à l'heure je me plaignais avec tant de raison? S'il est vrai que les bonnes traditions s'affaiblissent tous les jours, et s'il est non moins vrai que j'aie vainement réagi contre cet affaissement de l'esprit musical, qu'ai-je besoin d'attendre plus longtemps pour en prendre crânement mon parti ? Eh ! oui, sans doute, il viendra des temps où toutes choses, la musique comme le reste, seront remises en leur place. Mais quand? Au train dont je vois tout cela marcher, je risque fort de ne voir poindre ce jour fortuné qu'après la résurrection du chat que j'ai perdu l'année

dernière. Résigne-toi, mon pauvre Daniel ; résigne-toi, c'est le parti le plus sage, crois-moi. »

Cher lecteur, nous laisserons, si vous le voulez bien, notre vaillant artiste bavarder tout à son aise, et nous reprendrons notre course vers la fin de cette histoire que fort heureusement vous trouverez cinquante-deux lignes et demie plus loin.

XV

Le lendemain de leurs noces, les nouveaux mariés reçurent la lettre suivante, venant de Schaffhouse :

« Mes amis,

« Hier, nous avons souvent pensé à vous et partagé votre bonheur. Nous vous devons d'avoir recouvré le nôtre. Dès que nous serons de retour à Paris, ce qui ne tardera pas, vous aurez notre première visite.

« Nos chagrins, en nous donnant la preuve de votre inaltérable amitié, de votre infatigable dévouement, ont produit un double résultat. Toi, Christian, tu as épousé la femme que tu désirais. Vous, Madeleine, — permettez-moi de vous nommer ainsi désormais, — vous méritiez d'avoir Christian pour mari, et vous l'avez. »

Et plus loin :

« Le peu de bien que j'ai fait, c'est follement,

c'est au hasard, je n'en disconviens pas, et j'ai été trompé.

« Mais suis-je en droit de crier à l'ingratitude et de rester insensible aux douleurs dont, hélas! je serai plus d'une fois encore le témoin peut-être impuissant? Non. Seulement, à l'avenir j'agirai avec plus de réflexion et de sage réserve.

« Avec des amis tels que vous, il ne saurait être question de cet esprit de conduite. Qu'ai-je fait d'ailleurs jusqu'à présent pour vous et pour Daniel, cet artiste non moins grand par le cœur que par le talent, pour vous tous, en un mot, qui m'avez rendu à moi-même, au devoir et au bonheur? Rien, n'est-ce pas? Mais je sais ce que me conseille ma reconnaissance, et encore plus mon amitié. Je serai digne de vous.

« A bientôt et à vous de cœur.

« MAXIME DEVILLE. »

Et plus bas :

« J'embrasse Madeleine.

« CÉCILE. »

Christian montra cette lettre à Daniel qui, après l'avoir lue, fit cette réflexion :

« Maxime n'a oublié qu'une chose, c'est de parler de la joie que nous ressentons en le sachant heureux.

— C'est vrai; mais il dit que je suis richement

récompensé, répondit Christian en regardant Madeleine.

— Et moi donc? » fit celle-ci avec un aimable sourire et en rougissant.

Comment, dira-t-on, c'est en rougissant que Madeleine reçut ce compliment?

Eh! oui, cher lecteur, vous l'avez dit. Madeleine, la chanteuse des rues, était morte depuis longtemps, et de sa chrysalide était sortie *l'ouvrière*, c'est-à-dire la femme régénérée par le travail.

OR ET FLEURS

À

La Famille A. SACLÉ

OR ET FLEURS

I

A l'extrémité du faubourg Saint-Martin habitait un jeune ménage qu'aucune querelle n'était encore venue troubler. Depuis deux ans environ qu'ils avaient dit *oui*, les nouveaux mariés n'avaient jamais exprimé qu'un regret, celui de ne pas avoir un petit enfant qui leur sourît et bégayât leur nom.

Le mari, Lucien Roland, ouvrier couvreur, se rendait de grand matin à son travail, et lorsque sa besogne ne l'éloignait pas trop du logis, il rentrait à heure fixe.

Il n'avait pas voulu que sa femme, qui était couturière, allât en journée. Marguerite s'occupait donc à la maison tout en exerçant son métier. Aussi, tout y était propre, rangé. Le souper, toujours préparé à point, était d'habitude vigoureusement fêté; puis on se racontait les événements de la journée.

Le dimanche, pendant la belle saison, nos jeunes

gens prenaient gaiement leur volée. Ils connaissaient tous les bois des campagnes environnantes, et là, bras dessus bras dessous, ou courant l'un après l'autre comme des enfants en récréation, ils cueillaient des fleurs et des herbes que l'on conservait aussi longtemps que possible dans de petits vases, — non de Baccarat, de Sèvres ou de Bohême, mais en faïence ou en porcelaine commune. — Ces modestes fleurs, ces herbes des champs, Marguerite les appelait *sa récolte*.

Le métier de couvreur est dangereux. De là pour Marguerite d'horribles angoisses quand son mari rentrait en retard, surtout dans les premiers temps du mariage. « Tu es jeune, robuste, adroit, lui disait-elle souvent; tu devrais changer de métier. En peu de temps, tu en apprendrais facilement un autre. Je serais plus tranquille si tu travaillais dans un atelier... Quand tu pars le matin, vois-tu, j'ai peur de ne pas te revoir. »

Un soir qu'elle insistait, Lucien lui répondit :

« Tout ce que tu voudras, mais pour cela, non. J'aime mon métier et je ne le quitterai pas. Il est périlleux, c'est vrai. Après tout, on meurt quand on doit mourir ; le métier n'y fait rien. Il n'y a pas que des couvreurs au cimetière. Pour ce qui est de m'enfermer dans un atelier, jamais ; on y étouffe, et rien que d'y penser j'en ai la peau de poule. Autant vaudrait me porter de suite au Père-Lachaise.

— Je ne t'en parlerai plus alors, et je tâcherai d'être raisonnable.

— Si tu savais, ma petite femme, comme c'est gai d'être perché sur les toits, bien haut, en plein air, de respirer librement, de regarder le ciel de près et les oiseaux voler, de chanter ou de rire s'il en prend envie, sans que personne vous gêne ! Nous avons bonne mine et de la santé à revendre. Ceux qui travaillent dans des espèces de cages sans air, n'ayant pas de place pour se remuer, ont des teints de papier mâché, des cheveux gris à trente ans. Ils me font de la peine quand je les examine de près. Oui, ma bonne Marguerite, je resterai couvreur.

— Je comprends tout ce que tu me dis là, mais...

— Les dégringolades, n'est-ce pas?

— Eh bien ! oui.

— Rassure-toi. Dès que le terrain ne me paraît pas solide, je me sers des échelles et des cordes. Si l'on trébuche, si l'on glisse, les amis sont là qui vous rattrapent par les pieds, par les bras, par la tête. Bast ! nous nous protégeons et nous nous secourons les uns les autres. »

Presque tranquillisée, Marguerite, à partir de cette causerie, attendit assez patiemment la rentrée de son mari.

Cependant, un samedi, huit heures venaient de sonner et notre homme n'était pas revenu. — Sa journée finit à six heures, c'est jour de paye, se disait Marguerite en poussant de gros soupirs ; que peut-il bien faire si tard? Lui serait-il arrivé malheur? Mes tristes prévisions se seraient-elles vérifiées ! Et la pauvre femme mit le couvert comme d'habitude sur la

petite table en chêne luisante comme un miroir, puis elle se remit à la couture en jetant un coup d'œil effrayé sur le coucou. — Comme les aiguilles marchent rapidement, reprit-elle à haute voix ; et ce balancier, on dirait qu'il marque, par son effroyable cadence, une sorte de glas funèbre ; chacun de ses coups m'atteint au cœur. Allons à la fenêtre. Au loin, il lui semble apercevoir son mari ; mais c'est une illusion. Quelqu'un monte l'escalier. — Si c'était lui ! Elle ouvre la porte : mais c'est un voisin qui rentre. Enfin elle descend dans la rue, fait quelques pas à droite, à gauche, et ne voyant pas Lucien, elle remonte découragée. — Il a pourtant emporté sa montre ce matin ! fit-elle d'une voix éteinte, et une grosse larme roula sur sa joue.

Il semblait aussi que le ciel se fût mis de la partie pour augmenter les angoisses de Marguerite. On était au mois de juillet, la chaleur du jour avait été accablante et un orage violent allait éclater. Déjà quelques éclairs rouges, bleus, violacés, déchiraient de gros nuages noirâtres ; le tonnerre faisait entendre sa grande voix, le vent soufflait et de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Marguerite posa une petite lampe sur la cheminée, ferma les fenêtres et laissa la porte ouverte. Quand neuf heures sonnèrent, elle se sentit défaillir et retomba sur sa chaise en pleurant à chaudes larmes.

— Peut-être s'amuse-t-il avec ses camarades, se disait-elle ; c'est jour de paye... Non ! Lucien ne boit pas, et puis il sait que je l'attends... Affreux métier !

Ma mère me l'avait bien dit!... Sans doute il est blessé, tué peut-être. On l'aura porté à l'hospice et on n'ose venir me le dire. Ah! s'il en réchappe, il ne sera plus couvreur, je le jure. Mais, hélas! il est mort, et bien mort cette fois.

Cette dernière pensée fit frissonner la jeune femme. Elle perdit connaissance. Dix heures sonnaient à ce moment, et la lampe s'éteignait.... faute d'huile.

II

Qu'est devenu Lucien?

Plus privilégiés que Marguerite, nous le voyons courir à toutes jambes, et, pour détaler de cette façon, il doit avoir d'excellentes raisons. D'abord il est tard, et notre homme pressent les inquiétudes de sa femme; ensuite, la pluie tombe à torrents et il ne veut en recevoir que le moins possible. Il est vrai que du quartier Montparnasse au haut du faubourg Saint-Martin, le chemin est assez beau; mais il est long, surtout lorsqu'on le fait à pied. — Dépêchons, se disait-il; la nuit est venue. Marguerite doit s'inquiéter. Je ne pouvais revenir plus tôt. Il y a du nouveau. Va-t-elle être contente! Et, tout joyeux, il doublait le pas.

Arrivé devant la maison, il leva les yeux vers les fenêtres, et, n'y voyant pas de lumière, il tressaillit. — Serait-elle allée à ma rencontre? Est-elle couchée,

malade ? Et le voilà qui monte, ou plutôt qui grimpe l'escalier en appelant sa femme. Fort heureusement que Marguerite revenait à elle en ce moment. Elle reconnut la voix. « Me voici, Lucien, me voici! fit-elle en se traînant vers l'escalier.

— Ah! Dieu soit loué! Cette porte ouverte, l'obscurité de cette chambre, ce silence de mort, tout cela était inquiétant. Que t'est-il donc arrivé, ma pauvre Marguerite?

— Rien, mais absolument rien. Et toi, te serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Non, ma foi, bien au contraire. Ah ça! qu'y a-t-il donc? Es-tu indisposée?

— Non, fit Marguerite avec embarras. Je m'étais endormie. Sais-tu l'heure qu'il est ?

— Neuf heures, parbleu! et tout au plus encore.

— Vraiment ! Tiens, regarde. L'horloge marque dix heures et demie. Mais ne parlons pas de tout cela. Change plutôt de vêtements et mets ta blouse. Tu es trempé jusqu'aux os.

— Ma petite femme, vous me faites la moue, Dieu me pardonne, et tout cela parce qu'une fois on rentre plus tard que d'habitude. Écoute donc. Nous n'avons été payés qu'après sept heures; ensuite, j'ai régalé les amis.

— Oh! oui, c'était bien nécessaire de perdre ton temps et de dépenser notre argent, répondit-elle avec une pointe d'aigreur.

— Je ne pouvais faire autrement, parce que... »

Marguerite ne put réprimer un mouvement de dépit.

« Tu ne manges pas? reprit Lucien.

— Non; je n'ai pas faim.

— Ni moi non plus.

— Comme tu voudras. »

Lucien essaya encore d'apaiser sa femme : « Voyons, dit-il avec douceur, suis-je un paresseux, un dépensier? Est-ce que je ne te rapporte pas tout ce que je gagne? Est-ce que je ne t'aime pas?

— Tu ne me l'as guère prouvé aujourd'hui.

— Si tu ne veux pas m'entendre, je ne dirai plus rien. J'espérais te rendre contente en t'apprenant que.... Dis donc, Marguerite, je t'ai acheté un bouquet. Tiens! où diable est-il ce bouquet? Je te l'ai donné, n'est-ce pas?

— Tu ne m'as rien donné du tout, pas même ta paye.

— Comment! en arrivant, je ne t'ai pas donné de bouquet?

— Puisque je te dis que non! Tu me racontes des histoires qui n'ont pas le sens commun. Si tu n'as pas faim, couche-toi. Pour moi, je vais me remettre à travailler jusqu'à ce que j'aie envie de dormir. »

La voix de Marguerite avait pris le ton de la colère, et Lucien, ne sachant plus à quel saint se vouer, regardait sous la table, sur la cheminée, sur la commode, partout enfin. Ne voyant pas les fleurs, il frappa du pied en s'écriant : « Je ne suis ni fou ni en ribote pourtant, et je suis sûr de t'avoir acheté un bouquet. Je l'aurai perdu en courant. » Puis, il ajouta en se radoucissant :

« J'ai été augmenté et je t'apporte trente-cinq francs, trois pièces de cent sous et une pièce d'or. Tu t'achèteras un chapeau. Quand on est augmenté on régale les camarades; c'est l'usage, à moins de passer pour un pleutre. Prends donc ma paye, je ne garde que les sous pour acheter du tabac.

— Et les vingt francs? répliqua Marguerite avec vivacité et après avoir compté l'argent. Tu ne me donnes que les grosses pièces. Je n'ai presque pas d'ouvrage, nous venons de payer le terme, et quinze francs pour vivre à deux pendant toute une semaine, ça n'est pas lourd. Je mangerai du pain sec plutôt que de prendre à crédit. »

Lucien devint pâle, mais se remettant aussitôt :

« Allons, dit-il en s'efforçant de sourire, tu veux plaisanter. Ne te moque pas de moi, ma petite femme. Il y a une pièce d'or. Si je t'ai fait attendre, ce n'est pas ma faute.

— Il n'y a que quinze francs; compte toi-même. »

Soutenir le contraire était impossible, et Lucien n'eut d'autre ressource que de fouiller encore dans ses poches sans y rien trouver que de la monnaie de billon. D'un ton désespéré il s'écria alors : « J'ai perdu la pièce aussi!

— Je n'en crois rien.

— Tu as tort de ne pas le croire. En courant, le bouquet sera tombé, et la pièce aura sauté de ma poche. C'est un petit malheur.

— Tout cela est bien singulier. Et puis, qu'as-tu besoin de me dire des mensonges et de me parler

d'augmentation de paye et de bouquet? Ce qui est certain, c'est que tu n'es rentré qu'à dix heures et demie et que tu ne m'as rapporté que quinze francs.

— Encore une fois, Marguerite, je t'ai dit la vérité. Je n'ai pas pour habitude de mentir. Ah! que tu es mal disposée ce soir!

— Oui, je suis de mauvaise humeur, et il y a de quoi. De deux choses l'une, ou tu n'as pas travaillé tous les jours, ou tu as dépensé les vingt francs à je ne sais quoi et avec je ne sais qui. Un mari reste à la maison quand il n'a pas d'ouvrage; s'il en a, il doit rentrer sa journée finie, et cela sans s'attarder d'une minute.

— Mais c'est abominable de me traiter ainsi! Tu es folle! exclama Lucien.

— Folle tant que tu voudras, continua Marguerite; mais en t'attendant, j'ai pleuré, je me suis trouvée mal, je te croyais mort. Et tout cela pendant que tu t'amusais chez le marchand de vin. Si tu m'aimais, tu ne me rendrais pas aussi malheureuse! »

Divers sentiments agitaient Marguerite. Persuadée que son mari avait acheté un bouquet, elle ne pouvait croire qu'il l'eût perdu, et cet argent qui manquait confirmait ses soupçons. De là un peu de jalousie. En second lieu, elle sentait le vide que ferait dans son ménage la perte de ces vingt francs. Ses accusations et l'aigreur de ses réponses étaient donc fort excusables, surtout si l'on considère que, dans un ménage d'ouvriers, vingt francs sont une grosse somme, et que pour les gagner il faut du temps et un rude labeur.

L'orage avait repris avec violence, les éclairs se croisaient en tous sens, le tonnerre ébranlait la maison; mais nos jeunes gens, entièrement absorbés par leur querelle, ne s'en préoccupaient nullement. Cet effroyable fracas était pourtant la véritable image de leur esprit et de leur cœur: même agitation et même impétuosité.

Jamais Lucien n'avait vu sa femme aussi irritée, aussi intraitable. Consterné, atterré, il continuait à chercher machinalement dans ses poches, en regardant avec tristesse Marguerite qui, retirée dans un coin de la chambre, ne cessait de pleurer. Une dernière fois il tenta de lui faire entendre raison; il n'obtint que cette réponse: « Tu n'as pas gagné trente-cinq francs, et si tu as acheté un bouquet, tu l'as donné à une autre. Ah! je sais bien qu'il y en a de plus jolies que moi.

— Marguerite, répliqua Lucien à bout de patience, vous ne m'aimez plus. Il n'est pas nécessaire d'inventer des prétextes pour me le faire voir. Je ne vous ai pas forcée à m'épouser. Si j'avais des torts, je les avouerais, mais je n'en ai aucun. Je ne chercherai donc pas à m'excuser plus longtemps, je ne chercherai pas davantage à vous convaincre. Quittons-nous; nous éviterons ainsi des querelles qui feraient de notre ménage un enfer. D'ailleurs, nous n'avons pas d'enfant. Rien ne nous empêche de prendre chacun de notre côté. »

Déjà Lucien se dirigeait vers l'escalier, lorsque, prompte comme l'éclair qui à ce moment teignait de

tons blafards la modeste chambre, Marguerite lui barra le passage, et lui mettant la main sur la bouche : « Tais-toi, Lucien, tais-toi, fit-elle d'une voix suppliante. C'est affreux ce que tu dis là. Si tu pars, je me jetterai par la fenêtre. L'inquiétude, l'orage m'ont bouleversé l'esprit. Je ne savais plus ce que je disais. J'ai eu tort. Ne m'en veux pas, je t'en prie.

— Eh ! non, je ne t'en veux pas, répondit Lucien qui ne demandait pas mieux que de se réconcilier. Le diable s'est mêlé de nos affaires aujourd'hui quoique je ne m'occupe guère des siennes. Soupons ; l'appétit m'est revenu.

— Et à moi aussi. »

Pendant le repas, la conversation revint involontairement sur le même sujet. « C'est drôle tout de même, dit Lucien en riant. Le bouquet, je l'avais mis sous ma vareuse, afin de le garantir de la pluie, et en courant j'ai pu le perdre ; mais, quant à la pièce d'or, je n'y comprends rien... Voyons, j'ai dépensé vingt-quatre sous pour deux litres payés aux amis. Les roses m'ont coûté — au fait, je ne le dirai pas, — et je les ai payées en gros sous. Je n'ai rien dépensé pour autre chose, puisque je ne me suis arrêté qu'au marché aux Fleurs.

— Ne parlons plus de cela, répliqua Marguerite. Nous n'en mourrons pas. J'ai un joli bonnet et je puis bien attendre encore pour m'acheter un chapeau. Il est minuit passé, reposons-nous.

— Je le veux bien. Nous en avons besoin l'un et l'autre. »

En mettant son gilet sur une chaise, Lucien le laissa tomber par terre. « Ah! par exemple, s'écria-t-il, c'est bizarre! Il me semble avoir entendu comme le choc d'une pièce de monnaie contre le plancher.

— Est-ce bien possible! Mais ce gilet est peut-être celui dont les poches étaient mauvaises et que je t'ai raccommodé hier? fit Marguerite.

— Oui. »

Elle le ramassa, le retourna en tous sens et s'écria :

« La voilà cette maudite pièce, je la tiens. Elle s'était glissée dans la doublure que j'avais mal raccommodée sans doute. » Et après l'avoir retirée, elle la posa sur la table en riant et en disant à son mari : « Bats-moi, si le cœur t'en dit; je ne me fâcherai pas, car je n'aurai que ce que je mérite. »

Lucien embrassa sa femme. Un instant après, il remit sa vareuse.

« Tu te rhabilles? demanda Marguerite d'un air étonné et en ouvrant ses grands yeux noirs.

— Mon Dieu, oui. Je vais me promener. Viens-tu avec moi?

— Où ça, à pareille heure?

— Pas bien loin. Cependant, si tu préfères rester... »

Elle fit un signe négatif.

« Alors donne-moi la lampe et partons. »

En descendant les cinq étages, Lucien examinait chaque marche sans mot dire et avec un soin extrême, ce qui intriguait singulièrement Marguerite. A la der-

nière, il poussa un cri de joie : « A deux de jeu, Marguerite ! Tu as retrouvé la pièce, et moi je retrouve... Vois donc ! »

C'était le petit bouquet de roses tout frais, parfaitement conservé et enveloppé dans une feuille de papier blanc.

« Eh bien ! reprit Lucien, une autre fois auras-tu confiance en moi ?

— Oh ! oui. Sois tranquille, mon ami, la leçon me profitera.

— Et à moi aussi. Quand je payerai à boire aux camarades, ce sera à l'heure du déjeuner, mais jamais le soir. »

Nos jeunes gens remontèrent lentement, en marchant sur la pointe du pied, de peur de réveiller les voisins, et lorsqu'ils furent rentrés dans leur chambre, Marguerite posa le bouquet à côté de la pièce d'or ; puis, comme si elle eût été seule : « Toi, dit-elle, en s'adressant à la petite pièce jaune, je te changerai demain. Je ne veux plus te voir. Et toi, ajouta-t-elle en baisant le bouquet, quand tu seras fané, je conserverai tes feuilles. »

Lucien écoutait avec ravissement ce monologue, quand tout à coup la jeune femme, se rapprochant, lui dit à voix basse : « Lorsque notre enfant sera grand...

— Que dis-tu là, Marguerite ?

— Pas si fort, notre voisine est malade. Quand notre garçon sera grand, tu lui raconteras qu'un soir d'orage, bien tard, sa mère perdit la tête en t'atten-

dant et que... Non, non, tu ne lui raconteras rien. Le petit drôle serait bien capable de me faire des reproches et de ne plus écouter sa mère. »

Le tonnerre avait cessé de faire entendre ses roulements, les étoiles brillaient du plus vif éclat, le ciel était splendide, tout présageait une journée superbe pour le lendemain dimanche.

III

Le lendemain donc, ou pour mieux dire le même jour, dès huit heures du matin, Lucien et Marguerite pillaient le bois de Vincennes : fleurs, herbes, arbustes, ils cueillaient, arrachaient tout ; ils auraient emporté même les arbres.

Chaque fois que sa femme marchait trop vite ou voulait courir, Lucien la retenait en lui disant: « Non pas, non pas ! Songe au bébé ; il faut qu'il soit aussi solide que son père.

— Et bon comme lui. Allons ! prends tous les bouquets et donne-moi le bras. »

De nombreuses tempêtes, d'horribles tourmentes agitent et rendent douloureuse l'existence des pauvres gens ; mais parfois aussi de chauds et doux rayons de soleil pénètrent jusqu'à eux, et ce n'est que justice. Pourquoi ces instants de bonheur et de joie sont-ils si courts et surtout si rares ?

LETTRE A CHARLES VINCENT

LETTRE A CHARLES VINCENT

Mon Ami,

Tu as paru surpris de la publication du présent livre, et, avec ta franchise habituelle, tu as dit :

« Ceux qui, comme moi, ont connu l'homme et l'écrivain... ont dû éprouver un étonnement dont je ne me défends pas, quand, sous ce nom si sérieux de Pierre Vinçard, ils ont lu le titre de ce livre : Fantasia. *Nouvelles et Récits.* »

Et tu as ajouté :

« Est-ce bien Pierre Vinçard, l'auteur des *Ouvriers de Paris*, — dont le premier volume si compacte est à la fois une œuvre de bénédictin et de citoyen, — qui va tremper sa plume sévère dans l'encrier fantaisiste du romancier ? »

Oui, mon ami, c'est bien moi. On fait des folies à tout âge, même après avoir dépassé la cinquantaine ; mais permets-moi de plaider les circonstances atténuantes.

Bien que j'aie écrit ces petits romans, je ne suis pour rien dans leur publication.

Voici le mot de cette énigme :

Depuis les derniers malheurs de notre patrie bien-aimée, on ne lit guère que les journaux, et une œuvre sérieuse doit forcément passer inaperçue si elle est sous forme de livre. Je me suis donc résigné et j'attends des jours plus favorables pour publier la suite de mes Études sur les ouvriers parisiens.

Et puis, chacun n'a-t-il pas sa manière de combattre l'ennui et de reposer un peu son esprit ? Toi, tu composes de charmantes et bonnes chansons qui égayent, consolent et font réfléchir. Moi, j'invente des petites histoires sentimentales, mais où domine la note triste, — ce qui tient sans doute à l'encre dont je me sers.

Un excellent ami, à qui j'en ai lu quelques-unes, s'est chargé de la plus forte part des frais d'impression ; et ce qui paraîtra singulier, — non à toi, mais à d'autres, — c'est qu'il m'a imposé la condition de ne pas le nommer. Ce témoignage d'affection, cette exquise délicatesse m'ont profondément touché, et j'en garderai un constant et bien doux souvenir.

Un autre ami, — qui veut aussi garder l'anonyme — s'est chargé de la partie typographique. Pour le remercier ainsi que je le désirerais, je ne sais comment m'y prendre. Seulement, rien qu'en écrivant ceci, je sens que ma plume tourne entre mes doigts et paraît disposée à tracer des caractères fantastiques.

Les journaux la *République Française*, le *Rappel,* le *Siècle*, le *National*, le *Bien public*, le *Décorateur* et ta revue le *Moniteur de la Cordonnerie* ont annoncé la souscription avec une bienveillance que je ne puis reconnaître qu'en leur exprimant toute ma gratitude.

Enfin ta bonté, ton dévouement, ont remué ciel et terre pour grossir la souscription, et grâce à vous tous les frais seront couverts. Il est vrai que les imprimeurs, MM. Cock père et fils, ont réduit ces dépenses à leur plus simple expression. C'est encore là un fait peu commun, tout à leur honneur, et dont je ne puis les remercier qu'en le constatant.

Malgré tous ces efforts et ces témoignages de sympathie, le bénéfice que donnera la publication de ces petites histoires ne me procurera pas des rentes. Bien au contraire, j'ai de fortes raisons de croire que je suis né pour rester infirme, pour beaucoup travailler et noircir du papier de temps à autre, mais non pour succéder à Crésus de métallique mémoire.

C'est fort bien ! diras-tu. Mais alors pourquoi avoir écrit des romans? Ce genre de littérature est devenu si vulgaire, qu'il n'est donné qu'aux seuls hommes de génie de ne pas répéter ce qui a été dit et redit à satiété.

Tu as raison, mon ami, cent fois raison. Mais ce n'est malheureusement pas d'aujourd'hui que j'aime à reproduire mes sentiments et mes impressions à l'aide de personnages fictifs ou réels. C'est par-là qu'a commencé ma vie littéraire. Toutefois,

j'ai compris que l'influence du roman, comme celle du théâtre, devait procéder d'œuvres de génie si elle voulait être d'une efficacité durable, et je me suis arrêté net.

Voilà une sage résolution, diras-tu encore, pourquoi n'y as-tu pas persisté ?

J'aurais bien des raisons à opposer à ce pourquoi ; mais je me bornerai à celle-ci : c'est que la fiction est presque toujours indispensable pour faire connaître et goûter la vérité. Si d'ailleurs ces Nouvel es sont intéressantes et si elles expriment des pensées justes, mes amis auront eu raison de les faire imprimer ; dans le cas contraire, leur dévouement aurait pu être employé à une œuvre plus utile, et c'est moi qui serai dans mon tort.

Encore un mot avant de terminer cette épître.

Je suis convaincu que la bonté est une force réelle, puissante, que la haine et la violence sont des preuves de faiblesse nuisibles et dangereuses; et qu'enfin, si l'accomplissement du devoir ne conjure pas l'infortune, il la rend moins douloureuse et plus supportable.

Cette conviction a été le seul guide de ma vie, la seule inspiratrice de tout ce que j'ai écrit, et j'espère qu'elle se retrouvera tout entière dans le présent livre.

Ceci dit, je te remercie, mon ami, ainsi que vous tous dont je voudrais pouvoir dire les noms. Je vais reprendre, pour ne plus les quitter, mes Études sur les ouvriers de Paris, car je vieillis, les instants de loisir que me laisse mon labeur quotidien sont bien rares, et je désire ne pas quitter ce monde — que je ne regretterai pas beaucoup, je l'avoue, — sans avoir terminé ces Études entreprises depuis si longtemps.

A toi, de tout cœur.

PIERRE VINÇARD.

1er juillet 1875.

TABLE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

47161 Imp. Vve Renou, Maulde & Cock, R. Rivoli, 144, à Paris.

DU MÊME AUTEUR :

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR PARMENTIER

Brochure in-8. — 1847.

LE BANQUET DES SEPT GOURMANDS

ROMAN GASTRONOMIQUE

1 volume in-18. — 1853.

LES OUVRIERS DE PARIS

Histoire,
Caractère, Mœurs, Salaires, Dangers professionnels, etc.

ALIMENTATION :

Boulangers, Pâtissiers, Pâtes alimentaires, Bouchers, Charcutiers, Vinaigriers, Conserves alimentaires, Brasseurs, Distillateurs, Raffineurs de sucre, Crémiers-glaciers, Chocolatiers et Confiseurs.

1 volume in-18. — 1863.

EN PRÉPARATION :

LES OUVRIERS DE PARIS

BATIMENT :

Carriers, Tailleurs de pierres, Maçons, Carreleurs, Scieurs de bois, Charpentiers, Poêliers-fumistes, Couvreurs, Paveurs, Menuisiers, Parqueteurs, Serruriers, Ornemanistes, Marbriers, Peintres en bâtiments.